

MANUSCRITS

DE

M.r NECKER.



Mr. NECKER

Ancien Directeur des Finances.

MANUSCRITS

DE

M.r NECKER,

PUBLIÉS PAR SA FILLE.

A GENÈVE,
Chez J. J. Paschoud, Libraire.
AN XIII.



DU CARACTÉRE
DE M.r NECKER
ET
DE SA VIE PRIVÉE.

Je crois qu'il est d'un intérêt général de connoître le caractère et la vie privée d'un homme, dont la carrière politique tiendra une grande place dans l'histoire; car l'observation du cœur humain se fonde particuliérement sur les sentimens et les actions de ceux qui ont eu part à des circonstances extraordinaires, et que des événemens remarquables et des talens supérieurs ont mis aux prises avec le sort et les hommes. Cet intérêt général acquiert une nouvelle importance et s'unit intimément à la cause de la morale la plus haute, quand il s'agit de peindre un homme, qui doué des

qualités faites pour servir à une ambition sans mesure, a été constamment dirigé ou retenu par la conscience la plus scrupuleuse ; un homme dont le génie n'a été circonscrit que par ses devoirs et ses affections, et dont les facultés n'ont jamais eu d'autres bornes que ses vertus ; un homme enfin, qui ayant joui d'abord de la destinée la plus brillante, a été renversé par de grands malheurs, et qui, se présentant à la postérité sans le prestige du succès, ne sera jugé, ne sera senti, que par les âmes qui ont en elles quelques étincelles de son âme.

Je me propose un jour, si mon esprit se relève du coup qui a pour jamais détruit mon bonheur, d'écrire la vie publique de mon père comme Ministre et comme écrivain ; mais cette vie étant nécessairement liée toute entière à la plus grande époque de l'histoire Européenne, à la révolution de France, je renvoye à d'autres tems un travail qui pourroit réveiller les passions haineuses que la mort a désarmées. Je veux

bien le dire aux ennemis de cet homme, qui non-seulement ne s'est jamais vengé, mais n'a pas même conservé dans son âme toujours pure et toujours jeune une trace des plus justes ressentimens, je veux bien le leur dire, ces ménagemens ont pour but d'empêcher qu'ils ne profânent la solemnité du tombeau. Oui, qu'ils s'en prennent à moi, mais à moi seule de ce qui pourroit les blesser dans cet écrit. Je suis là, je vis encore, qu'ils dirigent leurs coups sur le dernier reste de cette famille tant enviée, mais qu'ils respectent un souvenir que toutes les âmes honnêtes recueillent avec vénération, un souvenir qui fera dans le dernier siècle une trace lumineuse, éthérée, une trace qui part de la terre et se continue dans le ciel.

Quand M.r Necker n'eut été qu'un citoyen obscur de la république de Genève, quand il n'eût point passé sa vie au milieu de toutes les séductions de la France, et de toutes les luttes d'intérêt que faisoient naître et la gloire et la puissance, je croirois encore que son

caractère comme homme privé eût été l'objet de l'étonnement et de l'admiration de tous ceux qui l'auroient vu de près; mais que n'inspire-t-il pas ce caractère, quand on le voit sortir dans toute sa pureté, son élévation, sa douceur, sa délicatesse, de la vie la plus orageuse, des circonstances qui offroient le plus de chances à une ambition sans bornes, d'une carrière, enfin, qui auroit fait naître mille passions ardentes ou vindicatives, mille sentimens durs ou tout au moins arides, dans le cœur de la plupart des hommes!

C'est à l'âge de quinze ans que mon père est arrivé seul à Paris, avec une fortune très bornée, que ses parens désiroient qu'il augmentât par le commerce. Depuis cette époque, non-seulement il s'est guidé seul dans le monde, mais il a fondé la fortune sur laquelle sa famille entière a subsisté; car tous tant que nous sommes, nous n'avons rien que par lui; bonheur, fortune, renommée, ces brillans avantages dont mes premiers ans ont été environnés, c'est à mon père

seul que je les dois, et dans cet instant même où j'ai tout perdu, c'est en l'invoquant à chaque heure, c'est en me pénétrant de ses idées, que je trouve encore la force de remplir quelques devoirs et de m'essayer à parler de lui.

A-peu-près vingt ans se sont passés depuis son arrivée à Paris jusques à son mariage, et pendant ces années, un travail habituel l'a tellement absorbé, qu'il n'a joui d'aucun des plaisirs de la vie. Quelquefois en causant avec moi dans sa retraite, il repassoit ce tems de sa vie, dont le souvenir m'attendrissoit profondément ; ce tems où je me le représentois si jeune, si aimable, si seul ! ce tems où nos destinées auroient pû s'unir pour toujours, si le sort nous avoit créés contemporains. L'étude et l'occupation du commerce avoient développé dans M.r Necker les facultés et les connoissances nécessaires pour les grandes places qu'il a depuis remplies, mais le talent d'écrivain qu'il possédoit au suprême degré, n'étoit certes pas préparé par le genre de

vie qu'il a mené pendant vingt-cinq ans ! En effet, n'est-ce pas une chose sans exemple, que le premier calculateur, celui dont l'autorité est classique en finances, soit en même tems l'un des écrivains françois en prose les plus remarquables, par l'éclat et la magnificence de son imagination ! Cette réunion des qualités opposées se retrouvera souvent dans le caractère de M^r. Necker, c'est elle que l'on peut considérer comme le trait principal qui distingue un être supérieur ; car les qualités qui se forment aux dépens les unes des autres, n'ont pas l'empreinte de la véritable grandeur morale ; un arbre foible peut jeter toute sa sêve dans une branche, mais le chêne des forêts a tous ses rameaux pleins de force et s'environne au loin de son ombre.

Il n'est presque aucun négociant de l'Europe qui ne sache avec quelle sagacité Mr Necker a su se diriger dans les affaires, quoiqu'il se décidât toujours contre son intérêt dans toutes les

circonstances susceptibles du moindre doute. Il m'a dit souvent qu'il auroit fait une fortune immense s'il n'avoit pas quitté de bonne heure le commerce, et s'il avoit pu se pénétrer de l'idée qu'une très grande richesse l'auroit rendu fort heureux : — il m'a toujours manqué, me répétoit-il souvent, de désirer fortement ou l'argent, ou le crédit, ou la puissance ; car si j'avois été passionné pour un de ces buts, les moyens de l'atteindre se seroient facilement présentés à moi. — Mon père avoit dans l'âme cette élévation et cette sensibilité qui ne permettent pas d'être ardemment ambitieux d'aucun des biens de ce monde, il n'aimoit vivement que la gloire ; il y a quelque chose d'aërien dans la gloire, elle forme pour ainsi dire la nuance entre les pensées du Ciel et celles de la terre.

Ce fut dans les séances de la Compagnie des Indes que la supériorité du génie de M.r Necker se fit d'abord connoître ; il improvisa plusieurs fois avec un grand succès ; et dans cette occasion comme dans plusieurs autres, on a pu

remarquer qu'il parloit à merveille ; toutes les fois qu'il étoit vivement intéressé, quand une pensée forte, et plus encore un sentiment élevé l'animoit : mais jusqu'à la fin même de sa vie, je lui ai vu souvent beaucoup de timidité. J'ai vu son noble visage rougir, quand il lui arrivoit d'attirer plus particulièrement l'attention sur lui par un récit quelconque, dont la grâce de ses expressions ou de sa plaisanterie faisoit le principal mérite ; il n'avoit toute sa puissance, il n'étoit tout-à-fait certain de lui-même, que quand il luttoit contre des difficultés dignes de cette puissance. Il grandissoit avec la circonstance, il étoit fier contre les forts, il se rassuroit par le danger, il avoit à la fois le plus noble orgueil et la plus véritable modestie ; personne ne savoit comme lui opposer à l'injustice toute la dignité de sa conscience, mais au milieu de ses amis, mais vis-à-vis de lui-même surtout, il se comparoit sans cesse avec ses idées de perfection en tout genre, et j'ai passé ma vie à plaider en cau-

sant avec lui, contre sa défiance de lui-même, contre les reproches imaginaires qu'il se faisoit dans les occasions où il avoit développé le plus de talens et de vertus : tel avoit été son caractère dès sa première jeunesse. Qu'il me soit permis, en commençant par retracer l'époque de la vie de mon père qui a précédé ou ma naissance ou mon intimité avec lui, de rappeler souvent les dernières années pendant lesquelles je l'ai si bien connu ; une unité parfaite a caractérisé l'existence de M.r Necker, sa jeunesse a ressemblé à sa vieillesse, sa prospérité à son adversité ; c'est le même rayon qui a éclairé toute sa vie, c'est le même respect pour la morale et la Divinité, pour la religion et la bonté, qui a dirigé sa destinée, et je suis sure de connoître aussi bien que ses contemporains ce qu'il étoit à trente ans, parce qu'il s'est montré le même à soixante.

Dès sa jeunesse il avoit devancé l'expérience par la réflexion, et c'est par la pureté de l'âme qu'il a conservé

l'imagination et la sensibilité dans la vieillesse. Il se maria environ vingt ans après son arrivée à Paris, il choisit pour femme une personne d'une vertu parfaite, d'un esprit extrêmement cultivé, née de parens respectables à tous égards, mais que la révocation de l'Edit de Nantes avoit privés de tous les biens que possédoit leur famille ; ainsi mon père créa tout une seconde fois autour de lui. Depuis le moment où il s'est marié jusqu'à sa mort, la pensée de ma mère a dominé sa vie. Ce n'étoit point à la manière des hommes publics qu'il s'occupoit du bonheur de sa femme ; ce n'étoit point par quelques actions à distance qui doivent suffire, dit-on, à la destinée subordonnée des femmes, c'étoit par l'expression continuelle du sentiment le plus tendre et le plus délicat. Ma mère, dont toutes les affections étoient passionnées, auroit été très malheureuse, si elle n'avoit fait que ce qu'on appelle communément un excellent mariage ; si elle avoit été liée à un homme seulement bon, seulement gé-

néreux ; il lui falloit trouver dans le cœur de son premier ami cette sensibilité sublime qui n'appartient qu'aux esprits supérieurs, et que l'esprit supérieur détruit presque toujours, parce qu'il inspire d'autres désirs, d'autres penchans que la vie domestique. Il lui falloit l'être unique, elle l'a trouvé, elle a passé sa vie avec lui, Dieu lui a épargné le malheur de lui survivre : paix et respect à sa cendre ! elle a plus mérité que moi d'être heureuse.

Peu de tems après le mariage de mon père, il fut nommé Ministre de la république de Genève à Paris. En acceptant cet emploi, il refusa les appointemens qui y étoient attachés ; il paroît que dès-lors il avoit pris pour système de ne jamais recevoir aucun genre d'émolumens pour les places qu'il remplissoit. Lorsqu'il fut Ministre d'Etat on l'accusa d'orgueil, parce qu'il étoit le premier exemple d'un Ministre en France, et peut-être partout ailleurs, qui refusât les grands appointemens attachés à cette place, et consumât une portion de son

capital (1) pour subvenir à la représentation qu'elle exigeoit. Ce n'est point par un mouvement d'orgueil que mon père adopta cette résolution, mais appellé par son esprit d'ordre, et par le mauvais état des finances de France, à supprimer beaucoup d'emplois, à réduire beaucoup d'émolumens, il ne pouvoit supporter l'idée qu'un de ceux dont il diminuoit la fortune, mettroit peut-être en comparaison les appointemens du Ministre avec la perte que ce même Ministre faisoit subir aux autres; il se sentoit plus de force pour réformer les abus, en ayant donné lui-même l'exemple du sacrifice entier de ce qui lui étoit personnel. Ce motif délicat mais simple a été la seule cause d'une renonciation qu'on pourroit trouver extraordinaire.

---

(1) Monsieur Necker étoit surement le meilleur père qui ait jamais existé, et cependant il fut forcé de se constituer cent mille livres de rentes viagères sur l'Etat, pour suffire, avec son revenu, aux dépenses de sa place.

Ce qui m'a toujours singulièrement frappé dans mon père, c'est qu'il ne mettoit de l'effort à rien; les plus grands sacrifices, quand il les faisoit, lui étoient inspirés par des sentimens tellement profonds, tellement puissans, que lui-même toujours, et les autres quelquefois, n'en sentoient pas tout le mérite. On ne voyoit point de lutte, on ne voyoit point de regrets, on finissoit par croire avec mon père qu'il ne pouvoit pas agir autrement qu'il agissoit. Le Roi d'abord fut étonné du refus que fit M.r Necker d'accepter aucun genre d'émolumens pour sa place, mais dans la suite le Roi s'y accoutuma si bien, que M.r Necker étant nommé Ministre une seconde et une troisième fois, il n'en fut jamais question entr'eux.

De semblables traits, dans d'autres rapports, se retrouvent souvent dans la vie de mon père; il avoit une manière si simple de faire accepter des services aux autres, que beaucoup de personnes les ont oubliés; il y a un degré de délicatesse dans les procédés, de finesse

dans les expressions, qui n'est pas en proportion avec la sagacité du commun des hommes, et pour beaucoup de gens, il faut renoncer à ce qu'ils comprennent ce qu'on ne leur dit pas. Je crois donc pouvoir affirmer que l'on n'a pas l'idée de la conduite de M.r Necker dans tout ce qui tient à la fortune, quand on a dit, ce qui n'est pas contesté, qu'il étoit un homme d'une générosité parfaite; il faut trouver un mot pour peindre un caractère qui oublioit complettement le bien qu'il avoit fait, qui l'oublioit, non en apparence, mais réellement; non par résolution, mais par cette négligence des grandes âmes pour elles mêmes, inimitable trait de leur beauté naturelle.

Ma mère étoit une personne très fière, elle n'avoit apporté aucune dot à mon père, et si elle avoit été liée à un homme d'une délicatesse ordinaire, elle n'auroit jamais usé de sa fortune qu'avec la contrainte la plus excessive. Mon père lui remit tout ce qu'il possédoit au moment où il entra dans les affaires pu-

bliques, ne voulant pas, lui disoit-il, avoir d'autre occupation que ses devoirs envers la France. Et il sût si bien depuis lors persuader à ma mère qu'il ne pensoit plus à sa fortune, que tous les soins relatifs à l'emploi où à l'administration de cette fortune le fatiguoient, qu'elle finit par s'en regarder comme l'unique maîtresse. Ce qu'on appelleroit généralement la délicatesse; c'est d'offrir, de donner, d'encourager à disposer de ce qu'on offre : quelle finesse, quelle inspiration du cœur n'y avoit-il pas dans M.r Necker à rechercher l'apparence des défauts qu'il n'avoit pas, pour perfectionner les jouissances de sa femme! elle le plaisantoit souvent sur sa prétendue incapacité pour les détails, et depuis sa mort, il est entré avec une suite constante dans ces mêmes détails qu'il feignoit de détester (1).

---

(1) Ce que je dis sur ce sujet me semble remarquablement confirmé par ce passage que je transcris du portrait imprimé de M.r Necker par sa femme.

« Les qualités de M.r Necker sont franches

Un homme qui n'aimoit pas mon père, (Panchaud) a fait une remarque

---

» et bien terminées ; je n'oserois prononcer
» qu'elles sont parfaites, mais elles sont en-
» tières, sans le mélange d'aucun autre sen-
» timent. Qu'on me permette de m'expliquer :
» l'on dit souvent de tel homme, qu'il n'est pas
» susceptible de rancune, et cependant ce même
» homme pense aux mauvais procédés de ses
» ennemis, car il pense qu'il leur pardonne ;
» on dit aussi que telle personne est fort dé-
» sintéressée, et cependant l'on sait qu'elle
» s'occupe de ses bienfaits, qu'elle veut qu'on lui
» en tienne compte : mais si je me hasardois à
» peindre ici ce que c'est que ce mot *désintéressé*,
» appliqué à l'âme de M.r Necker, je ne par-
» lerois ni de la noblesse de ses procédés, ni
» de sa pureté, ni de sa délicatesse, ni, en un
» mot, de tout ce qu'il y a de grand dans le
» mépris de l'argent, et dans le sacrifice qu'on
» en fait soit à l'estime publique, soit à des
» sentimens de générosité et de bienfaisance ; ces
» vertus appartiennent tellement à M.r Necker,
» que je rougirois d'en faire l'éloge, comme
» on n'oseroit louer une Vestale de la chasteté
» de ses regards : je peindrois son désintéresse-
» ment par un côté bizarre, et qui lui en ôte

sur

sur lui qui me semble caractériser à quelques égards l'histoire de sa vie. « M.[r]

» presque le mérite, en montrant que des goûts « d'une nature plus élevée, ont effacé de sa tête » toutes les idées relatives à sa fortune; et voici » quelques traits de ce caractère singulier que je » choisirai entres mille autre du même genre, » pour éviter les longueurs: M.[r] NECKER a quitté » les affaires dans un moment où il pouvoit dé- » cupler sa fortune, simplement parce qu'il étoit » ennuyé d'un genre de travail qui ne lui pré- » sentoit plus rien d'attrayant ni de nouveau; » et cette fortune même eût été double, si un » sentiment trop subtil pour mériter le nom de » vertu, ne l'eût engagé à la partager avec son » ancien associé. Je tentai vainement alors de » le fixer encore quelque tems à des occupa- » tions qui n'étoient plus de son goût : il se sé- » para absolument de la maison qu'il avoit for- » mée; et en abandonnant ainsi un fonds qui » lui appartenoit, il ne s'y réserva aucun intérêt, » ni même aucune facilité d'y faire valoir son » argent, sous quelque dénomination que ce pût » être; il le retira et me le remit en entier, sans » garder à sa disposition ni un seul papier, ni » la plus légère somme. Depuis ce tems je m'en » suis seule occupée; j'ai acheté, vendu, affermé, » bâti, placé, disposé de tout à mon gré, sans » presque oser lui en parler, ayant éprouvé,

» NECKER, disoit-il, a consacré vingt » années à la fortune, vingt années à

» au premier mot, ou de l'humeur, ou les mar-
» ques du plus mortel ennui. Sa fortune n'a plus
» attiré ses regards, que dans le seul moment
» où, par un sentiment estimable, il voulut en
» déposer la plus grande partie au trésor royal;
» car elle devint alors un objet public digne de
» son attention. Après sa retraite, dans toutes
» les révolutions des Contrôleurs-Généraux, rien
» n'a pu le déterminer à reprendre ce dépôt, dont
» on lui paie un intérêt fort au-dessous de celui
» que rendent les fonds publics. Il m'a cédé de
» si bonne foi et depuis si longtems le manie-
» ment de ses affaires, qu'il en a oublié jusqu'à
» la propriété, et qu'il est reconnoissant quand
» je fais une dépense à sa prière, et timide quand
» il me la propose. Notre intérieur présente, à
» cet égard, le contraste aimable et risible d'un
» grand génie en tutele, d'un homme qui pour-
» roit gouverner la fortune des deux Indes, dont
» l'insouciance pour l'argent est si bien connue,
» que ses domestiques la prennent pour de
» l'ineptie, et que les plus petits détails qui le
» concernent me sont rapportés, sont décidés et
» exécutés sans qu'on pense à l'en instruire.
» Enfin, M.[r] NECKER, si grand dans les grandes
» choses, est comme ce Dieu de la fable, qu'on
» vit tour-à-tour regner dans les cieux et servir

» l'ambition et à la gloire, en se sé-
» parant entièrement de tout intérêt de

» sur la terre. J'ai souvent remarqué, en pensant
» à la générosité et au désintéressement de
» M. NECKER, que la perfection des qualités
» morales n'étoit pas faite pour intéresser les
» autres hommes, en ce qu'elle n'a aucun rap-
» port avec eux. Pour qu'ils sentent le prix
» d'une vertu, il faut qu'ils reconnoissent à
» quelque signe la possibilité du vice opposé :
» voilà pourquoi l'on veut toujours que le mot
» de *VERTU* désigne un effort. D'ailleurs
» l'amour-propre ne tient compte des choses
» qu'autant qu'on lui montre bien ce qu'elles
» nous coûtent. Personne n'a su gré à M.r NECKER
» de pardonner à ses ennemis; personne ne lui
» a su gré des sacrifices immenses d'argent qu'il
» a fait et dans son intérieur et au dehors, et
» l'on en a souvent exigé et reçu de lui sans lui
» en rendre la moindre grâce ; car l'on mesure
» sa fortune par sa générosité, et l'on aime
» mieux lui supposer de grandes richesses qu'une
» grande âme. Cependant, dès que M. NECKER
» gouverna les finances, il devint économe et
» sévère de la fortune publique. L'argent n'étant
» qu'une image et un équivalent général, le sien
» ne lui promettoit des jouissances qu'en le ré-
» pandant; mais celui du Trésor Royal lui parut
» sacré, car il lui représentoit le bonheur du
» peuple ».

» fortune, et de longues années à la » retraite, en renonçant entièrement à » toute espèce d'existence active. » Faire ainsi trois grandes parts de sa vie, sans que les habitudes de l'une influent jamais sur l'autre, sans retrouver comme défaut dans une situation ce qui étoit une qualité dans l'autre, c'est je crois la preuve la plus remarquable de l'élévation du caractère et de la force de la raison.

M.r Necker, protestant et Genevois, rencontroit des obstacles pour arriver aux premières places de la Monarchie Françoise; mais sa réputation et le talent qu'il avoit de captiver ceux à qui il vouloit plaire, lui obtinrent la distinction sans exemple pour un étranger et un protestant d'être nommé d'abord Ministre, et d'entrer ensuite à son rappel dans le Conseil du Roi. L'éloge de Colbert, et l'ouvrage sur la législation et le commerce des grains, avoient donné une grande idée des talens de M.r Necker en administration, et M.r de Maurepas, qui, dans ses entretiens avec

lui avoit été frappé de sa supériorité, le fit nommer Directeur du Trésor Royal en 1777, dans un moment où les finances de France forçoient déjà à sortir de la routine des choix, pour chercher le secours du génie.

On a dit que M.r Necker ne connoissoit pas les hommes, parce qu'il a toujours voulu les conduire par la raison et la morale, et que depuis la révolution de France, beaucoup de gens sont disposés à trouver de la niaiserie dans ces sortes de moyens; mais je puis dire avec certitude, que ce n'est point par une estime exagérée des hommes en général, mais par un respect scrupuleux pour la vertu, qu'il ne s'est point écarté des principes qu'elle impose. Il connoissoit parfaitement la politique du machiavélisme, il avoit mille fois plus de finesse dans l'esprit qu'il n'en faut pour manier la ruse. Il étoit impossible de pénétrer avec plus de sagacité et de promptitude le caractère et l'esprit de ceux avec qui il avoit à faire. On remarquera sûrement dans les Pensées que je publie,

dans le bonheur des Sots, dans plusieurs morceaux des ouvrages de M.r Necker, une grande connoissance du cœur humain, et quelquefois même une disposition satyrique dans la manière de peindre et de juger; tous les gens d'esprit qui ont vécu avec mon père, ne me désavoueront pas quand j'affirmerai que cet homme, désarmé par sa bonté, par ses scrupules, par sa délicatesse, eût été très redoutable si, s'abandonnant à son talent, à son adresse, à la rapidité de ses aperçus, il s'étoit permis de tromper ou de corrompre : quand il avoit jeté un coup-d'œil sur un homme, quand il lui avoit parlé seulement un quart-d'heure, il s'en formoit l'idée la plus juste, je dirai même la plus piquante, parce qu'elle étoit détaillée, parce que les remarques les plus fines le conduisoient aux résultats les plus sûrs, et qu'il surprenoit le caractère des hommes dans tous les mouvemens imperceptibles, involontaires, indéfinissables, sur lesquels l'art ne peut rien, mais que la

nature s'est réservés pour se faire connoître au génie. (1)

---

(1) Mon père dans sa première jeunesse a composé quelques comédies, dans lesquelles se trouve beaucoup de ce qu'on appelle la force comique, et cette force comique suppose toujours une grande connoissance du cœur humain; il eût alors l'idée de les faire représenter, mais les affaires lui en ôtèrent le tems. Il m'a souvent dit depuis, que s'il avoit donné au théâtre ces pièces, tout le cours de sa vie en eût été changé; car en France on n'auroit pas choisi pour Ministre d'Etat un homme qui auroit composé des comédies dont le sujet n'avoit rien de sérieux, et qui consistoient seulement en des scènes de plaisanterie et de moquerie très forte, quoique de bon goût. C'est encore un contraste bien singulier, que l'homme le plus imposant dans ses manières, le plus majestueux dans son style, le plus mélancolique dans ses sentimens, eût pourtant dans l'esprit, quand il s'y livroit, une sorte de gaieté tellement originale, tellement frappante, qu'elle eut fait rire aux éclats une assemblée dans laquelle même la classe du peuple se seroit trouvée; cette bisarrerie, ou plutôt cette faculté de plus, me paroît si piquante à remarquer, que j'étois un moment tentée de publier ces comédies; mais je ne me suis pas sentie la disposition qu'il falloit pour mettre ce travail en ordre, et d'ailleurs il

J'ai dit que M.r NECKER avoit réussi à captiver tous ceux à qui il avoit désiré de plaire; et s'il ne s'étoit pas quelquefois livré au dégoût des intérêts actifs et bornés de la vie réelle, son influence sur les hommes auroit été beaucoup plus grande; il avoit inspiré, comme simple représentant de la République de Genève, une telle affection à M.r de Choiseuil, alors le plus puissant Ministre de France, que le Gouvernement de Genève ayant imaginé une fois d'envoyer un homme d'esprit à Paris pour traiter en particulier avec M.r de Choiseuil, M.r de Choiseuil écrivit à M.r NECKER : « dites à vos

---

faut que les enfans d'un grand homme n'existent plus, il faut qu'on n'ait plus l'espérance de leur faire du mal en attaquant sa mémoire, pour qu'on ait en France la sorte de bonne foi nécessaire pour juger le génie tout entier. Depuis long-tems dans notre pays les hommes ni les choses ne sont plus étudiées pour elles mêmes, on n'y cherche pas ce qu'elles sont, mais ce qu'on peut en dire, et l'on doit se présenter toujours sérieusement à ce peuple d'écrivains qui se croit encor gai, mais dont la gaieté n'est plus qu'une arme offensive, et non un jeu de l'imagination.

» Genevois que leur Envoyé Extraordi-
» naire ne mettra pas le pied chez moi,
» et que je ne veux avoir affaire qu'à
» vous. » Mon père m'a dit que ce premier succès de sa vie politique étoit celui qui lui avoit causé le plaisir le plus vif. Quand il parloit de lui-même, et des mouvemens d'ambition ou d'amour-propre qu'il avoit éprouvés, il intéressoit toujours, parce que l'imagination se mêloit à toutes ses impressions, et que successivement il s'étoit lassé de tout ce qu'il avoit obtenu, non par le désir d'obtenir encore plus, mais par cette sensibilité et cette élévation d'âme que les événemens extérieurs ne peuvent jamais satisfaire.

Deux conversations avec Mr de Maurepas avoient suffi pour le déterminer à proposer Mr Necker pour Directeur du trésor royal; pendant une très courte maladie de Mr de Maurepas, mon père travaillant seul pour la première fois avec le Roi, en obtint la nomination de M.^r le Maréchal de Castries au ministère de la marine. Le Maréchal de Castries

étoit un homme généralement estimé, mais le Roi le connoissoit peu, et une heure avant l'arrivée de mon père, il ne pensoit nullement à le choisir. Ce trait du crédit que mon père avoit acquis sur le Roi en si peu de momens, devint la principale cause de la jalousie de M.r de Maurepas contre lui. La Reine, jusqu'au moment où les partis politiques envenimèrent tout, se plaisoit singulièrement dans la conversation de mon père. Enfin, je l'ai toujours vu aimé des hommes médiocres quand il s'en faisoit connoître, et des hommes supérieurs dès qu'il se montroit à eux. On aimoit M.r Necker, à proportion des idées et des sentimens dont on étoit capable, et plus on possédoit en soi-même, plus on découvroit en lui.

A l'appui de cette opinion, je citerai un trait choisi au hasard entre beaucoup d'autres. M.r de Mirabeau, l'un des premiers juges en fait d'esprit, mais qu'on ne peut accuser de prévention en faveur de la morale, M.r de Mirabeau eut un entretien avec mon père vers

la fin de 1789, pour l'engager à le faire nommer Ministre. Mon père, en rendant hommage à la supériorité des talens de M.r de Mirabeau, lui déclara qu'il ne pouvoit être son collègue. — Ma force à moi, dit-il à M.r de Mirabeau, consiste dans la morale; vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir un jour la nécessité de cet appui : jusques à ce que ce moment soit arrivé, il peut convenir au Roi dans les circonstances actuelles de vous avoir pour Ministre, mais il ne se peut pas que nous le soyons ensemble. — En rentrant chez lui, M.r de Mirabeau écrivit sur cette conversation des notes qui m'ont été communiquées, et dans lesquelles il déclare combien il a été frappé de la supériorité d'esprit de M.r NECKER. Il commanda son buste pour le faire poser dans la maison de campagne où il comptoit se retirer; ce buste, je l'ai racheté du sculpteur à qui Mirabeau l'avoit commandé peu de tems avant sa mort, il m'a paru curieux de posséder ce témoignage secret de la véritable opinion de Mirabeau, quand les

calculs de son ambition l'engageoient si souvent à la démentir à la tribune : si j'ai insisté sur ce talent qu'avoit mon père de connoître et de captiver les hommes, c'est que j'ai entendu quelques amis superficiels prétendre qu'il en étoit privé, parce qu'il s'étoit constamment refusé à s'en servir selon les principes d'une politique immorale. Je le répète ici, les facultés de M.r Necker n'avoient d'autres bornes que ses vertus; et ce qui le caractérise peut-être d'une manière unique, c'est que, par la finesse même de son esprit, il n'auroit pas été étranger au plaisir d'employer avec art les combinaisons les plus subtiles et l'adresse la plus ingénieuse, mais la hauteur de son âme lui a toujours fait rejetter ce genre de talent bien loin de lui.

La même sagacité qui lui avoit ouvert la route à la fortune et à la puissance, auroit parfaitement suffi pour lui faire découvrir les mauvais moyens et les mauvais buts. Combien n'a-t-on pas vu d'esprits bien inférieurs au sien saisir toutes les ressources de la ruse et de

la politique ! et parmi les gens du peuple, ceux mêmes qui sont les plus incapables de comprendre une idée générale, une idée désintéressée, vous étonnent souvent par la finesse avec laquelle ils devinent tout ce que l'intérêt personnel peut conseiller. Mais M.r Necker ne vouloit pas dégager son esprit des liens de la plus scrupuleuse délicatesse, il ne le vouloit pas, et il y avoit à cette décision d'autant plus de mérite, que l'habileté en tout genre étoit une de ses qualités distinctives. Jamais personne n'est parvenu à le tromper sur rien, et sa pénétration étoit telle, qu'elle auroit pu le conduire à mépriser les hommes, s'il n'avoit pas tout relevé, tout anobli par cette indulgence sublime qui juge les actions à leur source, et confond dans le même sentiment de pitié, les autres et nous-mêmes, les individus et l'espèce.

M.r Necker, dans le cours de son premier Ministère, eut à triompher de sa bonté naturelle en supprimant des emplois qui privoient beaucoup de per-

sonnes, non de la fortune nécessaire ; mais de celle qui contribue pourtant beaucoup au bonheur de la vie. Cette administration dont le secret étoit l'ordre et l'économie, le privoit nécessairement de toutes les jouissances attachées au pouvoir; il ne s'est pas permis de donner une place à un seul de ses parens ni de ses amis, parce qu'il croyoit devoir offrir ce sacrifice pour exemple et pour consolation à ceux dont il supprimoit les places, ou diminuoit les appointemens ; il travailloit sans relâche, du matin au soir, et ne voyoit presque que les personnes qui venoient se plaindre des retranchemens qu'il leur imposoit. Ma mère, de son côté, se livroit avec un zèle admirable aux soins des prisons et des hôpitaux ; il seroit difficile de dire quels étoient, selon le langage du monde, leurs plaisirs à tous deux, quels étoient les honneurs, la fortune, les avantages quelconques qu'ils comptoient retirer d'une telle vie : ils n'en attendoient rien d'humain que l'estime publique, et mon père l'obtenoit chaque

jour à un degré qui étonnera peut-être une fois, quand, en écrivant sa vie politique, je donnerai quelques extraits de tous les genres d'hommages qu'il recevoit alors. (1)

---

(1) Je possède un nombre infini de lettres adressées à mon père et à ma mère, par tous les hommes les plus distingués de France, pendant l'espace de vingt années, à dater de 1775. Il se peut que je publie une fois cette collection, qui seule donnera l'idée du mouvement des esprits en France à cette époque ; on sera étonné d'y voir de certaines personnes, qui depuis se sont déchaînées contre le doublement du Tiers, et qui ont accusé mon père d'en être l'auteur, lui écrire avec une véhémence extraordinaire, les unes pour applaudir à cette décision, les autres pour se plaindre de ce qu'il n'en faisoit pas assez pour la cause populaire. A la tête des hommes éclairés et supérieurs de ce tems, Buffon, Thomas, Marmontel, Saint-Lambert, M.r Suard, l'Abbé Morellet, montrent leurs opinions avec une modération et une indépendance qui pénétrent de respect pour leur caractère, autant que pour leur esprit, et M.r et M.de NECKER sont toujours unis par leurs pensées ou par leurs actions à la sainte ligue qui existoit alors pour l'honneur et le bien de la France.

Il y a aussi dans cette collection quelques

Les administrations provinciales établies par M.r Necker, préparoient tous les ordres de l'Etat à la connoissance de l'administration. La suppression du droit de main-morte, la publicité de l'état des finances, le soulagement de la plupart des impôts qui pesoient particulièrement sur le peuple, toutes ces vues bienfaisantes réalisées pour la premiere fois, pénétroient d'admiration et de reconnoissance la classe éclairée et la classe souffrante, celle qui aimoit le bien public et celle qui en ressentoit les effets. Cependant les intérêts personnels blessés, la jalousie de M.r de Maurepas, l'avidité de quelques courtisans, excitoient secrètement des libelles odieux contre M.r Necker. Ma mère, en s'y montrant trop sensible, leur donna trop d'importance aux yeux de mon père. Il s'est fait depuis la loi de n'en lire aucun, et ses regards n'ont point été souil-

lettres des étrangers les plus marquans de cette époque, l'Abbé Galiani, le Prince Henri, M.r de Caraccioli, Mylord Stormond, etc.

lés

lés par les misérables écrits dont la fausseté est encore plus connue par leurs auteurs mêmes que par les lecteurs : mais la douleur de ma mère, cette douleur toute puissante sur le cœur de son mari, l'inquiétoit malgré lui. M.^{de} NECKER écrivit à Mr de Maurepas à l'insçu de Mr NECKER, pour lui demander de retirer sa faveur directe ou indirecte aux libellistes qui attaquoient Mr NECKER, et cette fausse démarche apprenant à Mr de Maurepas combien M.^{r} et M.^{de} NECKER étoient sensibles à tout ce qui pouvoit leur ôter la faveur de l'opinion publique, lui fit connoître quel étoit le plus sûr moyen de les blesser. Il faut se garder d'apprendre à ses ennemis comment ils peuvent vous faire du mal, mais presque jamais les femmes ne se laissent guider par cette réflexion. Il leur semble qu'il suffit de dire même à ceux qui les haissent : *vous me faites souffrir*, pour les désarmer. Les rapports politiques sont d'une nature plus âpre, et mon père ne tarda pas à

s'apercevoir de la faute que ma mère avoit commise.

M.r de Maurepas et plusieurs autres personnes de la cour, que la sévère économie de M.r Necker importunoit, excitèrent contre lui secrètement de nouveaux libelles ; mon père ne demandoit point qu'on en punît les auteurs, il y en avoit même plusieurs parmi eux qui possèdoient des places dans sa dépendance, et à qui il les avoit conservées, mais il désiroit, pour lutter avec succès contre des ennemis toujours croissans, une marque éclatante de la satisfaction du Roi : telle que l'entrée dans le conseil, qui depuis lui fut accordée. Cette demande amena des discussions que les ennemis de M.r Necker trouvèrent l'art d'envenimer ; il offrit sa démission, et elle fut acceptée.

Mon père s'est amèrement reproché dans la suite de n'avoir pas supporté les dégoûts qu'il éprouvoit, pour accomplir les projets utiles et réparateurs dont il avoit conçu l'idée ; et il se peut en effet que s'il fut resté

dans le Ministère alors, il eut prévenu la révolution, en maintenant l'ordre dans les finances. On ne concevra pas, maintenant que de longues agitations politiques ont déhonoré successivement toutes les paroles en France, on ne concevra pas comment il se peut que des libelles fussent il y a vingt ans un grand événement pour un Ministre, mais il est pourtant vrai que dans un pays où la liberté de la presse n'existoit pas comme en Angleterre, et où l'opinion publique avoit acquis cependant une force morale étonnante, tout ce qui pouvoit porter atteinte à la pureté de la réputation méritoit une grande attention; d'ailleurs, la puissance de mon père consistoit presqu'en entier dans la haute idée que l'on s'étoit formée de son caractère; et le respect qu'il inspiroit eut été diminué, si on l'avoit vu supporter trop patiemment des outrages encouragés en secret par des personnes du Gouvernement. Enfin, les âmes fières doivent se pardonner les inconvéniens de cette fierté même, ils tien-

ment à l'ensemble de leur caractère ; et quand cette susceptibilité, peut-être trop grande, porte seulement à résigner ce que la plupart des hommes distingués eux-mêmes retiennent à tout prix, le pouvoir, il me semble qu'on pourroit aisément se croire justifié. Mon père ne pensoit point ainsi, son imagination autant que sa conscience le rendoient très sévère sur ses actions passées. Il s'est souvent pris lui-même bien injustement à partie dans le secret de ses réflexions, et certainement il a été plus malheureux dans cette première retraite du Ministère, brillante, mais volontaire, qu'à l'époque de la dernière qui lui faisoit tout perdre ; mais sur laquelle il ne pouvoit pas hésiter.

Qu'elle fut belle, en effet, cette première retraite ! la France entière ne cessa point de rendre hommage à M.r Necker, et les François ont tant de vivacité, tant de naturel, tant de grâce quand ils rendent un généreux hommage à l'adversité non méritée ! Le Roi de Pologne, le Roi et la Reine

de Naples, l'Empereur Joseph II. (1), offrirent à M.r NECKER de venir gouverner les finances de leur Etat; il re-

---

(1) Je ne puis me refuser à transcrire ici quelques fragmens des lettres de l'Impératrice Catherine, à l'époque de la retraite de mon père, qui lui ont été envoyées par M.r Grimm à qui elles étoient adressées.

Pétersbourg, du $\frac{10}{21}$ Juillet 1781.

Enfin M. NECKER n'est plus en place. Voilà un beau rêve que la France a fait, et une grande victoire pour ses ennemis. Le caractère de cet homme rare est à admirer dans ses deux ouvrages, car le Mémoire vaut bien le Compte Rendu. Le Roi de France a touché du pied à une grande gloire. *Nun das wird schon so bald nicht wieder kommen*, mais cela ne reviendra pas de sitôt. Il falloit à M.r NECKER une tête de maître qui suivit ses enjambées.

Pétersbourg, du $\frac{11}{22}$ Juillet 1781.

La lettre que M.r NECKER vous a écrite m'a fait grand plaisir; je suis seulement fâchée qu'il ne soit plus en place. C'est un homme à qui le ciel a destiné la première place en Europe sans contredit pour la gloire. Il faut qu'il vive, il faut qu'il survive à une couple de ses contemporains, et alors cet astre sera à nul autre comparable, et ses contemporains resteront loin derrière lui.

fusa tout, par cet amour pour la France, la passion dominante de son cœur alors, et toujours jusqu'au dernier moment, le plus vif intérêt de sa vie. Il écrivit dans sa retraite cet ouvrage sur l'administration des finances, qui fit la fortune de trois ou quatre libraires, s'imprima à cent mille exemplaires et qui est considéré maintenant presque comme le seul livre classique en France sur les objets d'administration.

M. de Calonne en 1787 convoqua l'assemblée des notables, et dans son discours d'ouverture il attaqua la véracité du compte rendu au Roi par M.r NECKER. Il est aisé de supposer qu'un

---

De Pétersbourg, 8 Novembre 1785.

J'ai enfin pû lire l'introduction du Livre de M.r NECKER, je viens de l'achever. Puisqu'il est sensible à l'estime, assurez-le de toute la mienne. On voit qu'il étoit à sa place et qu'il la remplissoit avec passion, il en convient lui-même. J'aime ce mot. *Ce que j'ai fait je le ferois encore.* Et on ne parle point ainsi sans être bon, et il faut l'être éperdument, pour n'en avoir rien perdu après beaucoup de traverses.

homme du caractère de M.[r] Necker devoit repousser une assertion si injurieuse, il envoya un mémoire au Roi, avec des pièces justificatives, qui prouvoient victorieusement l'exactitude du compte rendu. Le Roi après l'avoir lu, voulut le garder pour lui seul et désira qu'il ne fut point connu : ceux des amis de mon père qui approchoient alors le Roi, l'assurèrent que s'il vouloit faire le sacrifice de la publicité de ce livre, le Roi étoit décidé à le rappeller au Ministère dans peu de tems ; et en effet il n'y avoit pas de doute, que selon tous les calculs humains, mon père renonçoit entièrement à la possibilité de rentrer dans le Ministère en ne se soumettant pas dans cette circonstance au désir prononcé du Roi. Mais mon père crut son honneur compromis par l'insulte qui lui avoit été faite publiquement, par le discours imprimé de M.[r] de Calonne, et plus la publicité de sa réponse exigeoit des sacrifices d'ambition, plus il croyoit sa délicatesse engagée à cette publicité. Je l'ai déjà dit,

le sentiment le plus vif qui attachoit mon père aux intérêts du monde, c'étoit l'amour de la considération et de la gloire; il pouvoit sacrifier ce sentiment à la vertu, mais jamais à des considérations d'un autre genre.

Dès que le Roi eut appris que la réponse de M.r NECKER au discours de M.r de Calonne étoit imprimée, il l'exila par une lettre de cachet, à quarante lieues de Paris. J'étois bien jeune alors, une lettre de cachet, un exil, me paroissoient l'acte le plus cruel qui put être commis; je jettai des cris de désespoir en l'apprenant, je n'avois pas l'idée d'un plus grand malheur. Toute la société de Paris, que des mœurs douces et une longue période de paix, n'avoient point accoutumée à voir souffrir, vint en foule chez mon père, et s'exprimoit publiquement avec indignation contre son exil. Mon père seul jugeoit le Roi dans cette circonstance, comme il méritoit d'être jugé; il répétoit qu'il avoit dû être mécontent de ce qu'il ne s'étoit

pas soumis à ses désirs, et depuis il m'a souvent donné, comme une preuve de la bonté de Louis XVI, ce dernier terme de sa colère. Un exil à quarante lieues de Paris avoit été l'effet de son premier mouvement, et quatre mois après il mit un terme à cet exil, et peu de tems après, le vingt-cinq août 1788, il rappella M.r NECKER au Ministère.

Je passai avec mon père le tems de son exil; combien alors il étoit calme et serein! On lui écrivoit tantôt qu'il alloit être nommé Ministre, tantôt qu'il ne le seroit jamais, tantôt que tout étoit gagné, et huit jours après que tout étoit perdu. Il attendoit les événemens avec une sécurité que je lui ai toujours vûe dans toutes les crises où il n'étoit exposé ni aux peines de cœur ni aux scrupules de la conscience.

Au moment où M.r NECKER fut rappellé pour la seconde fois dans le Ministère, il venoit de publier son ouvrage sur l'importance des opinions religieuses : ce livre n'est-il pas une grande

preuve de la tranquillité de son âme, dans les circonstances qui auroient dû le plus agiter un ambitieux ? Les hommes du monde ont souvent écrit sur la religion dans la retraite, au déclin de leur vie, lorsqu'il n'y avoit plus pour eux d'autre avenir que l'éternité : mais il est bien rare que dans l'intervalle de deux Ministères, et au milieu de toutes les vicissitudes d'une telle attente, un homme d'État se soit voué à un travail sans rapport immédiat avec l'Administration ; à un travail qui fera sa gloire dans la postérité, mais qui ne servoit en rien à ses intérêts présens. Au contraire, M.r Necker s'exposoit par cet ouvrage à perdre quelques uns de ses partisans dans une classe très distinguée ; car il fut le premier et même le seul parmi les grands écrivains, qui signala dès-lors la tendance à l'irréligion : cette tendance succèdoit au bien réel qu'on avoit fait en combattant l'intolérance et la superstition. M.r Necker lutta, sans aucun aide alors, contre cette aride et funeste disposition : il lutta, non avec

cette haine pour la philosophie, qui n'est qu'un changement d'armes dans les mêmes mains, mais avec ce noble enthousiasme pour la religion, sans lequel la raison n'a point de guide, et l'imagination point d'objet, sans lequel enfin, la vertu même est sans charmes, et la sensibilité sans profondeur.

Parmi les hommes d'État l'on compte Cicéron, le Chancelier de l'Hôpital, et le Chancelier Bacon, qui au milieu des agitations politiques, n'ont jamais perdu de vue les grands intérêts de l'âme et de la pensée solitaire; mais mon père fit paroître son livre dans un moment particulièrement défavorable aux opinions qu'il soutenoit, et il falloit toute la précision de M.r Necker en matière de calcul, pour n'être pas alors appelé un rêveur en s'occupant d'un tel sujet. Il y a dans toutes les époques une vertu qu'on traite de niaiserie : c'est celle qui est véritablement une vertu, parce qu'on ne peut pas s'en servir comme d'une spéculation.

Le second Ministère de M.r Necker,

depuis le 25 Août 1788 jusqu'au 14 Juillet 1789, est précisément l'époque qu'un parti parmi les François s'est acharné à défigurer. Je répète ici que je prends l'engagement, quand j'écrirai la vie politique de mon père, de prouver par l'histoire même de la révolution, que ce parti s'est constamment mépris sur ses véritables intérêts, sur la force des événemens, et sur le caractère des personnes; mais il me semble qu'il est déjà reconnu par tous ceux qui ont étudié la conduite et les écrits de M.r NECKER, qu'il n'a pas eu un seul instant l'idée de faire une révolution en France. Il croyoit en théorie que le meilleur ordre social pour un grand Etat, c'est une Monarchie limitée, telle que celle dont l'Angleterre offre l'exemple : cette pensée domine dans tous ses écrits; et de quelque opinion politique que l'on soit, l'on ne peut nier, je pense, que l'amour de l'ordre et de la liberté n'y règne avec la double force de la sagesse de l'esprit et de l'élévation de l'âme; mais les opinions politiques de mon père étoient,

comme tout lui-même, entièrement soumises à la morale ; il avoit des devoirs envers le Roi, comme son Ministre; il craignoit fortement les suites d'un mouvement insurrectionnel quelconque, qui devoit compromettre le repos et la vie des hommes : et si l'on pouvoit lui faire un reproche comme homme d'Etat, dans le sens qu'on attache vulgairement à ce mot, c'étoit d'avoir autant de scrupule sur les moyens que sur le but, et de placer la morale non seulement dans l'objet que l'on se propose, mais dans la route même que l'on suit pour y parvenir. Comment, avec un tel caractère, se seroit-il permis, étant Ministre du Roi, de devenir l'instrument d'une révolution qui pouvoit renverser le trône ? Sans doute il aimoit la liberté; quel est l'homme de génie et de caractère qui ne l'aime pas ! Mais le devoir lui a toujours paru d'une origine encore plus céleste que les plus nobles sentimens de la terre, et dans l'ordre des devoirs les plus impérieux sont ceux qui nous lient individuellement ; car plus

les rapports s'étendent, moins l'obligation est précise.

M.r Necker dit au Roi, en prenant le timon des affaires, que si le Gouvernement se trouvoit jamais dans des circonstances qui parussent exiger la volonté sévère et violente d'un Richelieu, il n'étoit pas l'homme qui lui convenoit pour Ministre; mais que si la raison et la morale suffisoient, il se croyoit en état de lui rendre encore de bons services. En effet, quand des penseurs éclairés étudieront l'histoire de la révolution de France, dans une époque où tous ceux qui y ont pris part n'existeront plus, je suis convaincue que la conduite politique et les écrits de M.r Necker donneront lieu à traiter de nouveau une question bien ancienne, mais toujours digne de l'attention des hommes: - si la vertu est conciliable avec la politique, s'il peut jamais être avantageux pour les nations, que le petit nombre qui les gouverne, dévie quelquefois des principes rigoureux de la morale. — La réponse à cette question

juge la vie de M.r Necker ; mais en supposant qu'on le condamne sous ce rapport comme homme public, c'est une belle condamnation que celle qui porteroit seulement sur son trop de vertu ; c'est un procès qu'il seroit encore beau de perdre, et dont on appeleroit peut-être avec succès à l'expérience des siècles, à cette expérience qui est seule aussi imposante que le sentiment qu'elle doit juger, la conscience d'un honnête homme.

M.r Necker a répété sans cesse dans ses écrits, que la convocation des Etats-Généraux étoit solennellement promise par le Roi avant son entrée dans le Ministère ; que le doublement légal de la députation du Tiers étoit tellement forcé par l'opinion d'alors, que si le Roi l'avoit refusé, il se fût montré inutilement injuste et dangereusement impopulaire : cependant, quel étoit le but de mon père, en repoussant avec tant d'instance quelques-uns des titres qu'il pouvoit avoir à la reconnoissance et à l'enthousiasme d'une grande portion de la Nation Françoise ? Etoit-ce pour con-

quérir la faveur du parti nommé aristocratique? il n'avoit pas cherché cette faveur lorsque ce parti étoit puissant; sans doute il le redoutoit davantage dans sa proscription et dans son malheur, mais cependant il n'a jamais écrit aucune de ces paroles irrévocables en fait d'opinions politiques, qui seules réconcilient avec les partis exagérés; il a toujours soutenu ces idées modérées qui irritent si vivement les hommes dont les idées extrêmes sont les armes et l'étendard. — Pourquoi donc, lui ai-je dit souvent, cherchez-vous à diminuer votre mérite aux yeux du parti populaire, vous qui ne prétendez pas du tout à captiver ses antagonistes? — Je veux, me répondoit-il alors, exprimer la vérité, sans considérer jamais ses rapports avec mon intérêt personnel; et si j'ai quelque désir qui ne regarde que moi, c'est qu'il soit généralement connu que je ne me serois jamais permis, quelles que fussent mes opinions individuelles, de faire, comme Ministre, aucune démarche con-

traire aux obligations que ma place me faisoit contracter envers le Roi (1). — Et quelle plus éclatante preuve mon père a-t-il pu donner de ce respect pour ses devoirs envers le Roi, que sa conduite le 11 Juillet 1789!

L'on savoit que dans le Conseil, M.r Necker s'étoit opposé à l'ordre qui avoit été donné, de faire arriver à Versailles et à Paris des troupes allemandes et françoises; on savoit qu'il avoit été d'avis d'un accommodement raisonnable avec les communes, qui, en ne mettant pas dans le cas de recourir à la force, n'eût pas révélé le secret des dispositions insurrectionnelles des troupes, et n'eût point anéanti l'autorité royale, en ap-

(1) Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne me convient en aucune manière de mêler mes opinions personnelles au récit que je fais de la conduite de mon père, mais s'il m'est permis de juger par mes propres impressions, de celles des véritables Républicains de tous les pays et de tous les tems, il me semble qu'ils doivent approuver qu'un Ministre, quelle que soit sa manière de penser, serve fidèlement le gouvernement dont il a accepté la confiance.

prenant au peuple que l'armée n'étoit plus dans sa main ; mais un parti que la confiance a constamment perdu, et qui s'en est pris toujours à quelques hommes, des difficultés qui consistoient dans l'ensemble des choses, ce parti, dis-je, persuada au Roi qu'il suffisoit de changer de Ministre pour applanir toutes les difficultés; et cette mesure inconsidérée, cet acte véhément sans force réelle, sans résolution de caractère pour le soutenir, amena le 14 Juillet, et par le 14 Juillet le renversement de l'autorité Royale.

Le 11 Juillet, au moment où mon père alloit se mettre à table avec un assez grand nombre de personnes, le Ministre de la marine vint chez lui, le prit à part et lui apporta une lettre du Roi, qui lui ordonnoit de donner sa démission et de se retirer hors de France *sans bruit.* Tout consistoit dans ces mots *sans bruit ;* en effet, les esprits étoient alors si exaltés, que si mon père avoit laissé pénétrer qu'il étoit exilé pour la cause populaire, il n'y a aucun

doute que dans ce moment la Nation ne l'eut élevé à un degré de puissance très éminent. S'il avoit nourri dans son âme la plus foible étincelle de l'esprit d'un factieux, s'il avoit seulement permis à des sentimens bien naturels de le trahir un instant, son renvoi étoit découvert, on l'empêchoit de partir, on l'amenoit en triomphe à Paris, et tout ce que l'ambition des hommes peut désirer, il l'obtenoit. La première cocarde qui fut portée à Paris, même pendant son absence, étoit verte, parce que c'étoit la couleur de sa livrée : deux cent mille hommes armés répétoient le nom de M.r Necker dans toutes les rues de Paris, tandis que lui fuyoit l'enthousiasme populaire avec plus de soin que n'en met un criminel à se dérober à l'échafaud. Son frère, moi, ses plus intimes amis, personne ne fut informé de sa résolution. Ma mère qui étoit d'une santé très foible, ne prit aucune femme avec elle, aucun habit de voyage, de peur de faire soupçonner son départ. Ils montèrent tous les deux dans la

voiture qui leur servoit pour se promener le soir, ils allèrent jour et nuit jusqu'à Bruxelles, et quand je les y rejoignis trois jours après, ils portoient encore ce même habit de parure dont ils étoient revêtus, lorsqu'après un dîner nombreux, et pendant lequel personne ne se douta seulement qu'ils fussent agités, ils s'étoient éloignés en silence de la France, de leur maison, de leurs amis, et du pouvoir. Cet habit tout couvert de poussière, ce nom étranger que mon père avoit pris pour n'être pas reconnu en France, et par conséquent retenu par l'amour qu'il y inspiroit alors, toutes ces circonstances me pénétrerent d'un sentiment de respect, qui me fit me prosterner devant lui en entrant dans la salle de l'auberge où je parvins à le découvrir. Ah! ce sentiment, je n'ai jamais cessé de l'éprouver dans les plus petites circonstances de sa vie domestique, comme dans la plus grande époque de sa carrière publique. La justesse, la vérité, l'élé-

vation, la simplicité de ses sentimens, offroient dans les détails de l'existence privée l'emblême de son caractère tout entier.

On dit vulgairement qu'il n'y a point de Héros pour ceux qui les voyent de près : c'est que la plupart des hommes qui ont joué un grand rôle politique n'avoient point les qualités de l'homme privé : mais quand vous retrouvez l'homme simple dans l'homme sublime, l'homme juste dans l'homme puissant, l'homme bon dans l'homme de génie, l'homme sensible dans l'homme illustre, plus vous le voyez de près, plus vous l'admirez, plus vous retrouvez l'image de cette Providence qui préside aux cieux étoilés, mais ne dédaigne point de donner *aux lis* leur parure, et veille avec bonté sur la vie des *passereaux*.

Mon père a été souvent loué dans les écrits de sa femme et de sa fille, quoiqu'il nous fut bien aisé de nous élever jusqu'à comprendre cette modestie solidaire que l'on impose aux familles : mais nous découvrions en lui,

dans son intérieur, des vertus si constantes et si naturelles, des vertus si fort en harmonie avec sa conduite et ses discours publics, que notre cœur avoit besoin d'exprimer ce culte domestique qui remplissoit notre vie; oppressées par la reconnoissance et l'amour, nous bravions la vaine plaisanterie qui devoit s'émousser à la fin contre la vérité de nos sentimens.

M.r Necker en quittant Versailles n'avoit pas même pris de passeport, de peur de mettre un individu quelconque dans sa confidence; il se refusa scrupuleusement à tous les prétextes, à tous les motifs mêmes qui pouvoient retarder sa route. Arrivé à Valenciennes, le Commandant de la Ville ne vouloit pas le laisser sortir sans passeport; mon père lui montra la lettre du Roi, le Commandant la lut, et reconnoissant en même tems mon père, d'après la gravure de lui qu'il avoit à sa cheminée, il le laissa aller en soupirant sur les irréparables malheurs qu'alloit entraîner ce départ. On avoit proposé au Roi de

faire arrêter mon père, parceque personne ne pouvoit croire qu'il prendroit de telles précautions précisément contre l'enthousiasme qu'il excitoit; mais le Roi qui n'a jamais cessé de rendre justice à la parfaite probité de M.r NECKER, assura qu'il partiroit secrètement s'il le lui ordonnoit. On a vû que le Roi ne s'étoit pas trompé.

Le douze Juillet au matin, je reçus une lettre de mon père, qui m'annonçoit son départ, et m'ordonnoit d'aller à la campagne, de peur qu'on ne voulut, à cause de lui, me rendre quelques hommages publics à Paris. En effet, des députations de tous les quartiers de la ville vinrent dans la matinée même chez moi, et me tinrent le langage le plus exalté sur le départ de M.r NECKER, et sur ce qu'il falloit faire pour forcer son retour. Je ne sais ce qu'alors mon mon âge et mon enthousiasme m'auroient inspiré, mais j'obéis à la volonté de mon père, je me retirai sur le champ à quelques lieues de Paris. Un nouveau courrier de lui m'apprit sa

route, dont il m'avoit encore fait un mistère dans sa première lettre, et le treize Juillet je partis pour le retrouver.

Mon père avoit choisi Bruxelles comme une frontière moins éloignée que celle de Suisse, précaution de plus, pour ne pas augmenter la chance d'être reconnu. Pendant les vingt-quatre heures que nous y passâmes ensemble à préparer le long voyage qui lui restoit à faire par l'Allemagne pour retourner en Suisse, il se rappela que peu de jours avant son exil, M.rs Hope banquiers d'Amsterdam lui avoient demandé de cautionner sur sa propre fortune, sur ses deux millions déposés au Trésor-Royal, un approvisionnement en bleds qui étoit indispensable à la nourriture de Paris dans cette année de disette. Les troubles de France inquiétoient beaucoup les étrangers, et la caution personnelle de M.r Necker leur inspiroit la plus parfaite confiance, il n'hésita pas à la donner : mais ce n'est pas tout encore : arrivé à Bruxelles, il craignit

que la nouvelle de son exil n'effraya M.rs Hope, et qu'ils ne suspendissent leur approvisionnement. Il leur écrivit de là qu'il maintenoit de nouveau sa garantie. Exilé, proscrit, il exposoit la plus grande partie de ce qui lui restoit encore, pour préserver les habitans de Paris du mal que pouvoit leur faire l'embarras ou l'inexpérience d'un nouveau Ministre. O François, ô France, c'est ainsi que mon père vous a servis !

Lors du premier travail du successeur éphémère, qu'eut alors M.r Necker, le premier commis des finances, M.r Dufrêne de Saint-Léon, fut appelé à présenter dans la correspondance Ministérielle la réponse de M.rs Hope qui acceptoient la première caution que mon père leur avoit offerte. J'ignore ce que pensa le successeur sur cette manière de servir le Roi sans appointemens, et en risquant encore pour le bien de l'État sa fortune personnelle; mais qu'y a-t-il de plus noble, de plus beau, de plus antique, que de confirmer du fond de l'exil, un tel sacrifice; d'être

à ce point exempt des sentimens les plus communs aux hommes, le désir que leur successeur les fasse regretter, et que leur absence soit fortement sentie !

Mon père partit seul avec M.r de Staël pour aller à Bâle par l'Allemagne : nous le suivîmes un peu plus lentement, ma mère et moi, et nous fûmes atteintes à Francfort par l'envoyé qui portoit les lettres du Roi et de l'Assemblée Nationale. Ces lettres rappelloient M.r Necker pour la troisième fois au Ministère. Il sembloit alors que nous touchions au faîte des prospérités : c'est à Francfort que j'appris cette nouvelle, à ce même Francfort où une destinée bien différente devoit m'appeller quatorze années après.

Ma mère loin d'être éblouie par tous ces succès, n'avoit point envie que mon père acceptât son rappel : nous nous réunîmes à lui à Bâle, et c'est là qu'il se décida. Il me permit de l'entendre parler sur les motifs de sa décision, et j'atteste que ce fut avec un profond sen-

timent de tristesse qu'il se résolut à revenir. Il avoit appris les événemens du quatorze Juillet, et sentoit parfaitement que son rôle alloit changer, et que c'étoit l'autorité Royale et ses partisans qu'il auroit à défendre. Il prévoyoit aussi qu'en perdant sa popularité pour soutenir le Gouvernement, il n'auroit jamais sur son chef, entouré comme il l'étoit, un pouvoir suffisant pour le diriger entièrement selon ce qu'il croiroit le plus utile : Enfin, l'avenir tel qu'il a été, s'offrit à lui. Un devoir, une espérance combattoit toutes ces craintes : il crut que sa popularité pourroit encore lui servir quelque tems à préserver les partisans de l'ancien régime des dangers personnels qui les menaçoient; et il se flatta même un moment d'amener l'Assemblée Constituante à faire avec le Roi des conditions qui pussent donner à la France une Monarchie limitée. Cette espérance cependant étoit bien loin d'être ferme. Il se disoit, il nous disoit toutes les chances qui pouvoient l'anéantir. Mais il craignoit les reproches qu'il

se feroit à lui-même si, refusant d'essayer encore d'arrêter le mal, il pouvoit s'accuser dans sa retraite de tous les malheurs qu'il n'auroit pas essayé d'empêcher (1). Cette ter-

(1) On a trouvé dans les papiers du frère aîné de mon père, qui ne lui a pas, hélas! survécu long-tems : une lettre qui explique si simplement et si naturellement ce que mon père éprouvoit alors, ce qu'il confioit à son ami le plus intime dans l'époque la plus remarquable de sa vie, qu'il m'a paru intéressant de la publier.

Bâle, 24 Juillet 1789.

Je ne sais pas où tu es, mon cher ami, n'ayant aucunes nouvelles de Paris de fraiche date. Je suis arrivé ici lundi dernier, 20 de ce mois, et chaque jour j'ai eu dans l'idée que je te verrois arriver, parce que tu aurois pris cette route en apprenant que j'allois en Suisse de Bruxelles par l'Allemagne. J'avois devancé M.de NECKER, ayant pour compagnon M.r de Staël, et nous avons traversé l'Allemagne sans accident sous des noms empruntés. Hier j'ai vû arriver M.de NECKER et ma fille, qui ont supporté la fatigue du voyage mieux que je ne l'espérois. Elles ont été précédées de quelques heures par M.r de Saint-Léon qui m'avoit cherché à Bruxelles, et qui avoit ensuite suivi ma route ; il m'a apporté une lettre

reur du remords a été toute puissante sur la vie de mon père : il étoit enclin à se condamner dès que le succès ne répondoit pas à ses efforts, sans cesse il se jugeoit lui-même de nouveau. On a cru qu'il avoit de l'orgueil, parcequ'il ne s'est jamais courbé

---

du Roi et des Etats-Généraux, pour m'inviter et me presser de retourner à Versailles y reprendre ma place. Ces circonstances m'ont rendu malheureux, je touchois au port et je m'en faisois plaisir, mais ce port n'eut plus été tranquille et serein si j'avois pu me reprocher d'avoir manqué de courage, et si l'on avoit pu dire et penser que tel ou tel malheur je l'aurois prévenu : je retourne donc en France, mais en victime de l'estime dont on m'honore. M.de NECKER partage ce sentiment avec plus de force encore, et notre changement de plan est un acte de résignation pour tous deux : Ah Coppet, Coppet, j'aurai peut-être bientôt de justes motifs de le regretter ! mais il faut se soumettre aux loix de la nécessité et aux enchaînemens d'une destinée incompréhensible. Tout est en mouvement en France, il vient d'y avoir encore une scène de désordre et de sédition ouverte à Strasbourg. Il me semble que je vais rentrer dans le gouffre.

Adieu, cher ami.

ni sous l'injustice ni sous le pouvoir : mais il se prosternoit devant un regret du cœur, devant le plus subtil des scrupules de l'esprit, et ses ennemis peuvent apprendre avec certitude qu'ils ont eu le triste succès de troubler amèrement son repos, chaque fois qu'ils l'ont accusé d'être la cause d'un malheur, ou de n'avoir pas su le prévenir.

Il est aisé de concevoir qu'avec autant d'imagination et de sensibilité, qnand l'histoire de notre vie se trouve mêlée aux plus terribles événemens politiques, ni la conscience, ni la raison, ni l'estime même du monde ne rassurent entièrement l'homme de génie, dont l'ardente pensée, dans la solitude, s'acharne sur le passé. Je conseille aux jaloux d'envier les grandeurs, la fortune, la beauté, la jeunesse, tous ces dons qui ne font qu'embellir l'extérieur de la vie : mais les éminentes distinctions de l'esprit et de l'âme, causent un tel ravage dans le sein qui les recèle, la destinée humaine telle qu'elle est peut si rarement se trouver en har-

monie avec cette supériorité, qu'il est bien injuste de la haïr.

Quel moment de bonheur, cependant que cette route de Bâle à Paris telle que nous l'avons faite, lorsque mon père se fut décidé à revenir! Je ne crois pas que rien de pareil soit jamais arrivé à un homme qui n'étoit pas le Souverain du pays. La Nation Françoise si animée dans l'expression de ses sentimens, se livroit pour la première fois à un espoir tout nouveau pour elle, et dont rien encore ne lui avoit appris les bornes. La liberté n'étoit connue de la classe éclairée que par les sentimens nobles qu'elle rappelle, et du peuple, que par des idées analogues à ses besoins et à ses peines. M.r Necker paroissoit alors le précurseur de ce bien tant attendu. Les acclamations les plus vives l'accompagnoient à chaque pas, les femmes se mettoient à genoux de loin dans les champs quand sa voiture passoit; les premiers Citoyens des lieux que nous traversions, prenoient la place des postillons pour conduire nos chevaux sur

la route, et dans les villes, les habitans les dételoient pour traîner eux-mêmes la voiture. L'un des Généraux de l'armée Françoise, renommé brave entre les braves (1), fut blessé par la foule, dans l'une de ces entrées triomphales ; enfin, aucun homme parmi ceux qui ne sont pas sur le trône n'a joui à ce point de l'affection du peuple. Hélas ! c'est moi surtout qui en ai joui pour lui ; c'est moi qu'elle enivroit ; c'est moi qui ne dois pas être ingrate envers ces jours, quelles que soient maintenant les amertumes de ma vie ; mais mon père n'étoit dès-lors occupé qu'à calmer une exaltation bien redoutable pour tous ceux qui composoient le parti vaincu.

La première démarche de M.[r] NECKER en arrivant à Bâle fut d'aller voir M.[de] de Polignac qui s'étoit toujours montrée fort opposée à lui, mais qui l'intéressoit dans ce moment, parce qu'elle étoit proscrite. Il ne cessa pas sur sa route de rendre service aux personnes de l'opinion aristocratique, qui s'échappoient en grand nom-

(1) Le Général Junod.

bre

bre de Paris : plusieurs lui demandèrent des lettres de sa main pour traverser les frontières sans danger. Il en donna à tous ceux qui étoient exposés ; il savoit cependant combien en agissant ainsi, il se compromettoit. Car il faut remarquer, pour sentir tout le prix d'une telle conduite, que mon père, par réflexion et par nature, possédoit une rare prudence, et qu'il ne faisoit presque jamais rien par l'impulsion du moment. Son esprit avoit un défaut pour l'action, c'étoit d'être susceptible d'incertitude ; il combinoit toutes les chances, et ne s'étourdissoit jamais sur la possibilité d'un inconvénient : mais lorsque l'idée d'un devoir lui étoit présentée, toutes les puissances calculatrices de sa raison se courboient devant cette loi suprême, et quelles que pussent être les suites d'une résolution que la vertu lui commandoit, c'étoit la seule circonstance dans laquelle il se décidoit sans hésiter.

Dans presque tous les endroits où mon père s'arrêtoit pendant son voyage, il parloit au peuple qui l'environnoit, sur la nécessité de respecter les propriétés et les personnes; il demandoit à ceux qui lui montroient tant d'amour, de lui en donner pour preuve l'accomplissement de leurs devoirs : il acceptoit son triomphe avec un sentiment religieux pour la vertu, religieux pour l'humanité, religieux pour le bien public; qu'est-ce donc que les hommes, si ce n'est pas ainsi qu'on mérite leur estime et leur respect? Qu'est-ce donc que la vie, si ce n'est pas sur une telle conduite que repose la bénédiction divine?

A dix lieues de Paris, on vint nous dire que le Baron de Besenval, l'un des hommes les plus menacés par la fureur populaire, étoit ramené prisonnier à Paris, ce qui l'auroit infailliblement fait massacrer dans les rues. On arrêta notre voiture au milieu de la route pour demander à mon père d'écrire aux autorités qui condui-

soient à Paris le Baron de Besenval, qu'il prenoit sur lui de les engager à suspendre l'exécution de l'ordre qu'elles avoient reçu de la commune de Paris, et à garder le Baron de Besenval où il étoit. C'étoit beaucoup hasarder que de faire une telle demande, et mon père n'ignoroit pas à quel point la faveur qu'on tient de la popularité est aisément détruite ; c'est une sorte de puissance dont il faut jouir sans en user. Il écrivit cependant à l'instant même sur ses genoux dans sa voiture ; le moindre délai pouvoit coûter la vie au Baron de Besenval, et jamais mon père ne se seroit pardonné de n'avoir pas empêché la mort d'un homme quand il le pouvoit. Je ne sais ce qu'on peut dire politiquement de ce profond respect pour la vie des hommes ; mais il me semble cependant que l'espèce humaine n'est pas intéressée à le dénigrer.

Arrivé à Versailles, il falloit que mon père allât à la Commune de Paris pour lui exposer sa conduite dans l'affaire de M.r de Besenval ; il s'y rendit, et

ma mère et moi nous le suivîmes. Tous les habitans de Paris étoient dans les rues, aux fenêtres et sur les toits : tous crioient *vive M. Necker*. Mon père entra à l'Hôtel-de-Ville, au milieu de ces acclamations, il y prononça un discours qui avoit pour unique but de demander et la grâce de M.r de Besenval, et que l'amnistie fut étendue à toutes les personnes de son opinion. Ce discours entraîna les nombreux auditeurs qui l'écoutoient, un sentiment de pur enthousiasme pour la vertu et la bonté, un sentiment qui n'étoit excité par aucun intérêt ni par aucune opinion politique, s'empara de près de deux cent mille François, qui se trouvoient rassemblés, soit dans l'Hôtel-de-Ville, soit sur la place qui l'environne. Ah ! qui n'auroit pas, en ce moment, aimé la Nation Françoise avec passion ? jamais elle ne se montra plus grande que ce jour où elle ne songea qu'à être généreuse, jamais elle ne se montra plus aimable que ce jour où son impétuosité naturelle prenoit un libre essor vers le bien !

Quinze ans se sont passés depuis ce jour, et rien n'a pu affoiblir cette impression, la plus vive de ma vie. Mon père aussi, dans les événemens de tout genre qui sont arrivés depuis, avoit conservé sur le nom de France, cette indéfinissable émotion qu'on ne peut expliquer qu'aux François; car ce n'est pas assurément que plusieurs événemens de la révolution aient permis d'estimer constamment cette belle France; mais elle est si favorisée du ciel, qu'on s'attend toujours à lui voir mériter les bénédictions qu'elle a reçues.

Il existe un bien petit nombre de femmes qui aient eu le bonheur d'entendre répéter à tout un peuple le nom de l'objet de leur tendresse, mais celles-là ne me démentiront pas, quand je dirai, que rien ne peut égaler l'émotion que font alors éprouver les acclamations de la multitude. Tous ces regards qui semblent un moment animés par le même sentiment que vous, ces voix sans nombre qui retentissent toutes à votre cœur, ce nom

qui s'élève dans les airs, et semble vous revenir du ciel après avoir passé par les hommages de la terre ; cette électricité, tout-à-fait inconcevable, que les hommes se communiquent les uns aux autres par les sentimens vrais qu'ils éprouvent ensemble ; tous ces mystères de la nature et de la société, viennent ajouter encore au plus grand de tous les mystères, à l'amour, à l'amour filiale ou maternelle, mais enfin à l'amour ; et notre âme succombe à des émotions plus puissantes qu'elle. Quand je revins à moi je sentis que j'avois touché aux bornes du bonheur possible. Je ne croyois pas cependant que ce moment de bonheur seroit le dernier de ma vie. Je ne croyois pas que le déclin de ma destinée tint de si près à son commencement. Mon père étoit au comble de la gloire ; il la faisoit servir, cette gloire, aux plus chéries de ses espérances, à l'humanité, à la réconciliation, à l'indulgence ; mais depuis ce jour d'éternel souvenir pour les siens et pour la nation elle-même,

depuis ce jour, dis-je, commencèrent les revers de sa destinée.

Presque tous les grands hommes ont dans leur histoire une époque de prospérité qui semble avoir lassé la fortune; mais celui qui n'avoit jamais laissé pénétrer dans son cœur un projet personnel, un désir égoïste, ne pouvoit-il pas espérer plus de constance dans le bonheur? Il ne l'obtint pas; la Providence ne guida pas la révolution françoise dans les voies de la justice, mon père qui les suivoit, dût être renversé. Le soir même du triomphe à l'hôtel de ville, M.r de Mirabeau fit retracter dans les sections, l'amnistie prononcée le matin, et il ne resta de ce beau jour, à mon père, que le plaisir d'avoir sauvé du massacre un vieillard, le Baron de Besenval (1). C'étoit encore beaucoup : hélas!

(1) La plupart des cantons Suisses, Berne, Soleure, ect. écrivirent à M.r Necker pour le remercier d'avoir sauvé la vie à un de leurs Citoyens.

nous savons si peu ce que sont les angoisses d'une mort cruelle, qu'il suffiroit peut-être de l'avoir épargnée à un seul homme, pour garder à jamais dans son âme l'inépuisable douceur d'un honorable souvenir. Et ne lira-t-on pas toujours avec intérêt, dans l'Histoire, qu'il a existé un grand homme d'Etat, qui croyoit que la morale, la sensibilité, la bonté s'accordoient parfaitement avec les talens nécessaires pour le gouvernement d'un Empire ; ne sera-t-il pas doux de penser que cet homme étoit accessible à la générosité, à la pitié, et que tous ceux qui souffroient de quelque manière, dans la vaste France, pouvoient se dire : — s'il le sait et s'il le peut nous serons soulagés ! —Ah ! n'est-ce pas assez de la main de fer de la destinée ; il ne faut pas que les hommes soient inflexibles comme elle ! nous avons tous besoin de compassion, les plus heureux n'ont-ils pas pour perspective la vieillesse et la mort, et l'éternelle nature n'est-elle pas là pour les attendre ? Comment donc cesserions-nous d'ad-

mirer avant tout dans les hommes puissans, l'humanité qui console, et la magnanimité qui pardonne !

Une année de disette, comme il n'en avoit pas existé depuis près d'un siécle, vint se mêler en 1789 et 1790 aux troubles politiques, et M.[r] Necker, par des soins multipliés, obscurs, continuels, par ces soins qui ne rapportent aucune gloire éclatante, mais qui sont inspirés par le sentiment du devoir, sauva de la famine Paris et plusieurs autres villes de France : il fit venir des bleds de toutes les parties du monde, s'occupa jour et nuit de cet intérêt, et souvent il a regretté l'impossibilité où il se trouvoit alors de donner à la politique tout le tems qu'elle auroit exigé ; mais il avoit une si vive terreur que Paris ne manquât de pain au milieu des factions prêtes à se livrer la guerre, qu'il en prit une maladie de bile longue et dangereuse, origine des maux qui ont abrégé ses jours : car il mêloit ses affections du cœur aux affaires po-

litiques, il aimoit les hommes en les gouvernant.

J'ai lu dans ses papiers, les lettres de la Commune de Paris et des Communes environnantes, pour le remercier des heureux efforts par lesquels il les avoit préservées de la famine. Que de titres de ce genre, sur divers sujets, envoyés de tous les coins de la France, n'ai-je pas trouvés ! Quelle déchirante lecture, malgré la gloire qu'elle répand sur une mémoire chérie ! Il y a peu d'années, tant de bruit, et tant de silence maintenant ! Tant d'éclat autrefois, et pour jamais tant de deuil ! On apprend la mort pour la première fois, quand elle tombe sur ce qu'on aime. Jusques-là ce n'étoit qu'une terreur des ténèbres, dont on avoit tâché de détourner ses regards ; mais à présent elle apparoit dans le jour, elle est comme l'autre moitié de toutes les pensées de la vie ; et si le bonheur vouloit renaître, elle seroit là pour le flétrir.

M.r Necker soutint, pendant les quinze mois que dura son dernier mi-

nistère, une lutte continuelle en faveur du Pouvoir Exécutif, soit au dehors de l'assemblée constituante, soit dans son sein : et sa position devenoit chaque jour d'autant plus désavantageuse, que les hommes exagérés qui entouroient la cour, lui avoient inspiré des soupçons contre ses intentions, et qu'il ne pouvoit guider ceux qu'il étoit chargé de défendre. On parle beaucoup de la fermeté du caractère, et l'on a raison de la considérer comme une importante qualité dans ceux qui gouvernent : mais d'abord je crois facile de prouver qu'en 1789 et 1790 la fermentation des esprits étoit telle, qu'aucune force morale n'auroit pû l'arrêter, et secondement il est impossible d'avoir du caractère pour un autre. On lui prête son esprit, on lui prête ses ressources, mais il y a quelque chose de si individuel dans le caractère, qu'il ne sert jamais qu'à soi. L'action personnelle du Roi n'est point nécessaire dans le gouvernement constitutionnel de l'Angleterre, mais dans les autres

Monarchies de l'Europe, surtout au milieu des crises politiques, un Ministre ne peut jamais suppléer à l'énergie d'un roi : et les discours qu'il compose pour lui, ne servent souvent qu'à faire ressortir le contraste qui existe entre ce qu'on veut qu'il paroisse et ce qu'il est réellement.

Je dois convenir aussi que mon père, ménager par principes de tous les moyens de force et de violence, répugnant par caractère à toutes les ressources de la corruption, n'avoit contre les factieux d'autres armes que la raison ; mais quand il auroit embrassé d'autres maximes, je crois fermement encore qu'on étoit dans des circonstances où le Roi seul pouvoit défendre le Roi, et que les paroles d'un Ministre qu'on savoit sans influence à la Cour, ne pouvoient avoir la puissance d'un seul mot prononcé sur le trône.

M.r de Mirabeau et ses adhérens, le soir même du jour où mon père revint de l'hôtel de ville, travaillèrent à le dépopulariser; ils l'abreuvèrent d'a-

mertume dans les journaux, dans les libelles, ils firent enfin le siége de sa réputation : et qui ne sait que depuis la découverte de l'imprimerie, il y a dans les mains des hommes puissans, un moyen terrible, qui a besoin comme tous les moyens de la société, d'ordre et de liberté, pour ne pas tout confondre ou tout étouffer.

Malgré les ennemis qui le persécutoient, M.r Necker fit encore quelque bien partiel : les restes de sa popularité lui servirent encore à préserver quelques vies menacées : il inspira à l'autorité Royale un langage qui soutenoit encore l'opinion ; mais une double vertu diminuoit doublement sa force ; la Cour voyant baisser sa popularité adhéroit d'autant moins à ses conseils, et le parti populaire, sachant que son crédit baissoit à la Cour, ne redoutoit plus son influence. Sa force auprès de la Cour consistoit dans sa popularité, et il perdoit cette popularité pour défendre la Cour. Son crédit à la Cour lui auroit donné de l'in-

fluence sur le parti populaire, et il n'obtenoit pas ce crédit, parce qu'il avoit soutenu d'abord le parti populaire contre la Cour. Il ne faut pas qu'un tel spectacle décourage de la morale. Mon père, on l'a vu dans ses ouvrages, ne mit point en doute la fidélité de ce guide, quoiqu'il ne l'eut point fait triompher de ses ennemis. Si le succès étoit le but de la vie des hommes, il n'y auroit point de vertu, il n'existeroit que des calculs. Il faut donc croire qu'un grand dévouement est imposé aux consciences délicates pour un but inconnu, pour un but éloigné. Caton en périssant dans l'enceinte d'Utique, n'a point sauvé la liberté de Rome; mais il a consacré dans tous les siècles une noble idée par un beau sacrifice. Qui sait si M.r Necker en se faisant martyr de l'union de la morale avec la politique, n'a pas donné plus de force à cette opinion par son génie, qu'il ne lui en a ôté par ses revers.

En 1790, dans cette année la plus pénible de toutes pour mon père, il

vit tomber autour de lui ses espérances, ses projets, le souvenir du passé, la récompense de l'opinion, tout ce qui composoit sa destinée : et néanmoins il ne dévia pas un seul instant de sa route généreuse. Un membre du comité des finances fit imprimer un livre, appelé *le livre rouge*, qui ne devoit pas être public, puisqu'il contenoit les dépenses secrettes du Roi. M.r Necker prit la défense de ce livre, dans lequel il n'y avoit pas un seul article qui se rapportât au tems de son administration, et presque tous à celle de M.r de Calonne son antagoniste. On y trouvoit entr'autres quelques dons faits aux Princes alors bannis de France, et qui se montroient dans l'étranger très opposés à M.r Necker. Il n'en mit que plus de soin à justifier ces dons, et se servit, pour en parler, de ces expressions délicates où le respect du malheur est si noblement empreint. Un ressentiment n'a jamais approché de l'âme de mon père : trop douce pour haïr, trop fière pour se croire insultée!

Un décret supprima les titres, M.r Necker insista vivement pour que le Roi lui refusât sa sanction, et il publia un mémoire contre ce décret, dans le moment où l'enthousiasme de l'égalité régnoit le plus vivement en France. Ce n'étoit point les titres en général, mais l'utilité des titres dans une Monarchie, qui étoit analysée dans ce mémoire. Il ne me convient point de discuter dans cet écrit, les motifs philosophiques qui ont souvent inspiré à mon père des opinions qu'on pourroit considérer comme antiphilosophiques : il n'entre pas non plus dans mon sujet de faire remarquer à présent l'admirable réunion de contrastes, ou plutôt l'étendue d'esprit qui faisoit de lui le plus véritable ami des institutions libres, et le plus habile défenseur des barrières fixes qu'on peut opposer à ces institutions; mais en publiant une fois les œuvres de mon père, j'y joindrai le recueil de tous les mémoires qu'il a donnés au Roi et à l'Assemblée Nationale pendant les quinze derniers mois

de

de son administration, et j'annonce avec confiance, que ces mémoires prouveront qu'il n'existe pas une injustice envers les opprimés, pas une faute en institutions politiques, qu'il n'ait signalée d'avance et que l'on n'ait reconnue depuis.

Mais pouvoit-on entendre l'harmonieuse voix d'une éloquence aussi pleine de raison que de sensibilité, à l'instant du réveil de toutes les passions politiques? Lorsque l'espérance et la crainte avoient doublé d'activité dans toutes les destinées, et quand ce beau Royaume de France étoit devenu, pour les enthousiastes de bonne foi, le plus vaste champ où l'imagination pût s'exercer, et pour les ambitieux calculateurs, le plus riche domaine que l'avidité de l'argent ou du pouvoir se fut jamais partagé!

La maison de mon père à Paris fut menacée, ma mère craignit pour ses jours; et comme il n'avoit plus aucun moyen d'être utile, il partit en 1790, en donnant sur les assignats, un mé-

moire dans lequel il annonçoit tout ce qui est arrivé depuis. Mais tout en prédisant avec certitude la ruine des créanciers de l'Etat par le papier monnoie, il laissa au Trésor-Royal ses deux millions en dépôt. Il possédoit cependant un bon du Roi qui l'autorisoit à les reprendre quand il le voudroit; et comme Ministre des finances, il avoit encore plus de facilité que qui que ce soit pour retirer ce qui lui étoit dû. Quelques personnes ont trouvé ce dernier acte de générosité presque blamable; et l'on pourroit le considérer ainsi, si l'on ne songeoit pas que mon père vouloit laisser un gage de son administration, et ne point détacher son sort des destinées de la France; et que d'ailleurs, tout en ayant lieu de craindre que les intérêts lui fussent payés en papier monnoye, il n'étoit pas dans son caractère de croire possible que jamais le fonds d'une dette aussi sacrée, pût être séquestré, même au milieu des plus violentes agitations politiques.

Mon père, en retournant en Suisse

par Bâle, fut arrêté à Arcy-sur-Aube, et menacé de perdre la vie à Vesoul, par l'effet des soupçons populaires que les libelles écrits contre lui avoient excités. On l'accusoit d'avoir trahi les intérêts du peuple, de s'être mis du parti des émigrés, qui, dans l'étranger ne se montroient certes pas ses amis : c'est ainsi qu'il refit cette même route que quinze mois auparavant il avoit traversée en triomphe. Cruelle vicissitude, qui auroit aigri l'âme la plus courageuse, mais qu'une conscience pure pouvoit seule supporter avec douceur !

Enfin il arriva dans sa terre de Coppet, il y a maintenant quatorze années, et je l'y suivis bientôt après. Je le trouvai triste, rêveur, mais sans un seul sentiment d'amertume : un jour il me parloit des Députés de la ville de Tours, qui avoient logé chez lui quelques mois pendant la fédération ; et il me dit : — dans cette ville on avoit beaucoup de bienveillance pour moi, il y a un an ; peut-être n'est-elle pas tout-à-fait détruite ; peut-être dans cette partie de

la France m'aime-t-on encore ! — Il faut l'avoir connu, il faut avoir su comme son regard étoit élevé et noble, comme le son de sa voix étoit juste et doux, pour se faire une idée de l'effet de ces paroles sur un cœur qui l'aimoit avec passion. Ils étoient rares, ces momens, où il laissoit pénétrer jusqu'au fond de son âme. Sa manière habituelle étoit digne et contenue ; et dans ce qui lui étoit personnel surtout, il avoit cette réserve, qui est le premier caractère des impressions profondes. C'est à cette arrivée dans Coppet, dans ce lieu où il ne vit plus que par les amers regrets qui le rappellent, c'est à cette arrivée que commence l'admirable vie solitaire et résignée, qui lui a concilié la vénération même de ses ennemis : c'est là qu'il a composé sur les diverses situations politiques de la France, des ouvrages qui ont obtenu successivement l'approbation de tous ceux dont l'opinion étoit vaincue, et le blâme de tous ceux dont l'opinion

étoit victorieuse. C'est dans cette retraite qu'il a développé une âme céleste, un caractère tous les jours plus pur, plus noble, plus sensible : c'est là qu'il a imprimé dans le cœur de tous ceux qui l'ont vu, un sentiment que chacun selon ses forces conservera jusqu'à la mort.

C'est en écrivant la vie politique de mon père, que j'essaierai d'examiner le caractère et l'objet de ses écrits : et comme quelques-uns tiennent à des circonstances du moment, peut-être en détacherai-je une fois les idées générales, pour en faire un corps de doctrine politique qui retienne à jamais son nom. Je suis persuadée que parmi les admirateurs mêmes de M.r Necker, il en est qui seront frappés de nouveau de son génie ainsi détaché de ses rapports avec les événemens du jour; car il a été forcé d'employer beaucoup d'esprit à lutter contre ces événemens passagers ; et c'est une chose curieuse que d'extraire de ses ouvrages, les pensées à l'usage des siècles.

Le seul ouvrage de M.r Necker, imprimé pendant sa retraite, qui n'ait point de rapport avec les sujets politiques, c'est son Cours de morale religieuse. La forme de ce livre divisé en discours, ou plutôt en sermons, a déplu à quelques personnes. Il me semble néanmoins que cette forme est singulièrement propre au but que mon père s'étoit proposé. Elle fait d'abord sentir tout le parti qu'on pourroit tirer dans notre religion de l'éloquence de la chaire, et le mouvement animé qu'elle permet. Le retour des pensées les plus belles, des expressions les plus originales et les plus poëtiques de l'Ecriture-Sainte, donne à ces discours un intérêt que la simple discussion ne pourroit avoir. Que de beautés de style, d'idées, de sentimens n'y a-t-il pas dans cet ouvrage! Quelle profonde connoissance de la nature humaine dans sa force et dans sa foiblesse; de cette nature sensible, orageuse, passionnée, qui caractérise tous ceux que les affections, les malheurs ou les talens

arrachent au sommeil de l'âme et à la vulgarité de la vie physique! Quelle sublime indulgence à côté de la plus austère pureté! Quelles consolations pour toutes les douleurs, hors une seule, pour laquelle je demande envain du soulagement à son admirable génie! Il n'est pas une relation de famille, pas une situation de la vie humaine, la jeunesse, la vieillesse, l'adversité, la gloire, les fonctions publiques, les devoirs privés, pas une situation pour laquelle il n'ait dit tout ce qu'il y a de plus intime et de plus vrai. Mais il faut avoir souffert pour l'entendre.

Plus un écrivain connoit le secret des caractères naturels et sensibles, moins il est compris par ceux qui se sont formés tout entiers pour l'existence extérieure, et ne recèlent rien en eux-mêmes que les peines de l'amour propre. Mais je crois pouvoir dire avec certitude, que c'est l'un des premiers livres existans pour les âmes solitaires, pour les âmes qui s'approfondissent elles-mêmes par la réflexion, et s'en

prennent de tout à leur propre conduite, plutôt qu'à celle des autres. Quelle émotion, hélas! la lecture des discours sur la mort et l'immortalité ne fait-elle pas éprouver! Celui qui n'est plus, parlant si vivement de la mort, regrettant à l'avance le printems, la nature, et toutes les beautés de la terre, qu'une nuit éternelle couvre à ses yeux maintenant : celui qui n'est plus, compatissant aux regrets de ceux qui survivent, promettant l'immortalité, cette immortalité, noble espérance de le revoir, touchante communication avec lui! Oh mon Dieu! pardonnez aux foibles créatures, si leur cœur qui a tant aimé, ne se peint dans le ciel que le sourire de leur père qui les recevra dans vos parvis.

La plupart des hommes arrivent au terme sans avoir réfléchi sur la terrible mort; mais quand un génie lumineux plonge ses regards dans cet abyme, il semble qu'il saura n'y pas tomber, il semble qu'il plâne au dessus de cette mort qu'il contemple. C'étoit mon impression

quand je lisois ces admirables discours en présence de mon père. Nous étions là tous les deux, tous les deux nous en parlions ! Et cette puissance de la réflexion qui le transportoit au delà de lui-même, cette puissance seroit détruite ? Non ! loin, bien loin ceux qui le disent ; ils ne savent pas le mal qu'ils font ; ils ne voient la religion que comme un instrument de puissance dans la main des hommes, mais quand c'est un dernier, tout-à-fait dernier espoir au fond du cœur, qu'ils le laissent, qu'ils passent à côté sans y toucher !

Mon père préside encore à l'éducation de mes enfans par son Cours de morale religieuse : en l'écoutant ils élèvent leur âme à Dieu sur les aîles de leur père : cette lecture fait du bien à leur âme, elle sert ainsi doucement à ceux pour qui la vie va commencer, et qui la voient arriver toute rayonnante d'avenir.

Je le dirai, de quelque manière que cette vérité soit reçue, quand je lis

ces discours de mon père, quand je lis les divers morceaux de ces ouvrages qui ont rapport aux idées sensibles et aux pensées élevées, ce que je me reproche, c'est de ne pas assez exprimer ici la sincère, la profonde admiration qu'ils m'inspirent. Loin de dire pour faire effet, un mot de plus que mon opinion, je retranche, pour faire effet, la moitié de cette opinion même, et je suis sure que ma tendresse ne me fait point illusion. Il me semble que quand on s'est soi-même livrée de tout tems à l'étude des lettres, on a sur les livres, une sorte d'impartialité d'artiste, et je sais du moins, qu'il m'arrive souvent de louer des écrivains qui m'ont personnellement attaquée, par cet amour pour le talent en lui-même, qui l'emporte sur toute espèce de prévention. Je demanderai donc à ceux qui ne partageroient pas mon enthousiasme pour mon père, de relire ses discours sur *le meurtre*, sur *l'indulgence*, sur la *vieillesse*, sur la *jeunesse* etc. Et je dis avec certitude

qu'ils seront profondément émus. Il y a une classe d'hommes qui ne veulent rien de la vie que la fortune et ses jouissances, et pour qui tous les sentimens, tous les principes, ne sont que des moyens, des ruses de guerre, qu'on emploie ou qu'on délaisse, selon qu'ils servent ou qu'ils nuisent. Je n'attends de ceux-là que quelques plaisanteries plus ou moins légères, selon la disposition du jour; mais je dirois même à ces hommes : — si des peines, de quelque genre que ce soit, vous menacent, non pas les peines du cœur, elles ne vous atteignent plus; mais la vieillesse, les infirmités, la ruine ou la disgrace, que sais-je, enfin, cette satiété de la vie, contre laquelle les richesses, le crédit, les plaisirs, l'essence de tout enfin, ne peut rien; vous trouverez encore dans je ne sais quel passage des écrits de M.r Necker, de cet homme si différent de vous, une consolation, un mouvement de pitié, vous aurez votre part à son universelle bonté, et quelque point de votre être

tout blasé tout engourdi qu'il est, sera touché par son éloquence. —

Ce qui se fait sentir plus particulièrement, ce me semble, dans les ouvrages de M.r NECKER, c'est l'incroyable variété de son esprit. Voltaire est unique dans le monde littéraire par la diversité de ses talens, je crois M.r NECKER unique par l'universalité de ses facultés. La réunion et l'harmonie des contrastes est ce qui constitue, dans l'univers comme dans l'homme, la plus parfaite beauté; la finesse et l'étendue, la gaieté de l'esprit et la mélancolie du cœur, l'énergie et la délicatesse, la précision et l'imagination, l'élévation des pensées et l'originalité de l'expression, toutes ces qualités, sans les défauts qui les accompagnent ordinairement, se trouvent dans les écrits de M.r NECKER. Partout c'est la force qui s'arrête à tems, l'esprit d'analyse qui ne décompose jamais les sentimens, et démêle toutes les causes sans refroidir une seule impulsion généreuse, sans flétrir un seul mouvement

du cœur. En parcourant le monde idéal par l'imagination, il ne se met jamais en opposition, ni avec l'expérience, ni avec la raison; il s'élève, mais il ne divague jamais. L'administrateur et le poëte s'unissent dans ses écrits par des liens sublimes, mais naturels, par cet ensemble de la pensée qui embrasse tout à la fois; par cet ordre admirable dans l'esprit, qui ne lui fait rien perdre de sa grandeur. Ainsi les astres qui roulent sur notre tête, sont guidés par des forces calculées, et soumis à des lois positives, quoique leur marche majestueuse, et leur région, si distante de la nôtre, semblent nous dérober ce qu'il y a d'immuable et de régulier dans leur course céleste.

L'ouvrage de mon père, qui me reste et que je publie, consiste en des pensées détachées, et des morceaux séparés sur divers sujets : il en est qu'il a écrits dans différentes époques, mais la plupart, cependant, ont été composés cet hiver. Je n'en ai supprimé qu'un très petit nombre, qui pourroient

avoir rapport, trop immédiatement, à des sujets politiques. Je crois qu'aucun de ses écrits ne peut donner mieux l'idée de tout lui-même. Il y a une sagacité étonnante dans ses réflexions sur le cœur humain, et une force comique remarquable, dans ses observations sur la Société. Le même ouvrage renferme un morceau sur la métaphysique, sur le commerce des grains, et sur le bonheur des sots (1). Pour traiter ces trois sujets, il faut avoir dans la tête, si l'on peut s'exprimer ainsi, un clavier d'une singulière étendue ; et à ces sujets déjà si opposés, il faut ajouter tous ceux qui sont traités avec une sensibilité profonde, et partout des beautés d'expression qui peignent avec un égal charme, et l'abandon et la réserve, et la mesure et l'indépendance. Il se proposoit d'augmenter beaucoup le nombre de ces pensées

(1) Ce morceau est le seul qui ait été composé il y beaucoup d'années ; tous les autres sont écrits depuis deux ans.

détachées, il a écrit des notes sur plusieurs sujets qu'il avoit dessein de développer ; la carrière politique qu'il avoit parcourue l'avoit conduit à ne traiter que des objets d'administration ou de haute utilité publique ; il trouvoit donc un plaisir nouveau dans un travail libre sur tous les sujets, et faisoit ainsi passer devant lui les observations de sa vie. C'est un grand malheur, en se plaçant seulement dans le point de vue des étrangers, que sa mort inattendue l'ait empêché de continuer à montrer ainsi le fond de sa pensée et de son âme ; il y avoit là des trésors qui sont à jamais perdus, des aperçus si fins et si vrais, tant de conscience même dans l'esprit, une manière de juger exempte de préjugés comme libre de système, une faculté de penser qui n'étoit asservie ni par la méthode philosophique, ni par les opinions reçues, et se dirigeoit elle-même par son propre essor et par sa propre force ; enfin, quelque chose de vaste dans le coup d'œil qui ne se retrouvera peut-être jamais, car pres-

que tous les hommes distingués sont dominés par la qualité supérieure qu'ils possèdent. L'homme ferme attribue tout à la volonté, l'homme enthousiaste à l'imagination, l'homme sensible à l'affection ; mais il faut l'incroyable diversité de talens et de situations dont se compose la vie de M.r Necker pour se placer comme lui au centre des choses, et pour observer avec le cœur humain, une sublime impartialité : il faut avoir en soi des affinités avec tout, découvrir le mal et le bien, le mal par la perspicacité, le bien par l'analogie ; mais ne rien ignorer enfin de la constante variété comme du singulier ensemble des idées, du caractère, et des sentimens des hommes.

Mon père dans ses lettres les plus simples avoit, non pas du style, car il étoit trop naturel pour donner aux lettres le genre d'attention qu'il faut pour qu'il y ait proprement du style, c'est-à-dire quelque chose de soutenu et de soigné ; mais il avoit toujours cette justesse d'expression, qui n'est pas, je le crois,

crois, un simple mérite de l'esprit; cette justesse qui suppose dans l'âme je ne sais quel son céleste avec lequel on accorde toutes ses paroles. Quand il vouloit, ce qui lui arrivoit très rarement, faire sentir un tort, soit que ce tort fut celui d'une nation ou d'un homme, de sa fille ou de son ennemi, il s'exprimoit avec une telle mesure, avec une telle délicatesse, que, si j'en puis juger par moi, tout le cœur étoit bouleversé. Ce qu'il se refusoit à vous dire vous apparoissoit avec d'autant plus de force, et loin de retrancher à ses paroles on y ajoutoit toujours, et ses bienfaits qu'il ne rappeloit jamais, et sa gloire qu'il sembloit oublier pour ne réclamer que l'affection ou la justice (1).

---

(1) Je publierai aussi une fois des lettres de mon père, et c'est moi qui suis la plus riche entre ses amis, car il n'a pas laissé passer, quand nous étions séparés, un courrier, un seul courrier, sans m'écrire; hélas! je n'ai pas trop de tous ces plans d'occupations relatifs à lui pour me persuader, s'il se peut, que nos liens ne sont pas encore tous déchirés; mais je citerai ici un

On a reproché au style de M.r NECKER, dans ses écrits, trop de pompe et par conséquent d'uniformité : ce défaut, s'il existe, ne se trouvera sûrement pas dans les pensées que je publie maintenant, et qu'il composoit à loisir sans aucune intention immédiate de les faire connoître. Mais dans les ouvrages que mon père a fait imprimer, il se considéroit encore à quel-

---

mot d'une de ses lettres, qui donne un peu l'idée de sa manière délicate et contenue. Des paysans insurgés du pays de Vaud brûlèrent il y a deux ans les titres des propriétés Seigneuriales, et le Gouvernement après cette insurrection, fit demander aux propriétaires des titres incendiés; d'écrire officiellement les plaintes qu'ils avoient à former contre les rebelles : « je n'ai rien a » dire de particulier contre eux, (écrivit mon » père,) ils se sont conduits avec décence, *le* » *genre admis.* » Que de réflexions à faire sur cette simple phrase ! la bonté et la fierté qui ne permettent pas d'accuser, dans sa propre cause, même les coupables; et dans ce mot *le genre admis*, tout le blâme de l'homme juste, exprimé avec une grâce et une réserve qui sert de leçon à la foiblesse des Gouvernans, comme à la violence des Gouvernés.

ques égards comme un homme public, et il y maintenoit constamment, par habitude et par convenance, la dignité de ce caractère. Cependant il me semble qu'à travers cette dignité nécessaire, l'on aperçoit dans les écrits de M.r NECKER les différens genres d'esprit qui se montrent d'une manière plus distincte dans ses pensées détachées. Il n'y a pas même jusqu'au talent de saisir avec force les ridicules des hommes et des choses, qui ne puisse se démêler facilement dans ses écrits politiques les plus graves. Il se permet, en variété de ton, tout ce que l'on peut se permettre sans porter atteinte à la considération de l'homme d'Etat; et M.r NECKER ne devoit jamais sacrifier cette considération, même à un plus grand mérite littéraire.

Une des qualités les plus remarquables du style de M.r NECKER, c'est une parfaite harmonie; il ne pouvoit pas supporter les phrases rudes et coupées, et il ne composoit aucun morceau d'éloquence sans le lire haut tout seul dans sa chambre; c'est certaine-

ment un des grands charmes du style que l'harmonie, il y a tant d'analogie entre la nature physique et la nature morale, que toutes les affections de l'âme ont une inflexion de voix qui leur est propre, une mélodie de paroles qui est d'accord avec le sens de ces paroles elles-mêmes. La teinte générale des impressions de mon père, c'étoit une noble dignité, et en observant l'harmonie de son style, on y sentira l'expression de ce caractère. Je crois cependant que s'il avoit pu se résoudre à briser plus souvent ses phrases, à prendre quelquefois le ton familier, à faire descendre les lecteurs, pour qu'ils remarquassent plus vivement le retour des mouvemens d'élévation, il auroit peut-être inspiré moins de respect, son style ne seroit pas aussi classique, mais le commun des lecteurs sentiroit plus distinctement toutes les idées qui sont en foule dans ses écrits. Il faut de l'attention pour apprécier en détail tout ce qu'il y a de fin, d'ingénieux, d'original, dans un style toujours soutenu; si Bossuet n'étoit pas

inégal, peut-être ses beaux morceaux causeroient-ils moins d'étonnement. La continuité du bien en tout genre, n'obtient presque jamais la continuité de l'admiration.

Cette harmonie pleine de magnificence, qui se retrouve dans presque tous les ouvrage connus de M.r Necker, prend un caractère entièrement différent dans le Roman qu'il a composé et qui termine ce recueil; il se laissoit aller, dans cet écrit, à son âme profondément sensible et douce, à une simplicité qui lui étoit naturelle, et à une éloquence aussi pleine de chaleur que de grâce. C'est surtout en lisant ce roman qu'on comprendra ce qu'il étoit dans son intérieur, et le désespoir que cause sa perte. Il y a précisément dix-huit mois que, causant avec lui sur les romans et leur difficulté, je pris la liberté de le défier d'en écrire un; il me répondit qu'il croyoit possible d'intéresser par l'amour conjugal, plus vivement que par tout autre amour; nous parlâmes d'un évé-

nement arrivé à Paris, et rappelé dans un journal, et je lui proposai ce sujet comme le plus difficile à traiter selon moi. Il l'accepta, et quelques semaines après, il me fit lire ce que je publie aujourd'hui. A présent que chaque mot retentit à ma blessure, à présent même je n'en reçois pas une impression plus forte qu'alors : il y a un degré de talent auquel rien ne peut ajouter, et quand on pense que cet admirable langage d'amour, de passion, de sensibilité, de délicatesse, est l'ouvrage d'un homme de soixante et dix ans, d'un homme qui avoit traversé les événemens politiques les plus propres à dessécher le cœur, d'un homme qui s'est constamment occupé de calculs et d'affaires ; quand on pense que le même nom se trouve au bas de l'administration des finances, et *des suites funestes d'une seule faute*, que le même homme, dans un âge avancé, montre tout-à-coup, avec les talens qu'on lui connoissoit déja, la grâce de la jeunesse, la passion de l'âge mûr, et je ne sais quelle

délicatesse de sentimens qui réunit à la fois la fraicheur des premières impressions, et la conscience d'un long et beau souvenir ; il me semble que la vieillesse, du moins celle de mon père, ne paroît plus le déclin de la vie, mais le commencement de l'immortalité. J'atteste que dans les dernières années de son existence il avoit pris quelque chose de céleste dans le regard, dans les paroles : c'est ce renouvellement de force et de sensibilité qui fondoit mon espérance. J'y voyois un nouveau gage de la durée de sa vie, et c'étoit le Ciel qui descendoit d'avance dans son cœur.

L'admiration sans bornes dont j'ai toute ma vie été pénétrée pour lui, loin de pouvoir être attribuée à l'illusion de ma tendresse, doit, ce me semble être comptée comme une forte preuve de la réalité de ses vertus : car dans les relations de père et de fille, non-seulement on se connoît sous les rapports les plus intimes, mais souvent même les passions de la jeunesse se

heurtent contre la raison d'un autre âge ; et les enfans cherchent alors à découvrir le foible de leurs parens, non assurément pour le dévoiler, mais pour mieux connoître les moyens de réussir dans leurs demandes. J'ai fait aussi cet examen, j'en conviens, quand je voulois obtenir ce qui m'intéressoit personnellement, et je n'ai jamais vû mon père ni se tromper ni être trompé sur rien ; je ne l'ai jamais vu poser une fausse limite entre la raison et la générosité, je ne l'ai jamais vu ignorer un moyen d'atteindre un but, et il n'a jamais manqué d'apercevoir la vérité, dans quelques replis du cœur ou de l'esprit qu'elle fut cachée. Cette certitude que j'avois qu'il pénétreroit tout, a formé mon caractère d'une manière qui m'a souvent nui dans mes relations avec les autres hommes. J'avois tellement pris, dès l'enfance, dans ma famille, l'habitude de croire que les efforts pour dissimuler un sentiment étoient inutiles, qu'il m'est arrivé de dire ce que j'éprouvois, à des gens, qui ne l'au-

roient pas deviné sans cela, de le dire, non par sincérité, mais parce que j'étois convaincue qu'ils alloient le découvrir, et que je ne voulois pas leur donner cet avantage. L'extrême sagacité de mon père m'avoit si bien persuadée que tout ce qu'on faisoit et tout ce qu'on pensoit finissoit toujours par être connu, que j'ai souvent appliqué très inconsidérément cette maxime. Mais les hommes tels qu'ils sont, font subir une rude épreuve à qui s'étoit formé pour vivre avec un tel homme.

C'est pendant la maladie de ma mère, et depuis sa mort surtout, il y a dix ans maintenant, que le caractère de mon père, comme homme privé, s'est encore plus fait connoître. Il lui prodigua pendant sa longue maladie des soins, dont rien ne peut donner l'idée; elle avoit de fréquentes insomnies, et pendant le jour elle s'endormoit quelquefois en posant sa tête sur le bras de son mari. Je l'ai vu rester immobile des heures entières, debout, dans la même position, de peur de la ré-

veiller en faisant le moindre mouvement : et les soins qu'il lui prodiguoit, ce n'étoit pas ceux que la vertu seule peut inspirer, c'étoient des soins pleins de tendresse et d'émotion, animés par ce rayon d'amour que les cœurs purs conservent encore à travers les souffrances et les années.

Ma mère aimoit à entendre la musique pendant sa maladie : et chaque soir elle faisoit venir des musiciens, afin que l'impression causée par les sons, entretînt son âme dans les pensées élevées, qui seules donnent à la mort un caractère de mélancolie et de paix ; le dernier jour de sa vie des instrumens à vent jouoient encore dans la chambre à côté de la sienne, et je ne puis exprimer ce qu'il y avoit de sombre dans ce contraste entre les différentes expressions des airs, et l'uniforme sentiment de tristesse dont la mort remplissoit le cœur. Une fois pendant le cours de sa maladie, les musiciens manquèrent ; et mon père m'ordonna de jouer du piano : après avoir exécuté quelques pièces,

je me mis à chanter, l'air d'Œdipe à Colonne, de Sacchini, dont les paroles rappellent les soins d'Antigone :

Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins,
Son zèle dans mes maux m'a fait trouver des
charmes, etc.

Mon père en l'entendant versa un torrent de pleurs : je fus obligée de m'arrêter, et je le vis pendant plusieurs heures aux pieds de sa femme mourante, s'abandonner à cette émotion profonde, à cette émotion sans contrainte, qui faisoit d'un grand homme, d'un homme si rempli de grands intérêts et de hautes pensées, seulement un cœur sensible, seulement un cœur tout pénétré d'affection et de tendresse.

Ma mère mourut : ce ne fut point par l'égarement du désespoir que se peignit une douleur qui devoit durer autant que la vie : mon père exécuta dès le premier moment les dernières volontés de ma mère pour sa sépulture, avec une présence d'esprit qui appar-

tenoit sûrement à une sensibilité bien plus profonde, que celle qui se manifesteroit seulement par le trouble; à une sensibilité qui concentroit toutes les forces pour accomplir tous les devoirs. J'entrai dans sa chambre, quelques heures après la mort de ma mère. Sa fenêtre près de Lausanne donnoit sur l'un des plus magnifiques points de vue des Alpes, et les plus beaux rayons du matin les éclairoient. — Son âme plane peut-être là, me dit-il, en me montrant un nuage léger qui passoit sur notre tête — et il se tut : ah ! pourquoi n'a-t-il pas été appelé à prononcer sur moi les mêmes paroles ; je n'aurois senti près de lui aucune terreur de la mort, il me représentoit si bien la religion toute entière ! Je la voyois sur cette terre quand il y étoit, et maintenant il faut accomplir seule la longue et dernière moitié de la vie.

On a beaucoup parlé des soins que ma mère avoit apportés à son tombeau; elle avoit vu d'affreux exemples des inhumations précipitées, en s'occupant

des hôpitaux, et son imagination en avoit été frappée ; elle attachoit d'ailleurs un prix extrême à la certitude que ses cendres seroient réunies à celles de mon père, et sa passion pour lui, embrassoit aussi cet avenir : rien ne peut étonner, ce me semble, dans ce genre, si l'on a l'âme assez rêveuse pour concevoir toute l'idée de la mort au milieu de la vie. Les hommes ont peut-être raison, en général, de chercher dans la distraction des affaires publiques l'oubli de la destinée humaine ; car sa contemplation est rude, pour qui ne sait pas vivre de vulgaires intérêts ou de communes pensées ; mais quand la religion, l'amour, ou le malheur vous fixent dans la solitude, et que deux êtres qui s'aiment s'avancent ensemble, à quelques pas de distance, vers le tombeau, rien, je l'avoue, ne me paroît plus naturel, que l'imagination et la sensibilité qui tâchent d'appaiser l'idée de la mort, et cherchent à se tromper en quelque manière sur la séparation qu'elle impose.

C'est M.^{de} NECKER dont j'explique ainsi les dispositions testamentaires ; car un seul sentiment devoit guider son époux, c'étoit de suivre en tout ses désirs. Il n'a rien fait à cet égard ni pour elle ni pour lui, qui ne fut dicté par elle : et pendant dix années, gardien d'un tombeau, les intérêts présens ne l'ont jamais distrait de ce souvenir. Je possède deux écrits de mon père, composés pour lui seul au moment de la mort de ma mère : l'un dans lequel il se retrace tous les motifs qu'il a de la regretter, et l'autre dans lequel il s'interroge sur les preuves de sentiment qu'il lui a données pendant qu'elle existoit, afin de combattre en lui-même, l'inconcevable crainte qu'il éprouvoit de n'avoir pas assez fait pour son bonheur. Il se représente toutes les circonstances possibles dans lesquelles il auroit pu l'affliger ou la rendre heureuse, et se rassure ou s'inquiete, selon qu'il est satisfait ou mécontent de sa disposition intime ; il est scrupuleux envers

son imagination comme envers ses souvenirs; les actions, les paroles, la vie entiere ne lui suffisent pas; c'est dans le sanctuaire du cœur qu'il se retire pour juger l'affection qu'il a ressentie. Je ne connois nulle part dans aucune histoire, dans aucun roman, une perfection de tendresse que l'on puisse comparer à cela ; tous les autres hommes, quand on pense à ces écrits, semblent avoir une sensibilité superficielle, une existence vulgaire : Ces écrits révèlent pour ainsi dire de nouvelles facultés du cœur, un amour pur comme ce qui est divin, agité comme ce qui est terrestre; plein de délicatesse et de passion ; plein de remords sans avoir commis de fautes. Ah! de quelles années ma mère a joui! ces amours que le tems et l'âge affoiblissent, ces amours que la conscience, l'estime, la durée ne consacrent pas, que sont-ils à côté de cette admirable union? Une vie toujours pure, une existence identique, un même souvenir embrassant toute une destinée, sont

des garans de plus de l'immortalité ; il semble que tous ceux qui ont dispersé leur âme, ne sauront où retrouver ce qui doit renaître en eux. Mais un regard du Ciel doit suffire pour ranimer les êtres aimans et vertueux qui vécurent tout entiers pour la même pensée, le même sentiment, et la même espérance.

Sans doute mon père a conservé jusqu'à son dernier jour une constante vénération, un profond attachement pour ma mère : mais j'ai joui de quelques années, pendant lesquelles mes enfans et moi nous étions parvenus à posséder presqu'à nous seuls cette grande âme, aussi profonde dans ses affections domestiques que dans ses conceptions les plus élevées. Il m'écrivoit l'hiver dernier, *qu'il se sentoit plus fait pour être un homme privé qu'un homme public, tant il trouvoit de plaisir dans les relations de famille !* Tout ce qui l'entouroit à quelque degré que ce fut, sentoit l'influence de sa parfaite bonté ; bienfaisance, générosité, simples

ples attentions de société, tout avoit sa place et rien n'étoit négligé.

Lorsque les François entrèrent en Suisse, mon père par une des loix du tems de la terreur, se trouvoit, quoique étranger, (Genève alors n'étoit pas encore réunie) sur la liste des émigrés. On l'y avoit inscrit en 1793, au moment où il défendit le Roi, et s'exposa sciemment par cette action à la perte de toute sa fortune en France. Plusieurs personnes étoient inquiètes de la situation de M.[r] NECKER à Coppet, la première ville frontière que l'armée Françoise devoit occuper. Il ne voulut point s'éloigner, et nous restâmes dans notre demeure, nous confiant aux instructions que pouvoit avoir donné le Directoire, et aux sentimens personnels des Officiers François. Nous ne fûmes point trompés dans l'une ni dans l'autre de ces espérances : les Généraux François témoignèrent à mon père la plus touchante considération, et le Directoire à l'unanimité raya depuis son nom de la liste. Il y avoit cependant

des raisons d'inquiétude, dans un moment où par le texte de la loi, tout homme inscrit sur la liste des émigrés, et trouvé sur le territoire occupé par les armées Françoises, devoit être condamné à mort. Mais mon père qui s'exagéroit tous les dangers, quand il s'agissoit de ma mère ou de moi, ne me permit pas l'ombre d'une objection à sa résolution de rester à Coppet. La curiosité ayant attiré nos gens sur la route, nous nous trouvâmes tout seuls tous les deux dans notre château désert, au moment solemnel de l'arrivée des François en Suisse.

Pendant les jours qui avoient précédé celui-là, le premier intérêt qui avoit occupé mon père, c'étoit de brûler parmi ses papiers, toutes les lettres qui pouvoient compromettre qui que ce fut, par les éloges mêmes dont il étoit l'objet. Je citerai un fait, entre mille, de sa minutieuse délicatesse, dans tout ce qui concernoit les autres. Un honnête homme de Vesoul lui avoit écrit quelques années auparavant, lors de son

passage dans cette ville, pour désavouer les torts de ses concitoyens envers lui; il s'exprimoit avec une chaleur éloquente, contre ceux qui avoient pu manquer de respect au nom de M.r NECKER. Mon père tenoit à cette lettre, qui adoucissoit pour lui l'amer souvenir de Vesoul : mais craignant que cet homme ne pût être exposé, s'il étoit connu, il effaça sa signature avec un soin tel, qu'en retrouvant cette lettre dans les papiers de mon père après sa mort, je n'ai pu découvrir le nom de celui qui l'avoit écrite.

Que de choses bonnes et généreuses en tout genre n'a-t-il pas cachées à moi et aux autres! non par l'intention de les taire, mais par l'oubli de les dire! Il y a quelques jours encore que j'ai appris un trait nouveau de sa délicatesse, presque singulière dans son application détaillée. Il avoit loué une maison près de Coppet à une famille peu riche, pour un prix convenable; lorsque cette famille partit, une femme qui avoit de la fortune, voulut qu'il lui

louât cette même maison à un moindre prix, et le persécuta tellement pour cela, qu'il y consentit. Mais il se persuada qu'il devoit rendre à la famille pauvre l'excédent du prix payé pendant plusieurs années ; et il lui écrivit pour lui demander d'accepter cette restitution d'un genre nouveau ; offrir la même somme par générosité seroit une action fort simple ; mais par scrupule, je ne sais pas s'il en existe un autre exemple.

M.r Necker avoit perdu par la révolution de Suisse et par le séquestre de son dépôt en France, les trois quarts de sa fortune ; et tout le monde jusqu'à sa mort a été trompé sur ce qu'il possédoit, parce qu'on en jugeoit par ses dons. Dans le partage de ses dons, aucun sentiment personnel ne l'a guidé, et parmi ses ennemis mêmes, il cherchoit souvent des malheureux à secourir. Aucune ostentation ne fut jamais jointe à cette générosité, aucune ostentation, mais aussi point d'affectation de mystère.

La simplicité de son caractère et de sa conduite n'avertissoit point de ses vertus ceux qui ne les sentoient pas d'eux-mêmes; et sa perfection morale, comme tout ce qui est à-la-fois grand et proportionné, ne se découvroit entièrement qu'à la longue. Il avoit tant de sincérité dans tout son être, que pour étudier les signes de ce qui est vraiment noble et beau, un écrivain n'auroit pû se proposer rien de mieux que d'examiner et les actions, et les manières, et les paroles de M.r Necker, les expressions fortes ou nuancées qu'il employoit, l'à-propos, la mesure de ce qu'il disoit, l'accent de sa voix, le langage de sa physionomie, toute cette harmonie de la vérité enfin, qui se sent plus qu'elle ne s'explique, qu'on peut analyser avec l'esprit quand on la voit, mais qu'on n'imite jamais sans le secours d'une nature semblable.

Mon père obéissoit à des principes très austères dans les moindres actions de sa vie comme dans les plus grandes; mais il avoit pour les autres une in-

dulgence qui n'étoit pas seulement le résultat de sa bonté, mais de sa parfaite connoissance du cœur humain. Il y a une sévérité de principes convenue, universelle, qui s'applique également à toutes les circonstances comme à tous les individus, et dirige l'opinion dans quelques pays, plutôt comme un code pénal que comme un jugement éclairé, un jugement qui se fonde sur les diverses situations et sur les diverses natures. Cette sévérité telle qu'elle est, vaut encore mieux sans doute que la corruption des principes et des mœurs; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque chose de beaucoup plus élevé dans la morale qui considère l'ensemble du caractère et de la vie; car le génie sait reconnoître que les facultés supérieures, dans quelque genre que ce soit, sont une puissance et un danger, et il ne juge pas tous les hommes d'après les mêmes mesures. M.r NECKER n'usoit jamais pour lui de ce genre d'excuses, mais il avoit pour la dis-

tinction un véritable goût : il sentoit qu'à plusieurs égards, un esprit vraiment étendu rendoit l'homme meilleur, que l'on ne pouvoit avoir un grand nombre de pensées sans qu'elles donnassent à l'âme plus d'élévation et de grandeur, et que si les hommes supérieurs n'ont pas toujours une moralité parfaite, il n'y a peut-être de moralité parfaite que parmi les hommes supérieurs.

Mon père unissoit à la prédilection pour le talent, pour l'esprit, pour l'imagination, une parfaite bienveillance pour les hommes qui ne s'occupoient pas de ses idées habituelles, mais dont il pouvoit tirer des connoissances positives dans quelque genre que ce fut. Il se permettoit quelquefois des plaisanteries sur ceux qui l'entouroient; mais il avoit tant de grâce et de sagacité dans la moquerie, que les plus heureux momens de ma vie sont ceux où je me suis vue l'objet de son talent en ce genre. Je ne lui ai vû d'humeur que contre l'incapacité. Dès qu'on étoit

propre à quelque chose d'une manière distinguée, soit dans les affaires, soit dans les sciences, soit dans les arts, soit même dans les métiers, il avoit de la considération pour ceux qui avoient perfectionné une faculté quelconque, qui avoient parcouru toutes les idées d'un cercle, quelqu'en fut le centre. Enfin, la médiocrité même qui lui déplaisoit, il la supportoit doucement, par la crainte de faire de la peine, par cette crainte toute puissante sur lui; car il éprouvoit au suprême degré la sympathie de la pitié : admirable sentiment, sans lequel il nous faudroit tous avoir peur les uns des autres; mais plus admirable encore quand une âme supérieure en est capable, quand cette pitié tombe d'en haut comme la rosée sur l'aridité de la vie!

Mon père étoit tout à la fois l'homme le plus imposant et le moins redoutable, l'homme devant lequel il m'eut été le plus affreux de rougir, mais devant lequel j'aurois le moins craint de verser des larmes de repentir, auprès de qui

je me serois justifiée, non par des démonstrations extérieures, mais en lui confiant mes torts comme à la Divinité, mais en l'associant à mes pensées les plus intimes, en faisant passer mon âme dans son sein pour qu'il me la rendît meilleure, et pour qu'il jugeât de moi, non pas seulement par mes actions, mais par mon caractère tout entier. Je ne crois pas qu'on ait jamais inspiré au même degré, la confiance et le respect: je ne crois pas qu'on ait jamais su encourager à ce point la familiarité la plus douce, en conservant toujours une dignité simple qui en imposoit avec un mot, si ce mot étoit nécessaire. Je l'ai vû entouré de mes enfans, invitant à sa table des compagnons de leur âge, et si vénérable au milieu de sa bonté, qu'il faisoit éprouver un sentiment d'admiration et d'attendrissement par sa condescendance et par sa gaieté même.

Il lui étoit pénible d'être vieux ; sa taille qui étoit devenue très grosse, et qui lui rendoit les mouvemens difficiles, lui causoit un sentiment de timidité

qui le détournoit d'aller dans le monde. Il ne montoit presque jamais en voiture quand on le regardoit : il ne se promenoit pas quand il pouvoit être vu : Enfin, son imagination aimoit la grâce et la jeunesse, et il me disoit quelquefois : — je ne sais pourquoi je suis humilié des infirmités de l'âge, mais enfin je sens que je le suis. — Et c'étoit à ce sentiment qu'il devoit d'être aimé comme un jeune homme. Je crois qu'il n'y a que lui au monde qui ait su inspirer pour la vieillesse un mélange de respect et d'intérêt, qui créoit dans le cœur un sentiment tout-à-fait nouveau. On rencontre parmi les vieillards des personnes qui veulent se faire jeunes, pour plaire aux jeunes gens, mais il y a quelque chose dans l'imagination même des jeunes gens, qui repousse cette tentative d'indépendance envers la nature ; ils accueillent avec une sorte de protection ces efforts bienveillans, pour se rapprocher d'eux, et tout en encourageant les tremblans retours, les tardifs essais des vieillards, ils ont de la peine

à contenir devant eux l'énergique joie d'être jeunes. Il y a d'autres vieillards plus dignes, mais non pas plus aimables, qui se placent fermement au centre d'une certaine raison, faite dit-on, pour exclure l'imagination, la sensibilité, tous les dons indéfinis du cœur et de la pensée Les jeunes gens considèrent ces vieillards, mais ils ne sont point à l'aise avec eux; et quand même il seroit vrai que telle est la disposition où nous parviendrons tous une fois, cet avant-coureur de la mort effraye les cœurs pleins de vie. Mon père avoit également évité ces deux extrêmes, il avoit fait de la vieillesse quelque chose de si noble et de si touchant, qu'il m'en est resté l'impression du plus profond attendrissement pour tout homme d'un âge avancé; il me semble que c'est à cette époque que les sentimens perdent toute apparence d'égoïsme, que les amis se changent en génies protecteurs de leurs amis. je verrai tant que j'existerai le regard dont mon père m'accompagnoit quand je m'élancois dans la conversation au

milieu des intérêts actifs et des pensées ardentes ; il sembloit qu'assis sur le rivage, il m'accompagnoit de ses vœux, et regrettoit de ne pouvoir me protéger lui-même contre les vagues.

La foiblesse de l'âge et la force de l'âme, la justesse d'esprit, l'appréciation vraie de tout, au moment où il faut se séparer des trésors acquis par une longue suite de pensées ; la sensibilité toujours unie à des idées mélancoliques, formoient autour de mon père, je ne sais quelle auréole d'avenir, je ne sais quel nuage précurseur, qui me causoit souvent une impression douloureuse, mais néanmoins une impression d'amour, une impression telle qu'un jeune homme pourroit l'inspirer, s'il étoit atteint d'une consomption menaçante, si sa vie se couvroit d'un voile, et que les sentimens qu'il feroit éprouver, oppressassent le cœur qui ne pourroit se détacher.

On étoit sûr que mon père comprenoit et partageoit toutes les peines de la vie, qu'il n'opposoit à au-

cune impression naturelle des maximes reçues ou des conseils officiels, qu'il pénétroit en vous-même pour vous consoler, et se plaçoit à votre point de vue pour juger votre sort. Personne ne l'a plus éprouvée que moi cette ingénieuse bonté, qui lui faisoit concevoir les sentimens d'un autre âge, d'une autre situation que la sienne, je ne dirai pas seulement avec justice, mais avec partialité contre lui-même ! Il vivoit dans un pays qui n'est pas ma patrie; où les sciences sont infiniment plus cultivées que la littérature ; il sentoit vivement le malheur que me faisoit éprouver le combat entre mes goûts, mes amis qui me rappelloient en France, et la peine de le quitter même pour quelques mois. Il prenoit mon parti contre les autres, il le prenoit vivement contre moi-même, quand je m'accusois quelquefois de ne pas savoir vivre comme lui dans la solitude, de ne pas savoir comme lui supporter la perte de cette émulation de pensées et de gloire qui double et la vie et les forces : il m'en-

courageoit dans mon penchant pour la France, il aimoit les souvenirs qu'il y avoit laissés, et cherchoit de toute sa puissance à conserver cette patrie à sa famille.

Je le vis, oh mon Dieu! pour la dernière fois, dans cet adieu le plus tendre, le plus rempli de l'espérance d'une prompte réunion, que nos cœurs aveuglés se fussent encore faits. M.r Mathieu de Montmorenci, que les plus hautes vertus ne détournent jamais des soins délicats de l'amitié, M.r de Montmorenci déjà si respectable et toujours généreux, étoit alors à Coppet avec moi; il a vu mon père s'occuper dans les moindres détails de mon sort : il l'a vu me bénir : ah ! cette bénédiction, le Ciel ne l'a pas confirmée ! Je devois perdre dans cette absence mon protecteur, mon père, mon frère, mon ami, celui que j'aurois choisi pour l'unique affection de ma vie, si le sort ne m'avoit pas jeté dans une autre génération que la sienne !

Personne n'a jamais autant que mon père donné l'idée à tous ceux qui l'entouroient d'une protection presque surnaturelle : ce qui caractérisoit son esprit, c'étoit l'art de trouver des ressources dans presque toutes les difficultés, et son caractère avoit cette rare réunion de prudence et d'activité qui fait pourvoir à tout sans compromettre rien. Pendant les troubles de France, lors même que nous étions séparés, je me croyois préservée par lui ; je n'ai jamais pensé qu'un grand malheur pouvoit m'atteindre. Il vivoit ; j'étois sûre qu'il viendroit à mon secours, et que son éloquent langage et son vénérable ascendant m'arracheroient du fond des prisons, si j'y avois été jetée. En lui écrivant, je l'appelois presque toujours *mon Ange tutélaire*. Je sentois ainsi son influence, et il me sembloit que la responsabilité de mon sort le concernoit plus que moi ; je comptois sur lui comme réparateur de mes fautes ; rien ne me paroissoit sans ressources pendant sa vie : ce n'est que depuis sa

mort que j'ai connu la véritable terreur, que j'ai perdu cette espérance de la jeunesse, qui se fonde toujours sur ses forces pour tout obtenir. Mes forces c'étoient les siennes : ma confiance c'étoit son appui. Existe-t-il encore autour de moi ce Génie protecteur ? me dira-t-il ce qu'il faut souhaiter ou craindre ? me guidera-t-il dans mes démarches ! étendra-t-il ses ailes sur mes enfans qu'il a béni de sa voix mourante ; et puis-je assez recueillir de lui dans mon cœur, pour le consulter encore et l'entendre?

Mon père me permettoit dans notre retraite de causer avec lui plusieurs heures chaque jour : jamais je ne craignois de l'interrompre, et sur quelque sujet que ce fut, je lui demandois son avis. Il a composé tous ses ouvrages à de certaines heures fixes du jour, sans avoir jamais négligé ni ses affaires ni ses amis : et quand il m'arrivoit d'entrer dans son cabinet pendant ces heures mêmes, j'étois sûre d'un regard qui me disoit que je lui faisois plaisir. Oh ! ce regard, cet

cet accueil paternel, je ne le recevrai plus. Je suis là dans ce même cabinet, entourée des objets qui lui ont appartenu, toute ma pensée, tout mon cœur l'appelle, et c'est en vain ! Oh quelle est donc la barrière qui sépare les vivans de ceux qui ne sont plus ! il faut qu'elle soit terrible : car un être si bon, un être qui m'a tant aimée, témoin de mon désespoir, viendroit s'il le pouvoit encore à mon secours.

Il y a, dit un écrivain d'un talent remarquable, (1) *il y a toujours quelques points par où deux cœurs ne se touchent pas, et ces points suffisent à la longue pour rendre la vie insupportable.* Mais lorsque nés du même sang, vous avez avec votre père, une analogie toute en infériorité, mais cependant une analogie véritable, quand celui que vous aimez vous a formé dès votre en-

(1) M. de Château-Briand.

fance, et que vous avez adopté ses sentimens, ses opinions, tout hors les célestes vertus qui ne pouvoient appartenir qu'à lui seul; quand il n'exigeoit rien au monde de vous que d'être heureuse et de l'aimer, qu'en le perdant tout votre appui s'écroule, sans que vous acquerriez une ombre de liberté de plus; quand, même sous ces rapports matériels de la vie, qui peuvent troubler le sort des âmes les plus indépendantes, c'étoit encore lui, lui l'homme sublime, lui l'homme de génie, qui se chargeoit de tout, et qu'étrangère aux affaires de fortune, vous passez, même sur ce point, de la plus parfaite sécurité à l'incertitude; quand il n'y a pas un seul rapport, pas un, le plus grand et le plus petit, le plus ostensible et le plus secret, pas un sous lequel vous n'ayez tout perdu, comment fait-on pour le supporter? Je n'en sais rien. J'existe cependant, privée de ses soins qui s'étendoient à tout; j'existe privée de cette sollicitude continuelle sur ma vie, sur mon bonheur, qui me

rendoit un objet intéressant à mes propres yeux. La douleur ne produit rien que la douleur, les jours ne s'arrêtent point en chemin, et la vie toujours plus dépouillée, revient, telle qu'elle est, à chaque réveil.

L'un des plus grands charmes de mes relations avec mon Père, c'étoit son goût animé pour tous les événemens de la vie; il aimoit peu les conversations qui roulent uniquement sur les questions abstraites. Il avoit tant d'idées, qu'on ne pouvoit gueres lui en développer de nouvelles; mais comme il étoit surtout admirable par la connoissance du cœur humain, tout ce qui développoit le caractère des hommes et leurs passions, l'intéressoit vivement. Rien ne l'ennuyoit autant que les idées générales, lorsqu'elles étoient communes. — Oui, me disoit-il une fois, j'aimerois mieux qu'un homme vînt me raconter le plus petit fait, m'apprendre de quelle couleur est la voiture qu'il vient de rencontrer dans la rue, que de venir, comme ce Monsieur l'autre jour, me

dire : *je ne sais pas si vous êtes de mon avis, Monsieur, mais je crois que l'amour-propre 'est le mobile de toutes nos actions*, ou tout autre maxime aussi rebattue. — En effet, les événemens, quelque peu importans qu'ils soient, sont moins fades, réveillent une réflexion plus nouvelle dans la tête, que les pensées communes. Rien n'est si froid, si privé de vie, que de telles pensées; car ce qui est commun en tout genre est répété par tout le monde, et n'est senti par personne. Le goût que je connoissois à mon père pour l'observation des faits et des hommes m'avoit accoutumée à n'avoir point de distractions en ce genre, et je n'apprenois rien, je ne remarquois rien que je n'y joignisse l'idée de le lui raconter ou de le lui écrire. Lorsque j'étois loin de mon père, je vivois encore avec lui, par le plaisir de recueillir ce qui pouvoit animer nos entretiens à mon retour, ou de lui mander d'avance tout ce que je savois. Il m'a souvent dit qu'il ne vouloit du monde que mes

récits, et qu'il lui suffisoit de m'y envoyer pour en avoir l'amusement sans en éprouver la fatigue. Il écoutoit avec tant d'intérêt, il y avoit tant de plaisir à lui en faire, que je ne me reconnois plus moi-même, maintenant que la vie s'arrête à moi, et que je ne peux plus la lui rapporter. Les plus grands événemens ont passé devant moi comme des ombres ; ses réflexions, ses pensées, ses sentimens ne devoient plus leur donner l'être à mes yeux.

Lorsque j'étois absente de lui il m'étoit sans cesse présent, non seulement par son intérêt à tous les événemens de la vie, mais par son intérêt plus intime encore à mon sort et à celui de mes enfans. Dans mon dernier et fatal voyage, que n'a-t-il pas inventé pour protéger ma fille et moi contre ce qu'il appeloit les dangers de la route ! ses adorables lettres contiennent toutes de longs détails sur ce sujet, et quelquefois il s'en excusoit presque, en avouant qu'il y avoit de la foiblesse paternelle dans ses continuelles inquiétudes ; je

connoissois si bien cette angelique foiblesse, j'en jouissois même avee tant de volupté, qu'un jour près de Naumbourg en Allemagne, en allant à Berlin, nous tombâmes dans la neige ma fille et moi, et quand on nous sortit de là, je me faisois un plaisir vif de lui raconter à Coppet notre aventure, de le voir frémir pour nous dans le passé, se fâcher sérieusement contre mes gens, contre moi. .... Ah! l'on n'est aimée ainsi que par un père, par un père âgé, qui ne croit plus à la certitude de la vie; nos contemporains sont si forts et pour eux-mêmes et pour nous! Délicieuse protection que celle de la génération qui nous précède! Amour désintéressé! Amour qui nous fait sentir à tous les momens que nous sommes jeunes, que nons sommes aimés; que la terre est encore à nous! Ah! quand elle tombe cette génération, nous sommes à notre tour à découvert devant la mort, et ce sera bientôt à nous à traiter les premiers avec elle.

Au printems de cette terrible année

j'étois heureuse en Allemagne ; j'avois retrouvé de l'émulation par le séjour que j'avois fait dans un pays sincère, éclairé, enthousiaste, et qui avoit daigné recevoir la fille de M.r Necker, comme si c'étoit à l'Allemagne qu'il eut consacré sa fortune, ses vertus et son génie. Dans les lettres de recommandation que mon père m'avoit données, il m'avoit appelée sa *fille unique et chérie*, et de nobles âmes avoient bien pensé de celle qu'un tel homme avoit honorée de ce nom. Je ne sais si la Providence vouloit que ce fut au milieu du bonheur que m'atteignit la foudre ; mais mon âme froissée par d'amères ingratitudes, s'étoit relevée en recevant un accueil généreux. Je formois des plans d'ouvrages pour faire connoître l'Allemagne littéraire à la France ; j'avois rassemblé une foule de notes pour causer avec mon père, pour lui demander son avis sur des objets de tout genre ; je m'étois amusée à calculer minutieusement sur l'almanach le jour précis de mon départ ; et mon père en se moquant de

mes manies pour les dates, m'avoit écrit que le même jour à la même heure, il quitteroit Genève, pour revenir m'attendre à Coppet. Enfin, et c'est là, ce me semble, ce qui doit faire peur de la destinée humaine; mon père, dans la dernière de ses lettres qui a précédé sa maladie, m'écrivoit: « *mon enfant, jouis sans* » *inquiétude du plaisir que tu trouves* » *dans la société de Berlin; car* » *depuis longtems je ne me suis senti* » *dans un aussi bon état de santé* ». Ces paroles m'avoient pénétrée d'une sécurité tout-à-fait étrangère à mon caractère habituel. Jamais je n'avois porté si légèrement la vie. Jamais je ne m'étois plus complettement distraite de toutes les pensées qui préparent à la douleur. Le matin du 18 Avril, un homme de mes amis posa sur ma table, à Berlin, deux lettres qui m'annonçoient la maladie de mon père: le courier qui les apportoit, la terrible nouvelle dont il étoit chargé, tout me fut caché; je partis à l'instant même; mais jusqu'à Weimar,

l'idée qu'on m'avoit trompée, l'idée qu'il n'existoit plus, n'approcha pas de mon âme.

On ne sait pas ce qu'il y a d'inconcevable dans la mort de son ami le plus intime, de celui avec lequel on a passé toute sa vie, de celui qui est tellement la moitié de vous-même, qu'il vous semble impossible que rien dans votre propre existence ne vous ait averti de sa fin. On ne sent vivement la différence des âges qu'en voyant les forces baisser, ou l'âme s'affoiblir; mais passer d'une lettre pleine de projets pour l'avenir, pleine des sentimens les plus tendres et les plus vifs, à l'éternel silence; c'est ce que l'âme ne prévoit pas d'elle-même, c'est une douleur au-devant de laquelle la pensée ne s'avance pas. On se fait d'ailleurs, dans ces terribles anxiétés qui désorganisent notre être, et nous font éprouver une sorte de folie intérieure qu'on ne peut confier à personne, on se fait des systêmes, on se crée des supersti-

tions pour se rassurer ; je me retra-çois ma vie passée, je me demandois si j'avois jamais eu des torts qui pussent mériter un tel supplice, et comme il me sembloit que non, je croyois que je ne l'éprouverois pas. Quand il fallut n'en plus douter, je pense que les plus cruels ennemis auroient eu pitié de ce que j'ai souffert ; mais ce n'est pas afin d'obtenir la pitié que je le dis. Ah ! surtout en France, il y a longtems que l'âme est comme épuisée pour ce sentiment. Je parle de moi, seulement dans le dessein de faire juger de lui, par l'impression qu'il a produite sur une personne susceptible de distractions, sur une personne qui, sans lui, n'auroit jamais creusé si profondément dans les abîmes de la vie.

On ne peint rien en disant qu'on aimeroit mieux la mort que la douleur qu'on éprouve. Qui n'a pas eu ce mouvement pour bien moins qu'une telle douleur ! Mais je voudrois donner une idée de ce qu'il y avoit d'unique dans le caractère de mon père et dans son

influence sur le bonheur des autres. Si l'on me disoit : — vous serez réduite à la pauvreté la plus complette, mais vous aurez votre père dans sa jeunesse pour compagnon de toute votre vie ;— l'avenir le plus délicieux s'offriroit à mon imagination. Je verrois son intelligence recommençant notre fortune, sa dignité soutenant ma considération, la variété de son esprit me préservant de la monotonie des jours, et son ingénieux dévouement pour ce qu'il aimoit, me faisant découvrir mille jouissances habilement combinées par l'espérance et la modération. Si l'on me disoit : — vous allez perdre la vue, toute cette nature qui vous environne va disparoître à vos yeux, vous ne verrez plus vos enfans, mais votre père sera votre contemporain, il vous donnera le bras, vous entendrez toujours sa voix, votre père qui ne s'est jamais lassé du malheur, votre père qui avoit la plus inépuisable pitié, le plus admirable talent pour consoler, le soin le plus ingénieux pour relever l'âme,

votre père, à qui vous avez tout dit dans ce monde, accompagnera chacun de vos pas dans la vie. — J'aimerois mieux cette destinée que l'indépendance sans appui.

La différence de nos âges a souvent troublé mon bonheur pendant que je le possédois, et maintenant il me semble que si on me le rendoit, je tiendrois quitte pour six mois de toutes mes années. Ah! si l'on pouvoit, pendant la vie de ce qu'on aime, se faire une idée de l'état où vous jettera sa perte, comme on sauroit mieux rendre heureux, comme on sentiroit plus le prix de chaque heure, de chaque minute! C'est en vain qu'on se rappelle d'avoir passionnément aimé; il semble qu'on est bien loin d'avoir joui autant qu'on souffre, il semble qu'on a vécu si superficiellement que l'on n'a jamais sû la moitié de ce que l'on découvre alors qu'il n'est plus temps. On est poursuivi par tout ce qu'on auroit pu faire; un jour d'humeur, un jour d'amertume, quoiqu'il ait été

mille fois pardonné, s'attache à vous comme un ennemi mortel. Enfin, le trouble se met dans toutes les pensées, et qui sait si jamais l'on pourra dissiper tous les fantômes que produit le désespoir.

Mon père, au printems de cette année, vivoit à Genève, entouré de ses amis, et particulièrement de son frère aîné qu'il avoit toujours estimé et chéri du fond du cœur; il avoit encore auprès de lui sa nièce, ma plus chère amie, la fille du célèbre physicien de Saussure; c'est elle qui, comme une sœur, me remplaçoit en mon absence. Mad. Necker de Saussure a su renfermer dans le cercle le plus régulier de la vie domestique, un esprit supérieur, et son âme profonde dans toutes les affections, m'étoit un garant qu'elle se seroit hâtée de me rappeler, si la santé de mon père lui avoit causé de l'inquiétude. Une maladie violente et rapide l'a saisi au moment même où les médecins le croyoient tout-à-fait rétabli de quelques infirmi-

tés de l'hiver, au moment où il jouissoit le plus de la vie, lorsque dans toute la force de son esprit et de son âme, il auroit pu, pendant plusieurs années encore, et s'illustrer par ses écrits, et diriger le sort de mes enfans. J'ai retrouvé dans les notes qu'il avoit écrites pour lui seul, quelques mots tout pleins de calme, de bonheur ou de tendresse. : *C'est un âge agréable pour écrire*, dit-il, *que soixante et dix ans: vous n'avez point encore perdu vos forces ; l'envie commence à vous laisser là, et vous entendez d'avance la douce voix de la postérité.*

Vous êtes vieux, dit-il ailleurs, *mais tout vivant d'amour pour vos enfans ; faudra-t-il déposer tout cela dans le sein de la mort ?*

Ah ! il nous regrettoit ! et nous n'avons pû le retenir. Et lorsqu'il écrit dans une de ses pensées : « en perdant » un ami l'on ne songe qu'à ses propres » regrets. Ne faut-il pas penser aussi » aux regrets de cet ami en se sépa» rant de ceux qu'il aime ! » Il me

semble encore qu'il aimoit la vie ; des affections si douces, et des souvenirs si purs, donnent sans doute, dans toutes les situations, du prix à l'existence. C'est dans l'âge des passions que le cœur est amèrement déchiré.

Plusieurs fois, dans nos entretiens, mon père s'étoit plaint doucement avec moi de voir les années se hâter; il me dit une fois : — pourquoi ne suis-je pas ton frère ? je protégerois toute ta vie. — Mon Dieu ! si l'on avoit une nature vraiment profonde, de tels souvenirs tueroient à l'instant.

C'étoit quelquefois une cruelle situation que d'aimer aussi vivement un homme plus âgé que soi, de ne pouvoir rien sur l'invincible nécessité qui devoit vous séparer un jour, de briser son âme contre cette barrière, de sentir qu'il voudroit vivre avec vous, vivre pour vous aimer, et de ne pouvoir arracher de son propre sein cette vie qui vous agite, cette vie qui vous dévore, pour la partager du moins avec lui.

C'est une des plus étonnantes merveilles du monde moral que cet oubli de la mort dans lequel nous existons tous ; que cette frivolité de sensations qui nous fait voguer si légérement sur les flots. Je ne m'étonne pas que les âmes sensibles, saisies tout-à-coup de cette idée, se soient retirées dans la solitude des monastères, et s'entourent des objets les plus sombres pour mettre plus d'harmonie entre les premiers et les derniers jours. Hélas ! on ne sait pas dans la jeunesse, on ne sait pas, avant un grand malheur, ce que c'est que ne plus se fier à la destinée. Je ne me sépare pas un jour des objets qui me restent, sans que tous les bruits subits me semblent celui de ce messager de Berlin, qui changea pour jamais toute ma destinée ; la poésie la musique ces inépuisables sources d'une douce mélancolie, me saisissent péniblement le cœur par un attendrissement amer ; je ne puis me persuader qu'il ne soit pas là, qu'à force de

larmes

larmes je ne puisse pas lui rendre la vie, et ces émotions profondes, autrefois délicieuses, ces émotions auxquelles je devois et le talent et l'enthousiasme, ne font que ranimer en moi la douleur assoupie pendant les occupations communes de la journée.

Il y a une fenêtre du cabinet de mon père, à Coppet, qui donne sur le bois où il avoit bâti le tombeau de ma mère et le sien : l'on aperçoit aussi l'avenue par cette fenêtre, et c'est de là que chaque fois que je l'ai quitté, il venoit me dire adieu, et me saluer de son mouchoir blanc, que je voyois encore à distance. Un de ces soirs que je passois avec lui l'automne derniere, dans ce même cabinet, après nous être long-tems entretenus intimément, je lui demandai à lui-même, à lui qui me sembloit devoir me préserver de tout, même de sa perte, ce que je deviendrois s'il me falloit jamais la supporter. — Mon enfant, me dit-il alors avec une voix brisée, avec une émotion toute céleste, *Dieu mesure le*

vent pour les brebis dépouillées. — Ah ! l'orage ne m'a pas épargnée, et c'est quand ma patrie m'étoit ôtée, qu'une autre patrie, la maison paternelle, n'est plus pour moi qu'un tombeau.

Sans doute, on me blamera d'avoir fait imprimer parmi les pensées que mon père a laissées celles qui contiennent quelques éloges de moi ; mais je ne crains point d'avouer que je n'ai, de rien sur cette terre, autant d'orgueil que des éloges qui m'ont été donnés par mon père : loin de les supprimer, j'aurois voulu pouvoir réimprimer dans ce recueil, et la note de lui relative à moi, qui se trouve réunie aux mélanges de ma mère, et les lettres sur mon sort qu'il a adressées l'année dernière à l'un des premiers fonctionnaires de l'Etat ; je n'aurois point eu d'ennemis, je n'aurois rencontré que ce qui m'étoit dû, parce que je l'éprouvois, la bienveillance, que je me parerois encore de ce magnifique témoignage ; mais à présent il est mon égide, et j'en couvrirai jusqu'à la tombe où nous serons un jour tous les trois réunis.

Je laisserai donc dire, à qui se plaira dans cette observation bien gaie à côté de la mort : *que nous sommes une famille qui nous louons les uns les autres.* Oui nous nous sommes aimés, nous avons eu le besoin de le dire, et dédaignant de jamais repousser les attaques de nos ennemis, de faire usage de notre talent contre eux, nous leur avons opposé un ferme sentiment d'élévation et de fierté, dont je reste seule, le triste mais fidèle dépositaire.

Mon père, dans une de ses notes écrit : *singulière famille que la nôtre !* Singulière, peut-être ; mais qu'il lui soit permis de rester telle : la foule ne se presse pas dans la route qu'elle a choisie, et la postérité seule dira si mon père avoit raison de sacrifier tant d'avantages présens aux suffrages des siècles.

Il admiroit particulièrement le mot de S.t Augustin en parlant de la Divinité : *patiens quia eternus ; patient parce qu'il est éternel.* L'homme, tout foible qu'il est, l'homme quand il prétend à la gloire, à cette immortalité terrestre,

doit être patient, puisqu'il veut être éternel.

Mon père, on le verra dans ses pensées, s'occupoit souvent de la mort : il avoit essayé de familiariser son imagination avec elle, et peut-être en auroit-il parlé plus souvent avec moi, si la différence de nos âges ne m'avoit pas rendu cet entretien trop pénible; mais heureusement que ce mot, la différence de nos âges, n'a qu'un sens bien rapide. Je les éprouverai aussi, ces angoisses de la mort qu'il a senties, et quand elles approcheront de moi, c'est lui qui m'apparoîtra, c'est dans ses bras encore que j'irai me jetter ! Il dit dans une de ses notes : *supposez que vous avez vu la foule qui assiste à votre enterrement et tout est dit.* S'étoit-il en effet représenté cette douleur profonde qu'a causé sa perte; et sa pensée pénétrante avoit-elle suivi jusques dans les détails les plus terribles images ! Passant ensuite de ces idées si sombres à cette délicatesse de sentimens, que nul homme privé, à plus forte raison, nul homme public, n'a

jamais possédée comme lui, il s'écrit à lui-même un mot d'enfant qu'avoit dit ma fille, un mot dont la sensibilité l'avoit attendri ; et il ajoute en parlant d'elle : *je voudrois bien qu'on vint m'en donner des nouvelles.* C'est moi, mon père, qui la première viendrai vous en donner. Ah ! la Providence, qui vouloit nous retenir quelque tems sur cette terre, a bien fait de couvrir d'un voile l'espérance de la vie à venir. Si nos yeux pouvoient voir clairement l'autre bord, qui resteroit sur cette rive désolée ! qui n'en partiroit pas pour rejoindre !

La maladie de mon père l'a jetté promptement dans le délire : c'est alors que son âme, sans aucune relation avec les objets extérieurs, s'est montrée dans toute son élévation et sa sensibilité. Il a sans cesse parlé de la religion avec amour et respect : il a demandé avec ardeur l'indulgence et la miséricorde de Dieu : que sommes nous, si un tel homme croyoit avoir besoin d'être pardonné ? il a béni mes trois

enfans, il a béni aussi sa fille : en plaçant sa main sur son cœur, il a répété plusieurs fois, avec toute la beauté de son regard, toute la force de son âme, *elle m'a beaucoup aimé*. Oh oui sans doute elle l'a beaucoup aimé ! Il s'est inquiété vivement de mon sort avenir ; plusieurs fois pendant sa fièvre, il a montré la crainte que son dernier ouvrage ne m'eut nui, il m'a plaint de le perdre ; des pensées toutes sensibles l'ont occupé ; il ne se souvenoit plus de sa carrière publique, de sa vie célèbre ; les affections et les vertus dominoient seules en lui, dans ces instans d'abattement où les hommes vulgaires ne laissent voir que des personnalités et des foiblesses.

Son testament commence par ces paroles : *Je remercie l'Etre Suprême du sort qu'il m'a donné sur cette terre, et je remets avec confiance ma destinée future à sa bonté et à sa miséricorde.* Ainsi malgré tout ce qu'il a souffert, il a été content de sa destinée, et sans orgueil comme sans humilité, il a dû

sentir qu'elle avoit été illustre et que le tems en consacreroit la gloire.

Les dernières paroles qu'il a prononcées sont entre Dieu et lui : *Grand Dieu*, s'est-il écrié, *reçois ton serviteur qui s'avance vers la mort à grands pas*. Sans doute il a été exaucé : c'est lui qui a été protégé par le ciel, ce n'est pas sa malheureuse fille, elle n'a point entendu les derniers accens de sa voix, elle ne l'a pas soutenu dans ce terrible passage, elle jouissoit en paix de la vie à l'instant même où il périssoit.

Dans son discours sur *la charité* il a dit : « qu'il est imposant, qu'il est magni-» fique ce moment, le dernier de tous, » où l'homme de bien jetant ses regards » en arrière et parcourant sa vie, peut » emprunter le langage de Job et dire » avec vérité : *je délivrois l'affligé qui* » *erroit, l'orphelin qui n'avoit personne* » *pour le secourir ; la bénédiction de* » *celui qui alloit périr, venoit sur moi,* » *et je faisois que le cœur de la veuve* » *sautoit de joie* ». Admirable prédiction de sa propre fin ! Dans ce même dis-

cours, il montre avec une sagacité à la fois ingénieuse et touchante, tous les genres de bien que l'on peut faire à celui qui souffre, toutes les consolations qu'on peut offrir aux douleurs de l'âme. C'est là que l'on peut voir les ressources inépuisables d'un esprit supérieur inspiré par la bonté. Hélas ! ne semble-t-il pas que dans le même jour et par la même perte, la pitié s'est tarie, et la fierté s'est abaissée ; car les âmes généreuses aussi se plaisoient à penser qu'il étoit leur recours, qu'au fond des Alpes un grand homme de bien applaudissoit à leurs sacrifices, prenoit part à leurs peines, et que par ses écrits il encourageoit encore l'amour pur du beau moral, et cette élévation de l'ame, jouissance religieuse et recueillie, qui peut dédommager de toutes les autres. C'en est fait à présent de ce recours sur la terre, c'en est fait du plaisir d'être récompensé par l'approbation de cet homme vertueux, par ces paroles si cordiales et si douces, que dans sa noble vieillesse il adressoit aux jeunes gens, encore épris des

pensées fières. Sa considération universelle étoit une puissante autorité pour les bons de tous les pays, et je ne suis pas seule à sentir cette mort, qui laisse désert un si vaste espace dans le monde où règnent encore les talens et les vertus.

L'on a vu sûrement des carrières plus heureuses, des noms plus éclatans, des destinées plus longues, des succès plus soutenus : mais un tel dévouement pour la Nation Françoise, mais un génie si vertueux, mais un caractère si bon, un cœur si noble et si tendre, on ne le reverra plus; ni les hommes ni moi nous ne le reverrons plus.

Coppet, 25 Octobre 1804.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Mon père a composé, il y a près de trente ans, un ouvrage généralement connu sur la Législation et le Commerce des grains; c'est l'année dernière qu'il a écrit le morceau qu'on va lire, et qui présente, ce me semble, sur ce sujet considéré sous un point de vue général, des idées tout-à-fait nouvelles.

MANUSCRITS

de

Mr NECKER.

N.° 1.

SUR LA LÉGISLATION ET LE COMMERCE DES GRAINS.

Le législateur doit chercher la vérité ; rempli d'un saint effroi à l'aspect du bien qu'il peut faire et qu'il ose tenter, il doit s'élever par la pensée au dessus des différens motifs qui remuent la société, il doit la considérer dans toute son étendue, et lier dans sa bienfaisance, tous ces ordres de citoyens, séparés par l'orgneil et les prétentions vaines ; il doit sur-tout être le protecteur de cette multitude d'hommes qui n'ont point d'orateurs pour exprimer leurs plaintes, dont il faut étudier les souf-

frances, parce que leur voix ne s'élève que dans la détresse, qui ne voient que le moment, et qu'on ne peut servir que par prévoyance, qu'il est impossible de rendre assez heureux pour en être aperçu, ni pour jouir de leur reconnoissance, mais qu'il est si doux de défendre contre l'oppression et le malheur, sans éclat et sans récompense.

D'abord est-il quelque parité, soit en morale, soit en sentiment, entre mille citoyens qui périssent, et cent mille dont la génération se prépare? C'est l'homme, qui connoît le bonheur et qui souffre, c'est l'homme qui tient à la vie, et qui est contraint d'y renoncer, c'est lui qui est mon semblable; c'est avec lui que j'ai fait alliance, c'est pour lui que les lois sont faites; elles n'obligent point les hommes à se multiplier sur la terre, mais elles infligent la mort à celui qui la donne; et je ne puis rien en-

tendre à cette froide compassion de l'esprit pour les races futures, qui doit fermer nos cœurs aux cris de mille malheureux qui nous entourent.

Et pour dire encore un mot de ce calcul singulier, lors même qu'il ne seroit permis de le discuter qu'avec la précision des sciences exactes, lors même que les hommes présens et futurs ne seroient que des X en algèbre, la proposition qu'on avance seroit encore fausse ; car ce n'est pas seulement les mille hommes qui périssent par la cherté du bled, qu'il faut comparer avec un accroissement futur de population ; il faut ajouter à la perte de ces mille hommes, le malheur de dix millions d'autres qui n'échappent à la mort que par la souffrance ; la douleur d'un pareil nombre, soumis comme spectateurs aux angoisses de la compassion, ou qui vivent dans l'inquiétude au mi-

lieu d'une société agitée par la disette ou par la cherté.

De tous les encouragemens dont l'agriculture est susceptible, celui qui résulte du renchérissement de la denrée de nécessité, paroît, sans contredit, le moins convenable; car c'est un encouragement qui n'a lieu qu'aux dépends du bonheur de la multitude et du repos général; c'est en derniere analyse un encouragement semblable à une capitation immense et rigoureuse, imposée momentanément sur tous les hommes de travail, au bénéfice de tous les hommes à propriété; encore cette manière seroit-elle moins affligeante, parce qu'on en connoîtroit les bornes, et que l'abus cesseroit par son évidence; mais lorsque les propriétaires haussent le prix de la denrée, et se défendent de hausser le prix de la main d'œuvre des hommes industrieux, il s'établit entre ces deux classes de

la société une sorte de combat obscur, mais terrible, où l'on ne peut pas compter le nombre des malheureux, où le fort opprime le foible à l'abri des lois, où la propriété accable du poids de ses prérogatives l'homme qui vit du travail de ses mains.

Lorsque le pain étoit à un prix modéré, l'artisan nourissoit sa famille, et ménageoit une petite réserve pour suppléer à quelque maladie; si le prix vient à monter sensiblement, il est contraint de renoncer à cette épargne salutaire; il faut peut-être qu'il diminue la nourriture habituelle de ses enfans; il faut qu'il se rende sourd à leurs larmes, ou qu'il se prive lui-même de la subsistance nécessaire à l'entretien de ses forces. Enfin, à mesure que le pain renchérit, l'empire du propriétaire augmente; car dès que l'artisan, ou l'homme de campagne, n'ont plus de

réserve, ils ne peuvent plus disputer, il faut qu'ils travaillent aujourd'hui, sous peine de mourir demain ; et dans ce combat d'intérêt entre le propriétaire et l'ouvrier, l'un met au jeu sa vie et sa famille, et l'autre un simple retard dans l'accroissement de son luxe.

Récapitulons ici la marche de ce renchérissement, et son effet sur les dépenses fixes du souverain et sur l'impôt.

1.° Renchérissement du prix des denrées et de la main d'œuvre.

2.° Bénéfice momentané pour le propriétaire des denrées, et pour la classe industrieuse sur la portion de leurs revenus destinée au payement des impôts.

3.° Souffrance des rentiers, des pensionnaires, des soldats, des matelots, et de tous les hommes engagés à servir l'Etat par une rétribution déterminée.

4.° Nécessité plus ou moins tardive pour le souverain, d'augmenter les rétributions.

5°. Vuide au trésor par cette augmentation de dépenses.

6. Nécessité d'accroître l'impôt pour remplir ce vuide.

7°. Et par l'effet de ce nouvel impôt, anéantissement du bénéfice momentané que le renchérissement de la denrée et de la main-d'œuvre avoient procuré au propriétaire et à l'homme industrieux.

C'est la grande manière en économie politique, que de pousser les vérités à l'extrême pour les changer en erreurs ; il n'en est aucune qui put supporter cette épreuve, et la raison en est simple; toutes les questions de commerce tiennent à des rapports, et ces rapports sont eux-mêmes fondés sur des circonstances ordonnées parla nature, et qui ne sont pas susceptibles d'un grand écart.

Par exemple, l'on peut prononcer affirmativement qu'il est conforme à l'intérêt de l'Etat, d'éloigner toutes les productions de l'industrie étrangére; car si l'on compare la fertilité du sol de la France à celle des autres contrées, et l'intelligence de ses habitans à celle des autres hommes, on aperçoit bientôt les bornes de l'économie que l'industrie étrangère la plus perfectionnée peut nous offrir, et il devient évident que cette économie ne sauroit compenser les sacrifices de population et d'argent auxquels un tel commerce exposeroit le Royaume. Mais que, par un miracle, la nature de l'homme et du sol devienne tout-à-coup différente dans un pays de l'Europe en particulier, et qu'il puisse donner mille aunes d'étoffe pour deux septiers; alors nos raisonnemens changeront avec le bouleversement du monde.

L'homme né sans autre ressource

que sa force, est obligé de la consacrer au service des propriétaires, dès le premier moment où elle se développe, et de continuer ainsi toute sa vie, depuis l'instant où le soleil se lève, jusques à celui où cette force abattue a besoin d'être renouvelée par le sommeil.

A côté de cet usage énergique de la propriété, si bien servie par la concurrence des hommes pressés de travailler pour vivre; où est le moment qu'ils ont pour s'instruire? Que les propriétaires veuillent les nourrir, sans exiger le dévouement de toute leur journée; qu'ils leur donnent en même tems des livres et des instituteurs, alors ce peuple pourra raisonner sur la prospérité publique, il entendra peut-être par l'étude d'un calcul économique, que plus le pain est cher, plus on doit être heureux; jusques là son ignorance est notre

ouvrage; à ce titre, nous devons le menager, et ne pas nous irriter, lorsque par hasard, le seul sentiment que ce peuple peut avoir, et le seul intérêt que nous lui avons laissé, blesse nos convenances.

C'est une belle idée dans un souverain, que de veiller sur l'infortune de son peuple, en raison de l'impuissance de ses plaintes, et de la facilité qu'il auroit à l'opprimer.

Quoi ! le Représentant de la société pourroit contraindre le peuple à exposer sa vie pour la défense de l'Etat, il pourroit le forcer à venir éteindre le feu qui menace la maison du riche, et il ne veilleroit point à sa subsistance; il n'établiroit pas des lois qui peuvent l'assurer; il ne craindroit pas les écarts dans les prix; il ne préviendroit pas, s'il le pouvoit, il ne modéreroit pas l'abus de la propriété envers l'indigence, et celui de la force envers la foiblesse !

Qu'il faut se défier de certains mots généraux ! plus leur sens est étendu, plus on est facilement induit en erreur, parce qu'on ne peut se résoudre à leur imposer une exception ; souvent même on la fuit quand on l'aperçoit, tant on aime à classer toutes ses idées sous des rapports simples ; tant on aime à trouver le repos à côté de l'effort ; et tant il est aisé de faire des prosélites, lorsqu'on peut leur promettre qu'à l'aide de deux ou trois principes, ils seront initiés à l'intelligence des matières les plus abstraites ; mais l'architecture sociale se refuse à cette unité de moyens et à cette simplicité de conception si précieuse à notre paresse.

En même tems que les idées les plus chères aux hommes sont attachées aux mots de propriété et de liberté, c'est à l'abus de ces mots qu'on peut attribuer les plus grands malheurs.

Pour garantir votre propriété pendant la paix et pendant la guerre, la société ne vous demande que la préférence, dans l'échange que vous êtes contraints de faire des fruits superflus de votre terre contre du travail, et vous le refusez ? Votre titre est-il donc écrit dans le ciel ! avez-vous apporté votre terre d'une planète voisine, et pouvez-vous l'y rapporter ? Quelle force avez-vous donc que vous ne teniez de la société ? Vous jouissez, par l'effet d'une convention générale ; et celle qui autorisa les propriétaires à disposer à leur gré des denrées de nécessité qui leur étoient inutiles, pouvoit exiger d'eux qu'ils préférassent les acheteurs nationaux. Cet assujettissement n'est point une violation de la loi des propriétés, c'est une condition, comme il en est tant d'autres dans la société qui mettent des bornes aux concessions

et aux prérogatives pour le bien commun.

Si la société fait des lois qui tiennent la denrée captive, ou qui avilissent son prix, elle a grand tort; mais si elle ne permet pas constamment l'exportation des grains, si elle ne soumet pas l'ordre public au caprice aveugle de la liberté, elle agit sagement, et les propriétaires ne suspendront pas leur culture, parce qu'il leur arrivera quelquefois de ne pouvoir traiter qu'avec une nation de vingt-quatre millions d'hommes, et de n'avoir pour marché, qu'un royaume de vingt-sept mille lieues quarrées, et quelques colonies.

On défigure tout en exagérant; on commence par confondre l'importance du propriétaire (fonction si facile à remplir) avec l'importance de la terre; puis les désirs indéfinis de ce proprtétaire, qui n'intéressent que lui, avec la satis-

faction suffisante, qui intéresse la société. Après cette confusion, on fait de la plus petite fantaisie des propriétaires une idole publique, et l'on contraint à l'adorer au nom respecté de l'agriculture. C'est ainsi que le premier raisonnement qui détourne de la vérité, conduit à de grandes erreurs, à mesure qu'on étend sa médiation, et qu'on enchaîne les conséquences aux conséquences. Je pense alors à ces enfans qui, les yeux bandés, s'avancent vers un but; dès l'instant qu'ils s'écartent de la ligne qui peut les y conduire, à chaque pas ensuite ils s'en éloignent davantage.

Demandez à cet homme qui conduit une charrue, demandez à cette troupe de moissonneurs, à qui l'on donne la plus petite récompense possible, s'ils désirent la cherté des subsistances; ils seroient bien étonnés, s'ils savoient lire, d'aperce-

voir que c'est en leur nom qu'on la réclame; c'est un grand abus que de faire servir la compassion pour le peuple, à fortifier les prérogatives des propriétaires; c'est presque imiter l'art de ces animaux terribles, qui, sur les bords des fleuves de l'Asie, prennent la voix des enfans pour dévorer les hommes.

Il n'est rien de complet ni d'absolu dans la plupart des principes; la liberté, la propriété, le commerce, les hauts prix, l'argent, l'agriculture, et tant d'autres mots de ralliement, auxquels on veut soumettre toutes les combinaisons économiques, ont tous également besoin d'être contenus dans de justes limites; le bien et le mal, la vérité et l'erreur, dépendent du degré de sagesse ou d'exagération qu'on donne aux idées; et comme un seul terme ne peut jamais exprimer ces modifications et ces nuances, tou-

tes les fois qu'on se fait le défenseur d'un mot ou d'un principe exclusif, on court grand risque de se tromper et de passer le but; il faut laisser cette manière aux hommes qui, ayant le désir et le soupçon de la grandeur, sans en avoir la force, veulent, sans se fatiguer, tenir dans leurs mains les rênes du monde.

Prétendre prouver que la liberté constante d'exporter des grains est le meilleur système, en montrant que la prohibition constante a des inconvéniens, c'est vouloir démontrer que le blanc est la plus agréable de toutes les couleurs, parce que le noir est la plus triste.

Rien n'annonce plus l'enfance des idées que cette manière. Les hommes ont dû séparer d'abord toutes les vérités dans leur méditation par des bornes frappantes; mais à mesure que leur esprit s'est perfectionné, qu'il est devenu plus pénétrant et plus

plus flexible ; les objets de leurs observations se sont multipliés , et leur aptitude à les distinguer s'est augmentée ; alors ils ont remarqué de grandes différences où ils n'avoient d'abord aperçu que de l'uniformité , et des rapports où il n'avoient vu que des contrastes ; et c'est pour exprimer ces nouvelles découvertes, et non pour favoriser la foiblesse, que les expressions mesurées se sont introduites.

L'opinion publique est plus forte et plus éclairée que la loi ; elle est plus forte, parce quelle est présente partout, qu'elle exerce son empire dans la société et jusqu'au sein des familles ; elle est plus éclairée, parce que si la loi peut être l'ouvrage d'un seul homme qui se tromperoit, l'opinion est le résultat des pensées des nations et des siècles. Cette supériorité de l'opinion publique , est surtout sensi-

ble dans un état monarchique, parce que les membres de la société n'y ayant point de part à la combinaison des lois, ils portent toutes leurs forces vers l'opinion, ils en font comme le représentant de leurs vœux et de leurs pensées ; et ils lui élèvent un tribunal qu'on est forcé de respecter, quoiqu'il n'ait ni soldats ni maréchaussée ; mais parce qu'il dispose en Souverain des deux grands ressorts de la société perfectionnée, la considération et le mépris.

L'indignation une fois excitée par des spéculations contraires à l'intérêt national, se perpétue dans l'opinion publique; d'un sentiment raisonnable, naît ensuite un sentiment injuste, tel que celui qui jette de l'opprobre sur le commerce des grains en général, tandis que ce commerce est souvent utile à la société; mais comment exiger des pas-

sions et des préjugés une distinction qui échappe souvent à la méditation tranquille des hommes les plus capables de penser et de réfléchir ? Il faudroit établir, non dans la théorie, mais dans la pratique du commerce des grains, une ligne sensible de démarcation entre la liberté et son abus. Sans une telle précaution, ce commerce ne recevra jamais ses lois que de l'opinion publique, et eette opinion confondra ce qu'il faudroit distinguer ; car son pouvoir, si souvent salutaire, a aussi quelquefois ses inconvéniens. Il est rare qu'elle soit modérée dans ses décrets ; il est rare qu'elle s'arrête où il faudroit s'arrêter ; l'impulsion dont elle a besoin pour devenir une puissance et résister aux obstacles, la jette presque toujours au delà du but ; il faut que sa véhémence lui serve d'appui, et son exagération de publicité ; mais alors

son effet surpasse ses desseins; elle ne vouloit qu'attaquer l'avarice, elle jette du ridicule sur l'économie; elle ne vouloit qu'honorer la franchise, elle rend suspecte la circonspection; elle ne vouloit que flétrir la lâcheté, elle ternit la prudence; elle ne vouloit qu'avilir le monopole, elle répand du mépris sur le commerce. On diroit que l'opinion publique ne peut agir sur les mœurs que par son excès, et qu'elle est semblable à ces vents du Septentrion, qui ne purifient les airs que par leur impétuosité et leur violence.

Chacun généralise son espèce, les propriétaires finissent par se persuader qu'eux seuls composent l'état.

Cette disposition à étendre le cercle auquel on appartient, s'applique à tous les objets et peut être observée continuellement. Si l'homme porte au loin sa méditation, il com-

pose l'univers de créatures semblables à lui ; s'il ramène son atteution sur la terre, il s'en croit seul citoyen, et ne compte pour rien ces êtres capables de bonheur et de malheur, mais dont la forme est différente de la sienne ; s'il concentre ses regards sur l'humanité seule, il fait de sa couleur une classe privilégiée, le blanc se dit le maître, et croit le noir esclave. Enfin dans l'intérieur des sociétés on voit le même esprit ; le noble, le riche, le guerrier, le magistrat, chacun étend son espace et celui de son état, les erreurs alors se multiplient, on croit successivement que les campagnes sont faites pour les villes, les villes pour les cours, les empires pour les souverains, et les propriétaires de très bonne foi célèbrent au nom du bien public, toutes les lois qui ne sont faites que pour eux.

Il semble que le législateur avoit

eu un sentiment confus que la pleine liberté du commerce des grains étoit mêlée d'avantages et d'inconvéniens; mais qu'il ne s'étoit pas rendu compte avec précision, du moment où l'utilité finissoit, et de celui où l'abus prenoit naissance, cette incertitude devoit nécessairement conduire à des précautions imparfaites qui obligeoient à suppléer par la tolérance à l'exagération, et appeloient sourdement l'opinion à poser elle-même les barrières que la loi n'avoit pas osé fixer.

Cet esprit, en législation, est plus timide que sage, c'est décourager et permettre, exciter et retenir. Si l'opinion publique est raisonnable, il faut y conformer la loi; si cette opinion est contraire au bien de la société, on ne doit ni la fortifier, ni l'entretenir. Le doute, l'incertitude et la crainte doivent agiter la pensée du législateur, mais ce n'est que

lorsque cette agitation est calmée par la découverte et le sentiment de la vérité, que la loi doit être donnée; car il faut qu'elle soit franche et positive comme l'obéissance doit l'être.

L'incertitude sur ses droits, le sentiment d'une injustice, l'aspect d'une partialité, distillent continuellement une source d'amertume, qu'il seroit aisé de tarir, en détruisant toutes les dispositions arbitraires qui ne sont pas commandées par la nécessité. Les subalternes, à qui de degrés en degrés l'autorité est confiée, commandent avec tant de plaisir, qu'on ne sauroit trop se défier de leur légèreté et de leur imprudence; mais lorsqu'on veut en connoître les inconvéniens, ce n'est pas uniquement sur le nombre des abus qu'il faut arrêter son attention; on doit mesurer encore, s'il est possible, l'étendue de l'in-

quiétude qu'inspirent tous les actes de pouvoir dont les principes ne sont pas connus ; c'est ainsi que la taille, c'est ainsi que la corvée, c'est ainsi que la milice, sont des sources de peines ; il ne faudroit confier à la volonté capricieuse des hommes, que ce qu'on voudroit remettre au hasard, et il ne faudroit confier au hasard, que ce qu'on voudroit agrandir et multiplier par l'imagination et par l'espérance ; ainsi le peuple le plus heureux seroit celui qui ne pourroit connoître la puissance arbitraire que par des traits de bienfaisance; car alors moins il comprendroit cette puissance, moins il en connoîtroit la marche et les moyens, et plus son imagination abandonnée ajouteroit à son bonheur.

S'il y avoit constamment, à la tête de l'administration, un homme dont le génie étendu parcourût toutes

les circonstances, dont l'esprit moëlleux et fléxible, sût y conformer ses desseins et ses volontés ; qui, doué d'une âme ardente et d'une raison tranquille, fût passionné dans la recherche du bien, et calme dans le choix des moyens ; qui, juge intègre et sensé des droits des différentes classes de la société, sût tenir d'une main assurée la balance entre leurs prétentions ; qui se faisant une juste idée de la prospérité publique, la secondât sans précipitation, et considérant les passions des hommes comme un fruit de la terre, proportionnât sa marche à cette nature éternelle, et ne se fît un tableau de la perfection que pour exciter son propre courage, et non pour s'irriter des obstacles.

A un tel homme, la société pourroit dire avec prudence : nous préférons la constance de vos lumières à la permanence de la loi; suivez

nos besoins et nos récoltes, examinez au dedans et au dehors ce qui peut nous convenir; permettez, défendez, modifiez l'exportation de nos grains, selon l'abondance de l'année, selon les lois des autres nations, selon la situation de la politique, selon notre caractère; regardez avec soin, prononcez avec sagesse; et, puisqu'il est hors du pouvoir des hommes de fixer les circonstances que la nature a rendues mobiles, que la loi qui émanera de vos conseils, soit renouvelée tous les ans, afin qu'elle soit toujours conforme à notre plus grand bonheur.

Mais quel abri contre l'imperfection d'une loi permanente, que l'imperfection de la nature humaine! Quel système chimérique que celui qui n'auroit de force, qu'autant que les vertus et les lumières seroient le partage constant de ceux qui gouvernent! Les conditions que nous

avons demandées, fussent-elles remplies passagèrement, quel fardeau pour un homme ! et quel courage ne lui faudroit-il point, s'il devoit opposer les seules ressources de la pensée à des inconvéniens sans cesse renaissans ! s'il devoit prendre sur lui les événemens, et devenir le garant de tout dans l'opinion ! tandis que les plus grandes circonstances sont hors de son pouvoir ; tandis qu'il aura pour juge une multitude aveugle et farouche, qui impute toujours ses malheurs à l'homme puissant, sans arrêter jamais sa réflexion sur les lois de la nature, et sur les inconvéniens inséparables de l'harmonie sociale ! Ah ! s'il existoit un administrateur capable de várier sans cesse les lois sur les grains, d'une manière conforme au bien de l'Etat, et de n'être pas effrayé par cette entreprise, on devroit peut-être à ses vertus de le préserver d'un semblable écueil.

Celui qui n'écriroit que par amour propre, se borneroit à montrer les inconvéniens de la liberté parfaite du commerce des grains, et à développer l'insuffisance et les dangers des principes sur lesquels on la fonde; il laisseroit dans l'obscurité, s'il connoît ou non les moyens qui préserveroient des abus qu'il a désignés, et s'il peut à travers tant de difficultés indiquer une route convenable. Mais quand on promène ses regards sur les vastes sujets de l'économie politique, quand on médite sur ceux qui semblent appartenir essentiellement au bonheur des hommes; l'intérêt de l'amour propre, le calcul de sa petite gloire, paroissent si misérables, qu'on rougiroit d'y faire le plus léger sacrifice; et ce n'est plus alors aux conseils pusillanimes qu'on veut obéir, c'est au désir, c'est à la douce espérance d'être utile, que l'on aime à s'abandonner.

Il est des charlatans dans toutes les sciences et dans tous les projets; on croit persuader la netteté de ses idées par la simplicité de ses moyens, et la hardiesse de ses vues par la témérité de ses ressources. Quelque fois même, plus on est chancelant dans ses desseins, dans ses jugemens, dans son courage, dans ses connoissances, et plus on affecte d'assurance et de facilité; on est tourmenté par la conscience de sa foiblesse, et l'on cherche à en imposer aux autres et à se tromper soi-même.

Si l'on est effrayé par les travaux des Aristote et des Buffon, on soumet les effets de la nature à deux ou trois combinaisons générales, et l'on rejette toutes les modifications avec la confiance d'un homme qui les a toutes étudiées. Si l'on est incapable de saisir l'anatomie du corps humain, et d'attacher un regard observateur sur les diverses maladies

auxquelles il est assujetti, on propose un élixir qui doit guérir de tous les maux. Si l'on n'a point d'avis à soi dans la société, on élève la voix, ou l'on prononce ferme quand on en récite un. Si l'on n'entend rien à l'embarras des finances, on conseille des papiers monnoie, ou un impôt unique; et si l'on est rebuté par l'étude des principes abstraits de l'économie politique, on prêche la liberté ou la gêne absolue.

Avec le secours de cet art inventé par la vanité ambitieuse, on donne quelquefois à ses idées un air de grandeur qui en impose. Mais c'est sur-tout dans la question des grains, qu'on doit se prémunir contre cette éclatante foiblesse; il faut renoncer à s'occuper du bonheur du peuple, il faut cesser de s'intéresser au maintien de la tranquillité intérieure et à la prospérité de l'Etat, ou il faut placer sa médiation entre ces deux extrêmes,

prohibition et liberté constante. La langue qui n'exprime avec énergie que les notions simples ou les objets frappans, et la paresse de la pensée qui se complait dans cette manière, sont autant d'obstacles qu'il faut vaincre ; mais quelque éloignement qu'on connoisse aux hommes pour toutes les idées qui sont représentées par ces mots, *excepté, jusques-là, quelquefois*, et tant d'autres expressions ternes et décolorées, qui n'offrent aucune prise à l'attention, il faut oser s'attacher sans gloire à ces idées mesurées, lorsqu'on pense que les plus grands intérêts d'une nation peuvent en dépendre, et surtout lorsqu'au fond de son cœur elles sont les seules images de la vérité.

C'est une belle idée que d'appeler tous les hommes à la discussion des vérités utiles, et c'est un signe de grandeur que de le permettre; mais

que tous ceux qui se présentent à ce noble concours, n'oublient jamais, qu'il est des vérités qui se changent en erreurs, selon la manière dont on les étudie; toutes celles de l'économie politique, qui tiennent à l'administration, sont surtout faciles à travestir ainsi; elles sont composées d'une multitude de rayons, dont on ne peut connoître l'action et la puissance, qu'en les rassemblant dans sa méditation. Mais l'art du sophiste est un prisme qui les sépare et les décompose; toutes les fois qu'on l'emploie, on multiplie à son gré les erreurs et les contradictions; et l'on imprime aisément aux portions dispersées d'un grand ensemble le caractère et la forme qu'on veut leur donner.

Ce n'est pas uniquement sur la justice des Souverains, que repose leur bienfaisance; c'est sur leurs talens, sur l'étendue de leurs lumières

et

sur leur prudence; c'est encore sur leur vigilance continuelle, sur leur tendre inquiétude, et sur ces soins paternels que la loi de justice n'indique point, mais qui sont marqués en lettres de feu, dans toute ame émue du bien de l'humanité. O vous qui gouvernez, n'oubliez jamais, que la plus nombreuse partie des hommes ne fut point appelée à la composition des lois; que, condamnée à un travail continuel, elle ne participe point aux lumières qui se répandent; ensorte que sa foiblesse et son délaissement, réclament sans cesse votre tutelle. Ceux qui ont une part aux biens de la terre, ne vous demanderont que liberté et justice; ceux qui n'ont rien, ont besoin de votre humanité, de votre compassion, des lois politiques enfin, qui tempèrent envers eux la force de la propriété; et puisque le plus étroit nécessaire est leur unique bien, le

soin de l'obtenir, leur seule pensée, c'est surtout par la sagesse des lois sur les grains, que vous approcherez le plus près de leur bonheur et de leur repos.

La modération est la condition essentielle de toute administration sage, et de toute législation durable en matière de subsistances.

Je ne sais si cette modération peut réussir de même en matière d'opinion; ce que le sentiment nous a fait haïr, notre esprit le proscrit: et en suivant les traces de la vérité sans l'outrepasser, en se conformant à sa route onduleuse, souvent on ne plaît à personne; il faut de l'excès pour entraîner, il faut un panache blanc pour se faire suivre; les hommes aiment à classer toutes les opinions sous un mot de ralliement, et c'est ce mot qui les attache ou qui les éloigne. Mais peut-on aimer la vérité, et se prêter à tant de po-

litique ? De tous les sacrifices de sa pensée, le plus lâche, sans doute, est celui que l'on fait à la faveur publique, puisqu'il est toujours sans aucune espèce de danger.

§. 2. LA VIE UN ESSAI.

1802.

Nos opinions sont soumises à tant de changemens, et nous allons et venons tellement dans tous les sens, qu'en considérant la vie en arrière, on n'y voit que confusion.

Il est beaucoup d'observations propres à faire croire que cette vie est un simple essai : souvent, avec un instant de plus pour réfléchir, nous n'aurions pas commis plusieurs de nos fautes, et il y a des signes d'enfance même dans les actions de l'âge mûr. N'est-ce pas aussi un sujet de réflexion de voir les progrès de nos lumières se continuer après la fin de

nos passions, après l'époque de notre vie où nous en aurions eu le plus de besoin ?

§. 3. ECONOMIE POLITIQUE.

On fera peut-être jusqu'à la fin du monde des livres sur l'économie politique, c'est une science où l'on erre à sa fantaisie; où l'on fait chemin en partant de telles propositions que ce soit. C'est une science où l'on est à la suite des opinions des autres sans s'en apercevoir, car toutes les routes y sont en cercle et l'on y revient sur ses pas beaucoup plus qu'on n'avance. Il n'en est pas ainsi de la géométrie et de la haute métaphysique; de la géométrie, parce qu'on y est contraint de passer par toutes les découvertes des autres, avant de pouvoir s'adjuger une idée nouvelle, et de la haute métaphysique parce qu'en très-peu de tems on

arrive aux premiers bords de l'infini, à ce terme que personne ne peut franchir.

§. 4. ENVIEUX.

Il est telles circonstances où l'envieux applaudit avec plus de véhémence que personne, c'est lorsqu'un discours ou une action sont d'une beauté indisputable. Il espère qu'en choisissant le ton le plus haut dans ses témoignages d'admiration, il fera taire ceux qui ne veulent être seconds en aucune chose, et il a éprouvé de plus qu'en exagérant l'éloge, on fait arriver d'autant plus vîte le fatal *mais*, et quand il arrive enfin ce *mais*, l'envieux se croit d'autant plus permis de l'accueillir, qu'il vient de se distinguer par des louanges outre mesure.

§. 5. UNION DE LA MORALE A LA POLITIQUE.

Tibère eut du pouvoir autant que les Antonins, Louis XI autant que Louis IX, mais doit-on conclure delà, comme on le fait aujourd'hui, qu'il n'y a point d'union nécessaire entre la morale et la politique? Je suis loin de le penser. L'art de se faire obéir, l'art de se faire craindre ne complète pas l'idée que nous devons nous former de la politique, ce mot rappelle aussi l'art de se faire aimer, de gouverner sans violence, l'art de captiver l'estime des autres nations.

Vous citez aussi les succès de la mauvaise foi, les triomphes de l'hypocrisie, et vous riez de la morale privée, vous vous moquez des vertus publiques, mais n'est-ce pas comme une exception, comme une

atteinte à l'ordre universel que le vice donne des profits momentanés? Il n'y a de spéculation pour les fripons qu'au milieu d'une société d'honnêtes gens, et vous ne pouvez commander la politique de Machiavel, sans admettre en supposition, que le plus grand nombre des Princes obéit aux loïs de la morale.

Manière nouvelle peut-être de considérer le genre d'union qui existe entre la morale et la politique. Belle union qui n'a pas toujours été bien défendue, mais qui n'en étoit pas moins digne de l'être.

§. 6. IDÉES PROVERBIALES.

On voit un beau caractère de vérité dans toutes les idées communes, dans toutes les maximes proverbiales mais devenues par leur antiquité la possession du vulgaire, elles en ont contracté un air de basse extraction

qui les a exposées au mépris des hommes supérieurs en lumières : il y a du plaisir à les remettre en honneur.

§. 7. MÉDIOCRITÉ.

Lorsque la nature vous a fait naître dans un état médiocre, loin d'envier les grandes richesses ou les premiers honneurs, bénissez votre destinée. Tous les travaux alors ont un intérêt pour vous. Le plus léger progrès dans votre fortune vous donne du plaisir, et vous pouvez en allant à petit pas, faire toute votre vie la route de l'espérance.

§. 8. MESURE.

Il n'y a pas assez de variété sur la scène du monde, pour amuser un ardent curieux durant un long voyage. Qu'est-ce, lorsqu'à la faveur d'une grande fortune ou d'une éducation

accélérée, le point de départ a été placé trop près des commencemens de la vie; lorsqu'au sortir de l'enfance, de vifs intérêts, une haute destinée vous ont trop tôt occupé? Tout a été préparé autour de nous pour une marche méthodique, pour un mouvement mesuré, et aucune exagération ne s'y adapte.

§. 9. LA NÉCESSITÉ.

Il est des situations dans la vie qui pour concourir à notre bonheur, doivent être produites, doivent être fixées par la nécessité, telle est la médiocrité de fortune; car si vous refusiez librement un accroissement d'honneur ou de richesses, vous vous en prendriez à vous-mêmes en des momens de regrets, et vous auriez un persécuteur dans votre imagination.

L'un des traits admirables de notre organisation intellectuelle, c'est

l'accord de cette organisation avec deux principes absolument contraires en apparence, la liberté et la nécessité.

§. 10. LE MOI.

Le *moi* est un sujet de conversation interdit, et pourtant c'est le seul que la plupart des hommes aient bien étudié, le seul où ils aient fait des découvertes. Laissez-les vous confier l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et ils vous amuseront plus qu'en répétant après tant d'autres, les lieux communs de la vie.

Il y a dans la société une législation composée en entier de retranchemens, et qui, donnant à tous les hommes un dehors semblable, me fait périr d'ennui.

§. 11. L'ATTENDRISSEMENT.

Je ne demande pas s'il y a un but

moral dans le roman, dans le conte qui vient de me faire verser tant de larmes, car on ne peut m'émouvoir sans me rendre meilleur. L'attendrissement me dispose à la compassion, à la pitié, il me prépare aux sentimens les plus délicats de l'amour, il ouvre mon cœur aux idées consolantes, à la première de toutes, à la croyance en Dieu, et il m'encourage à la vertu en me rendant content de moi-même.

§. 12. IMPRIMERIE.

Maître! rendez-nous l'argent qu'on vous a donné pour la découverte de l'imprimerie. Voyez l'usage qu'on a fait de votre ingénieuse idée; quelquefois un moyen de trouble et d'effervescence; quelquefois, à la faveur du privilège que l'autorité s'est réservé, une aide au despotisme, un secours à l'hypocrisie.

§. 13. LES JOURNALISTES.

Vous écrirez contre un tel auteur, contre une telle secte, plus encore contre un tel Gouvernement, contre une telle Nation — et le journaliste obéit. Est-ce là une fonction honorable ? Non sûrement, mais le public n'a pas encore pris la chose au sérieux. Il y a du hasard à tout.

§. 14. L'IMAGINATION.

L'imagination, dans son action mystérieuse, semble se terminer d'une manière si fine, si subtile, qu'un rien alors la fait plier. Voilà pourquoi, non pas seulement un homme médiocre, mais un sot, avec une ou deux grosses idées, a dominé quelquefois un homme de génie dont les aperçus multipliés étoient un sujet d'étonnement, et qui sembloit

toucher à tout par l'étendue et la variété de son esprit.

§. 15. LA VANTERIE.

Ce qu'une personne dit à tout moment de son esprit, de son caractère, est le plus souvent ce qu'elle n'est pas ; car on laisse aller son naturel sans y penser, et l'on songe habituellement à ce qu'on veut paroître.

§. 16. MOTS PARASITES.

On pourroit se former une idée du principal caractère d'un homme, en remarquant seulement les mots parasites qui lui échappent habituellement. *Franchement* est un mot souvent employé par une personne dissimulée, *sans façon* par un homme exigeant. Le flatteur dit à tout propos, *on peut me croire.*

L'homme méticuleux, *parlons net.* Le pointilleux, *qu'importe?* On pourroit, en s'amusant, varier beaucoup ces exemples; j'ai connu un long discoureur, qui voulant cacher son défaut aux autres et à lui-même, disoit *enfin*, dès la première phrase.

Les gens du peuple ont aussi des mots parasites, mais c'est en eux le simple effet de l'habitude. Ils y tiennent si fortement, qu'avertis même par leur intérêt de les retrancher, ils ne le pourroient pas; aussi seroit-ce là une sorte de signalement plus assuré que la description des traits du visage.

§. 17. LE CURIEUX.

Le curieux ardent dit toujours *quoi!* à toutes les nouvelles qu'il entend, afin d'engager le conteur à les répéter.

§ 18. L'ENNUYEUX.

Que fait Alcidon ? Il s'est aperçu que, nonobstant ses grâces, il devenoit ennuyeux ; depuis ce moment-là, il s'approche de la cheminée au milieu d'un grand cercle, il étend ses bras, il allonge ses jambes, il bâille à grand bruit, et fait tout ce qu'il faut pour se donner la réputation d'un homme blazé.

§. 19. L'HOMME VAIN.

On parle des pauvres *honteux*. Il y a des hommes vains, des hommes à grandes prétentions, auxquels on pourroit donner la même épithète qu'à ces pauvres ; ils ont si peur de paroître rechercher nos suffrages, qu'ils n'achèvent pas leurs phrases, et bâillent quelquefois de ce qu'ils disent.

§. 20. LE MYSTÉRIEUX.

La première loi qu'on s'impose dans la diplomatie, c'est d'être mystérieux. On a tort, car avec ce caractère, on éloigne la confiance des autres : il y a deux manières d'être secret, l'une en songeant toujours à ce qu'il est permis de dire, l'autre en songeant uniquement à ce qu'il faut taire ; la première est adoptée par les hommes médiocres, l'autre par les hommes supérieurs. On ne réussit complètement qu'avec celle-ci, la seule qui donne de l'assurance et des formes aisées.

Le Baron de ***, Ministre d'une grande Puissance, montroit la plus grande réserve aux personnes qu'il vouloit engager à parler, et proposoit ainsi une place de dupe à tous ceux avec lesquels il avoit à faire; chacun s'en excusoit, et on ne lui disoit rien:

sa correspondance avec son Gouvernement devint aride, et on le rappela.

§. 21. LES VIEILLARDS.

Les vieillards mènent une vie pénible, lorsqu'ils sont encore en état de tout apprécier, de tout sentir. La riante perspective de l'avenir ne leur appartient plus ; et quand ils veulent parler du passé, on ne les écoute guères ; chacun court vers les combats du monde, vers les champs de bataille d'où ils reviennent, c'est beaucoup quand on les salue en passant.

§. 22 LA VOLONTÉ. BONAPARTE.

Ce qui distingue éminemment le

Premier Consul, (1) c'est la fermeté et la décision de son caractère, c'est une superbe volonté qui saisit tout, règle tout, fixe tout, et qui s'étend ou s'arrête à propos. Cette volonté, telle que je la dépeins d'après un grand modèle, est la première qualité pour gouverner en Chef un grand Empire. On finit par considérer cette volonté comme un ordre de la nature, et toutes les oppositions cessent. C'est aux secondes places que le vouloir est gêné, parce que toutes sortes de ménagemens sont alors nécessaires, et qu'il faut y destiner une partie de ses moyens.

§. 23. INDÉCISION.

On connoît les dangers de l'indécision, mais peu de gens prennent garde aux manies qui accompagnent souvent ce genre de caractère. Je

(1) 1803.

veux signaler une des principales. L'homme en proie aux tourmens de l'indécision se fâche contre sa propre raison, qui ne sait pas le conduire d'une main ferme. Il se crée un nouveau législateur, il se donne un autre maître et s'y soumet aveuglement. Ce maître, ce législateur, n'est pourtant qu'une simple règle, une règle, capricieuse, mais qui a le mérite de la clarté et de la fixité. Cette règle différente selon la nature des choses, détermine l'homme indécis dans ses travaux, dans ses promenades, dans le choix de ses lectures, dans tous les détails de sa vie. Faut-il aussi fixer un mois, un jour, une semaine, pour tel voyage, pour telle démarche, on a tout de suite une décision en raison de certaines époques du calendrier, de certaines fêtes, de certains jours de décroissance de la lune. Il a fallu sans doute un acte de volonté de la part de l'homme indécis

pour mettre en autorité toutes ces règles, mais immédiatement après, il n'a plus qu'à leur obéir. Et quel bonheur alors, quelle commodité pour lui ! Il est délivré tout-à-coup des peines que lui cause à chaque instant son caractère. Il est vrai que ces règles conduisent par fois à des partis bizarres, car une loi simple et positive, telle qu'il la faut pour écarter toutes les irrésolutions, ne peut convenir également à toutes les circonstances. L'homme indécis lui-même s'en aperçoit, mais, en souvenir et en reconnoissance des bons services que ces règles lui ont rendus, et du soulagement qu'il en reçoit encore, il y reste soumis, et il se refuse aux exceptions que sa propre raison lui conseille. Grande singularité ! c'est au vû et au sû de cette raison qu'on fait une sottise. On ne convient jamais d'une manière d'être si bizarre, parce quelle a un air de

folie, et pourtant plusieurs observations m'ont persuadé qu'avec des nuances différentes, elle étoit fort commune. J'ai vu ma fille atteinte de cette manie, quoique personne ne soit plus susceptible qu'elle d'entraînement ou d'irréflexion, mais dans les situations calmes, dans les détails, elle ne sait comment se résoudre. Et c'est une chose curieuse que de voir une personne, dont l'imagination s'élève par dessus les idées connues, chercher à tout moment une règle de travail, une loi de répartition pour des heures, un motif de préférence pour un jour de départ, pour une époque de voyage ou pour d'autres projets, adopter encore un ordre fixe pour les devoirs inanimés de la société; enfin c'est une chose curieuse quand elle écrit, quand ses regards pleins de feu expriment l'enthousiasme, que de la voir n'être pas moins environnée de tout ce qui peut servir à décider son

incertitude, n'avoir pas moins sur sa toilette une montre ouverte et un almanach. Quel mystère que notre esprit !

§. 24. LES RUSES DE L'IGNORANCE DANS LES GRANDES PLACES.

C'est une véritable tactique que la conduite d'un homme public occupé à cacher son ignorance. Il faut remarquer son silence apprêté, lorsque la conversation roule sur des objets qu'il devroit savoir et qu'il ne sait pas, et l'adresse avec laquelle il s'esquive, lorsque cette conversation s'approche trop près de lui, lorsque les regards du cercle semblent attendre son opinion, et que son jeu muet est épuisé. Il prend quelques papiers sur sa cheminée et les parcourt avec attention, et s'il entend un avis dont le succès lui paroisse assuré, *c'est cela*, dit-il, *précisément cela*, mais il ne discontinue

sa lecture, qu'au moment où il peut aisément donner un autre tour à la conversation; et il a eu si souvent besoin de recourir à cette ressource, que l'art lui en est devenu familier. Quelquefois cependant il se hasarde un peu davantage, et si l'on dispute devant lui sur l'époque d'un ancien événement, sur la distance entre deux grandes villes, et qu'il y ait plusieurs résultats opposés soutenus avec la même obstination : — l'an 200, par exemple, avant notre ère, ou l'an 300; — deux mille lieues de distance selon les uns, 2400 selon les autres, il dit alors : — je crois que c'est 250 ans, je crois que c'est 2200 lieues. — C'est un milieu qu'il a pris, et tout en n'ayant aucune notion qui le guide sur cette assertion, il a pourtant placé son avis en lieu de sureté; mais ces bonnes occasions sont rares. Il lui est plus facile de terminer par des lieux communs une controverse

sur des choses précises, à laquelle il ne peut s'associer. Il prend sa revanche une autre fois, et s'il a lu dans sa matinée un mémoire d'affaires où il ait acquis quelque particularité statistique, il n'a point de cesse au milieu de la société, jusques à ce qu'il ait amené l'occasion naturelle de dire ce qu'il vient de savoir. Gare alors, si l'on croit lui faire sa cour en lui demandant une explication, en lui faisant une légère objection, il ne répond que des monosyllabes, et montre une véritable humeur.

§. 25. LA CONSIDÉRATION.

La considération est un mot dont le sens n'a pas la même étendue dans les divers genres de Gouvernemens. Les Républicains s'expliquent ordinairement la considération par les

richesses, le talent, les vertus; les Aristocrates, par la naissance et le crédit. Et dans les Monarchies, où l'on ne rejette pas les conditions élémentaires de la considération, on en veut d'autres pourtant, d'autres moins distinctes, moins prononcées, mais qu'on exige aussi sévérement. C'est le propre des Républiques d'unir toutes les idées de supériorité à des circonstances positives, on y craint l'indéterminé par dessus tout. Il règne beaucoup de vague dans le systême des égards au sein des Monarchies. Là, rien n'est prouvé, rien ne doit l'être, que la suprématie du Chef de l'Etat; et il y existe une sorte de négociation continuelle entre les rangs inférieurs. On connoît alors tout le prix de la considération, de cette distinction singulière, indépendante de la faveur du Prince, et que l'opinion décerne à elle seule. On n'a jamais

tant recherché la considération que sous les règnes de Louis XV, et de Louis XVI; c'est que l'opinion étoit forte, et les Monarques foibles. La Société avoit un tribunal plus redouté que l'autorité du Prince; et les Courtisans, les Ministres même, auroient risqué de déplaire à la famille Royale, plutôt que de s'exposer à être mal venus dans les premiers sallons de Paris. Cet intérêt pour la considération a, je crois, été porté trop loin; il a détourné les gouvernemens d'employer à tems des moyens que les circonstances exigeoient.

Deux époques favorables pour l'usage de la force : l'une sous Richelieu, lorsque l'autorité de l'opinion publique n'étoit pas formée : l'autre, lorsque par la fatigue de la révolution, cette autorité étoit détruite.

§. 26. LA CONSIDÉRATION.

Lorsque, dans les derniers tems

de la Monarchie, on parloit des hommes ou des femmes en possession d'une grande considération personnelle, d'une considération hors de doute, on les trouvoit en très-petit nombre, et souvent on s'occupoit à les compter. Ainsi la considération, comme je l'ai dit, n'appartenoit de droit à aucun des avantages que nous apprécions le plus, mais la richesse, la naissance, et d'autres prérogatives, devenoient des moyens particuliers de considération, si l'on savoit en faire usage avec noblesse.

J'ai vu de près les personnes qui jouissoient en France de la première considération, elles l'avoient obtenue, moins par la supériorité de leur situation dans le monde, que par une réunion de qualités, toutes en accord les unes avec les autres. Une décence habituelle dans leurs discours et dans leur conduite, du repos dans le maintien, de la conve-

nance dans les manières, du goût dans la politesse, une sorte de contenu qui en impose à la familiarité. Tout cet extérieur néanmoins suppose l'existence d'un mérite réel, autrement on ne seroit qu'un héros de théâtre.

Il faut encore pour obtenir de la considération, s'abstenir des idées exagérées, des sentimens exaltés; ce sont des voyages au loin, qu'on ne fait point quand on est sûr de sa fortune. Plus vos forces paroîtront rassemblées par la raison, et plus on vous montrera d'égards.

On ne peut surtout concilier une grande considération avec la recherche inquiète de la louange, avec les prétentions vaniteuses qui mettent notre sort entre les mains des autres. On doit pourtant se sentir, et il est bon que les autres l'aperçoivent; on doit en quelque sorte témoigner pour soi-même, mais le

faire avec une mesure parfaite. Notre opinion sur nous ne peut pas être sans valeur, puisque nous nous connoissons mieux que personne; et par une trop grande modestie on s'expose à être mal apprécié, à l'être en rabais et tel qu'on se déclare, manière aimable sans doute, mais qui ne sert point à la considération.

Le croiroit-on? cette considération, le résultat de tant de mérites divers, ne s'attacheroit pas à une personne, homme ou femme, d'une figure ignoble; c'est qu'il y a du respect dans la considération, et que le respect s'impose encore plus qu'il ne s'accorde.

On a souvent mis en parallèle l'estime et la considération. Il y a plus de solidité dans l'une, plus de pompe dans l'autre. Tout est pur dans l'estime, et pourtant la considération flatte davantage. Un cœur simple et religieux se contente de l'estime;

On veut de la considération, quand on est en entier au jeu de la vie, et que l'on se complaît dans les hommages des hommes.

§. 27. L'HÉRÉDITÉ DU TRONE.

Il y a dans le monde social beaucoup d'institutions, qui reçues comme des choses simples, sont pourtant le résultat d'une longue suite d'idées plus ou moins métaphysiques. Combien d'idées de ce genre ont précédé le mot commun d'ordre public, le mot de liberté, le mot de pouvoir politique, le mot de Roi ou de Chef unique d'un grand Etat; et combien d'idées de ce genre ont précédé de même le mot singulier d'autorité héréditaire !

Le vulgaire ne voit dans l'hérédité du trône qu'un arrangement patrimonial, semblable à toutes les dis-

positions civiles qui règlent entre les particuliers la transmission successive des propriétés. La différence est grande cependant, elle l'est en principe, elle l'est en réalité. Tout le monde est bon pour posséder un champ et pour y tracer un large sillon, mais le Gouvernement d'un Empire a d'autres difficultés. Ainsi faire passer de main en main l'administration d'un grand Etat, d'après des combinaisons généalogiques, et selon des lois de parentage, est une disposition politique dont on a dû s'étonner au premier coup-d'œil. Aller plus loin, et au même titre, faire passer l'administration d'un grand Etat des mains d'un homme de génie et de caractère, à un homme sans esprit, sans volonté, c'est là une disposition plus extraordinaire encore. Comment donc l'hérédité du trône a-t-elle pu subsister? On ne résoudroit pas la question en mon-

trant les inconvéniens attachés à tout autre mode de succession, et en prononçant que la loi d'hérédité doit être préférée aux élections les mieux combinées. Cette observation est favorable, sans doute, à la loi d'hérédité, mais aucune loi n'est suffisamment défendue par un raisonnement. Il faut donc chercher quelque autre motif de vie à l'autorité héréditaire.

Et d'abord, nous voyons aisément comment cette autorité a pu exister et se maintenir chez les nations soumises à un gouvernement despotique. Le successeur, indiqué par la loi, s'empare à l'instant dn commandement militaire, il fait prêter serment à ses janissaires, à ses spahis; et pour empêcher qu'on ne mette en parallèle son pouvoir et sa personne, il se cache au fond d'un serrail. La terreur fait le reste, et il règne.

On soutient l'hérédité dans notre Europe d'une manière plus douce, en

en assurant la continuité du respect par une médiation singulière. Le trône est environné d'une classe d'hommes reputés les premiers dans l'état, et qui, vus collectivement, ont toujours la même apparence, toujours la même d'âge en âge. Ces hommes, désignés sous le nom de *grands-seigneurs*, accoutument la nation aux idées de rang, et l'y rappellent sans cesse. Il empêchent le peuple de s'approcher assez près du trône, pour songer à devenir le juge et l'appréciateur de la personne du prince. Ils l'empêchent de confondre l'être royal avec l'individu, et de finir peut-être par demander au monarque d'être un héros, pour prix des honneurs qu'on lui rend; car à de telles conditions la loi d'hérédité ne pourroit être maintenue, à moins que la même famille ne donnât constamment, et par succession, des hommes supérieurs.

Ainsi les grands seigneurs dans une monarchie, les grands seigneurs qui servent d'accompagnement à la Majesté Royale, assurent la continuité du respect envers le trône, envers une suite de Princes inégaux en talens et en mérite; résultat inévitable des chances de la nature.

Quelques hommes çà et là sur la route des siècles, quelques hommes doués d'une manière extraordinaire, aidés encore par les circonstances, ont asservi par leur seule force l'opinion publique et l'ont fait aller dans leur sens; mais les Princes qui entrent en possession de l'autorité par une succession régulière, par la loi de l'hérédité, sont des hommes dans l'ordre commun, et si vous ne voulez pas leur donner pour secours le despotisme Asiatique, assurez-leur cette opinion dont les nations Européennes ont fait l'épreuve, cette

opinion qui dérive de la magie des rangs et des dignités; opinion douce dans ses moyens, et qui, s'adressant à notre imagination, ne la domine point par la frayeur, mais par une simple habitude.

§. 28. LE PATRIOTISME.

Lorsqu'un pays s'étend chaque jour par des conquêtes ou par des affiliations nouvelles, le patriotisme n'est plus qu'un mot de dictionnaire. Il faut une circonscription, il faut une limite, pour sentir son individualité, et pour se comparer aux autres. L'Océan qui enferme la Grande-Bretagne, est un des premiers conservateurs du patriotisme Anglois. Les Américains ont trouvé le seul moyen de concilier un vaste continent avec l'amour de la patrie, le Gouvernement Fédératif. Ils sont restés petits, comme états particu-

liers, petits dans leurs intérêts de tous les jours ; et s'ils arrêtent leur attention sur l'universalité des états et sur leur lien politique, c'est comme on songe à une alliance pour y trouver des moyens de force et de défense.

Il est une autre origine à l'amour de la patrie, c'est l'association des citoyens à la vie spirituelle de l'état, et je donne à ce mot la même signification qu'à la vie spirituelle d'un individu. On n'est soi isolément ou collectivement que par la pensée, le choix et la volonté. Ainsi dans un pays où les citoyens sont exclus de toute espèce d'intérêt politique, l'amour de la patrie est un vain nom. Croiriez-vous le ressentir cet amour, parce que vous aimez votre pays, parce que vous en connoissez les avantages? Tout cela se dit, se pense froidement; mais on pleure d'a-

mour au nom de la patrie. J'ai observé de près les Anglois sous ce rapport ; ils songent vingt fois par jour qu'ils sont Anglois, et je ne sais si, sur le vaste continent des anciens Germains, on songe une fois dans la vie qu'on est Allemand.

§. 29. UN DIEU JALOUX.

Le Souverain bienfaiteur des hommes n'est pas un Dieu jaloux, puisqu'il a introduit dans le monde un sentiment plus fort que la reconnoissance, l'amour.

§. 30. JUGEMENS QU'ON PORTE DE SOI.

Les hommes qui ont une parfaite opinion d'eux-mêmes sont des heureux ridicules. Les hommes qui se querellent sans cesse sont des infortunés estimables. On observe difficilement un juste milieu. Il fau-

droit se regarder à distance, et se juger sans amour, sans aigreur, et comme une simple connoissance.

§. 31. CULTE PROTESTANT.

Le culte catholique étant composé de beaucoup de cérémonies d'un grand apparat, le talent oratoire n'y est pas *tout* comme dans l'église réformée. C'est un avantage dans ce tems où la prédication n'est plus confiée à des hommes de première éducation. On voit à Genève les noms des familles les plus illustres de la République dans la nomenclature des ministres qui ont le plus illustré la chaire. L'usage en a passé avec la diminution de la considération sacerdotale, considération qui n'étoit soutenue par aucune richesse. Un plus grand mal, c'est que l'état ecclésiastique est de jour

en jour plus délaissé, et jamais pourtant la religion ne sollicitoit davantage de nouveaux défenseurs et de meilleurs soutiens. Il y avoit encore à Genève, vers le milieu du siècle dernier, à-peu-près trente écoliers, année commune, dans les auditoires de théologie. Il n'y en a guères que huit à dix aujourd'hui, et un seul, je crois, est de l'ancienne Genève. J'ai si souvent parlé dans mes écrits de la religion et de son importance, qu'on n'attend pas de moi de nouvelles réflexions sur ce grand sujet, mais je veux le considérer sous un rapport particulier. Il sera long-tems difficile, si même on y parvient jamais, de rappeler à la carrière du ministère et de la prédication des hommes d'une force et d'une considération proportionnées à la majesté de leurs fonctions. Or, quand une tâche est trop étendue pour les hommes appelés à la remplir, ne seroit-il pas utile de

la réduire ? Je le crois, et je veux appliquer cette observation aux ministres protestans. On exige d'eux, à peu d'exception près, un sermon nouveau par semaine, c'est trop pour la plupart d'entr'eux. Quelle composition peut-on faire en si peu de tems? Et il faut en même tems l'apprendre par cœur. Il est vrai que l'on commence à se dispenser de ce dernier devoir, et c'est un mal. On n'a plus alors de mouvement dans la récitation, et l'on perd un grand moyen de faire effet sur le peuple. On n'a plus alors qu'un balancement de tête en haut et en bas comme une pagode chinoise, un balancement très régulier pour lire une phrase qu'on récite à haute voix, et pour en chercher une autre qu'on répètera de même. Le prédicateur ne sait pas quel moment prendre pour élever ses yeux au ciel ou pour regarder son audi-

toire; car il faut que ses regards n'abandonnent qu'un moment un manuscrit ouvert sur son pupitre, et placé là le plus incognito qu'il est possible.

Encore si l'orateur profitoit de cette occasion pour lire quelques-uns des sermons dont la réputation est faite; mais non, c'est toujours à sa composition qu'il donne la préférence.

On n'est guères mieux cependant lorsqu'un ministre excède ses forces, en apprenant par cœur un sermon nouveau toutes les semaines; son travail, qu'il ne peut cacher, devient pénible pour les assistans; on voit distinctement la tension des cordes qui tirent chaque phrase du fond de sa mémoire. Il n'a point de fermeté dans sa déclamation, parce qu'il cherche à tâtons la suite de ses paroles, et comme il n'a pas une prévoyance certaine de ce qu'il

va dire, il ne peut ménager aucune nuance dans ses tons. Aussi ne s'anime-t-il d'une manière marquée, qu'au moment où la période dont il étoit en peine, lui revient tout à coup à la mémoire ; c'est une jubilation pour lui, qu'il célèbre par une prononciation accélérée, et par un accent plus aigu. En tout c'est pitié que la plupart de ces discours, et pour la composition, et pour la déclamation, et j'ai été bien placé pour en juger, en ma qualité de Seigneur de Château. Il faut voir le calme monotone avec lequel tout cela se passe, et la propension générale au sommeil qui s'en suit. Que faire, si l'orateur ne saisit jamais votre attention, si jamais une pensée ne l'exalte ou un sentiment ne l'attendrit? Si jamais une larme ne tombe sur sa joue ; et si, dans ses descriptions, il côtoïe les feux infernaux avec un état de paix qui

rassure, un air de sérénité dont on est surpris.

Voilà les inconvéniens dont on fait l'épreuve dans la plupart des églises de campagne; et comme il faut de nécessité se contenter des hommes que l'on a, voici ce que je proposerois : ce seroit une disposition qui donneroit plus de tems aux ministres pour composer et pour apprendre par cœur leurs sermons, et qui distrairoit le peuple d'une monotonie qui le fatigue et l'éloigne du service divin.

Il n'y auroit un sermon que le premier dimanche de chaque mois, et les grandes fêtes.

Les autres dimanches, le culte seroit composé de la manière suivante.

D'abord une prière, et les ministres seroient obligés d'en avoir trois ou quatre différentes, afin de les varier quelquefois; au lieu que dans les

villages et les petites villes, ils récitent constamment la même.

On liroit ensuite un chapitre du vieux et du nouveau Testament, et, immédiatement après, un commentaire fait avec beaucoup de soin par une commission, qui se livreroit sans relâche à ce travail.

On chanteroit ensuite trois versets de Pseaumes attentivement choisis; le ministre, en les indiquant à l'assemblée, ne se borneroit pas à en lire un selon l'usage, en ajoutant : *et les suivans*; il ne le feroit pas rapidement et au milieu du bruit de l'assemblée; mais il les liroit gravement, religieusement, sensiblement, et dans un moment où l'auditoire seroit en repos. Des jeunes garçons et des jeunes filles chanteroient le premier verset, et toute l'assemblée le chanteroit ensuite; il en seroit de même du second et du troisième verset, en alternant entre les jeunes gens et

l'assemblée ; et lorsque l'assemblée chanteroit son verset, elle se leveroit et se tiendroit debout. Petites innovations en apparence, mais propres à entretenir un sentiment de respect.

Enfin l'exercice religieux finiroit par une courte prière, par des paroles d'affection et de fraternité, et par des vœux de bénédiction.

L'ensemble de cet exercice religieux, les prières, les lectures et le chant employeroient une demi-heure, guères plus du moins, et ce seroit assez. On s'éloigne de nos temples, ils vont devenir déserts; il faut nous y attirer, il faut y ramener le peuple, en n'imposant à l'attention aucune fatigue, en introduisant quelques variétés dans un culte dont l'austère monotonie atteste bien plus le zèle de nos aïeux que la longue prévoyance de nos réformateurs.

Et, sous ce point de vue, on doit avoir de la reconnoissance pour les

personnes qui cherchent à perfectionner le chant dans les églises, à lui donner de l'accélération et de la mélodie, et qui se servent de la voix touchante des enfans, pour nous inspirer une émotion religieuse.

On perdra son tems, si l'on veut tout faire, tout obtenir par le talent des prédicateurs. Les hommes dont on se fait l'idée, les hommes que l'on voudroit trouver, n'existent pas sur la terre en quantité suffisante; et, à bien plus forte raison, dans le cercle étroit où l'on est obligé de les prendre et de les chercher; il faut donc, en se servant des hommes qu'on a, diminuer leur tâche, et leur prêter secours.

Les pasteurs ont des fonctions étrangères à la prédication, et des fonctions très-importantes. Ils auront plus de tems à y donner, si l'on n'exige d'eux qu'un sermon par mois; et comme ils pourront soigner leur

composition davantage, et la graver dans leur mémoire d'une manière plus forte, ils ne laisseront pas dégrader leur considération, effet inévitable des discours qui reviennent toutes lés semaines, et n'attirent personne dans les temples. Cependant le peuple, témoin de cette désertion, et qui ne peut en apprécier toutes les causes, la rapporte souvent en entier à un refroidissement général pour la Religion; et par imitation, le mal s'accroît tous les jours davantage. Ainsi, sans tenir à mon idée dans tous les détails, et très disposé à croire qu'on peut trouver mieux, je n'hésite pas sur la nécessité d'apporter quelque changement à un état de choses dont les funestes conséquences touchent de près à l'ordre social.

§. 32. UNE ILLUSTRE VICTIME

O Louis! excellent Prince, et le

meilleur des hommes ! Qu'il n'y ait jamais un écrit de moi où je n'atteste vos vertus, comme un témoin digne de foi ; aucun où je n'appelle à votre défense le seul jugement durable, le jugement de la postérité ! Innocente victime, s'il en fut jamais ! Innocente victime des passions humaines....! Quel sacrifice impie !

§. 33. MÉMOIRES DE SA VIE.

Il faut avoir eu de grands succès à la guerre ou dans les affaires publiques, pour être en droit de publier les mémoires de sa vie ; on peut aussi parler de soi, quand on possède le talent d'écrire, mais tout autre sujet vaudroit mieux.

§. 34. LA CONNOISSANCE DES HOMMES.

On ne peut connoitre les hommes, on ne peut être sûr de les avoir connus, si l'on n'a point traversé trois

états de la vie absolument différens. L'état d'infériorité, qui vous donne le besoin de plaire aux autres, le besoin de les étudier. L'état d'égal à égal, qui vous appelle à les connoître dans toute la liberté de leurs passions. L'état de supériorité, qui vous donne l'occasion de les observer dans leur marche circonspecte, dans leurs tâtonnemens et dans leurs manéges.

§. 35. CONSOLATIONS.

Consolations, *Consolateurs*, *Consoler !* Beaux mots dans notre langue, et dignes d'exprimer le plus doux, le plus aimable des sentimens. Heureux qui dans sa vie a pu dire avec confiance : *Il va venir, Il me consolera.* Heureux aussi celui qui vient de répandre le calme dans une âme agitée. Admirons cette communication céleste entre le consolateur et l'affligé. Quoi ! nous pouvons par-

ler à la douleur d'un ami, nous pouvons lui tenir un langage parfaitement adapté aux inquiétudes de son esprit, aux inquiétudes de son imagination, aux inquiétudes de sa conscience. O mon Dieu, laissez-nous croire, que, parmi les êtres mortels, c'est le consolateur, le consolateur bon, clairvoyant, sensible, qui est l'être le plus à votre gré; l'être, s'il se peut, le plus semblable à vous.

§. 36. L'HOMME FOIBLE DANS SES OPINIONS.

Ce n'est ni par gaîté, ni par niaiserie, que plusieurs personnes exposent leur opinion en riant, c'est que, foibles et craintives, elles ne veulent pas s'engager à la défendre; leur rire hors de place est une sorte de retraite qu'elles se ménagent à tout hasard.

§. 37. ESPRIT DE FAMILLE.

De petites fédérations au milieu de l'association universelle, voilà ce que nous présentent partout et le monde moral et le monde physique. Voilà le grand système de la nature, le sceau de l'ordre sans fin. C'est donc une idée première que l'esprit de famille.

§. 38. MAUVAIS CALCUL.

Je veux lui prouver qu'il a tort et que j'ai raison.—Vous allez vous donner bien de la peine pour être moins aimé.

§. 39. CONTRARIÉTÉS.

Un moyen de supporter la plupart des contrariétés, c'est de songer qu'un malheur véritable a peut-être été prévenu par l'accident dont on se plaint.

§. 40. LE BONHEUR DES SOTS (1).

Pour être heureux, il faut être un Sot. Cette vérité morale est une des plus anciennes du monde.

On lit dans la Genèse, que « lors» qu'Adam et Eve eurent mangé » du fruit de l'arbre de la science, » leurs yeux s'ouvrirent, et ils » connurent qu'ils étoient nus : » cela signifie qu'ils furent éclairés tout-à-coup sur la petitesse et la misère de l'homme: « mais avant » que de les chasser du jardin d'E» den, Dieu leur fit une robe de » peau, et les en revêtit ».

C'est un acte à jamais mémorable de sa compassion envers les hommes. Ce précieux vêtement, cette robe de peau qui doit couvrir notre nudité, ce sont les erreurs

(1) Cet écrit est le seul qui soit déjà connu, il est l'un des premiers que M. Necker a composés, mais son intention a été qu'il fût publié avec le reste des morceaux qui composent ce volume.

agréables, c'est la douce confiance, c'est l'intrépide opinion de nous-mêmes : dons heureux auxquels notre corruption a donné le nom de sottise, et que notre ingratitude cherche à méconnoître, mais qui sont, n'en doutons point, l'unique sauve-garde de notre bonheur sur la terre.

Depuis que les hommes sont réunis en société, il s'est établi entr'eux une comparaison continuelle, source de leurs peines et de leurs plaisirs.

Cette comparaison varie dans ses objets, et diffère dans son étendue: les uns se transportent aux extrémités de la terre et jusqu'aux siècles les plus reculés, pour s'y mesurer avec tous les grands hommes qui existent ou qui ont existé; d'autres ne prennent leur hauteur que dans leurs coteries; d'autres enfin se contentent de prouver plus de bon sens

que leurs femmes ou leurs enfans: tous jouissent par un sentiment semblable.

Dans cette lutte générale du monde, quel est l'athlète le plus sûr de vaincre? C'est l'homme encore armé de sa robe de peau, c'est le Sot, c'est mon héros.

Que lui importe que les autres l'élèvent ou le rabaissent? il porte avec lui son piédestal : oui, son opinion lui suffit; c'est un duvet enchanté sur lequel il s'étend voluptueusement, et s'endort avec délices.

Ah! comment pourrai-je assez bien peindre sa félicité? Comment pourrai-je parler dignement de Clyton, de Chrysippe ou d'Alcindas? Sans cesse occupés d'eux-mêmes, la satisfaction qu'ils en ont éclate dans leurs yeux : l'un la manifeste étourdiment et de bonne foi; l'autre la développe avec méthode,

il veut compter lentement ses trésors ; l'autre enfin la contient sous un sérieux composé, afin d'ajouter encore à la jouissance de son mérite par le sentiment d'une modération héroïque.

L'aimable chose qu'un Sot rempli de lui-même ! Il se déploie presque toujours avec une bizarrerie charmante ; et en effet, il doit être nécessairement original, puisqu'il s'occupe uniquement d'un objet auquel les autres n'ont jamais pensé.

Le Sot et l'homme de génie font l'ornement du monde ; toutes les classes intermédiaires sont sans expression et sans vie : ce sont des plaines arides entre deux monts pittoresques,

Mais si le Sot et l'homme d'esprit figurent également sur la terre, leur bonheur est bien différent.

L'homme d'esprit, l'homme pénétrant, en saisissant tous les rap-

ports, réunit mille objets divers sous quelques principes généraux : pour lui, le tableau du monde se rétrécit, et ses couleurs se rapprochent : à peine au milieu de sa carrière, il s'aperçoit déjà que tout se ressemble ; et rien n'excite plus sa curiosité.

Le Sot, à qui tous ces rapports échappent, au bout de deux cents ans de vie, et sans sortir de sa cité, trouveroit encore à s'étonner. Comme il ne classe point les idées, comme il n'en généralise aucune, tout est détaché pour lui dans l'univers, tout est piquant, tout est phénomène : sa vie est une enfance prolongée ; la nature conserve pour lui sa fraîcheur.

Aux yeux de l'homme observateur, l'avenir n'est bientôt qu'une reproduction probable du passé, et il le regarde sans plaisir. Pour le Sot, c'est une création nouvelle, et le

charme de l'espérance embellit tous ses jours.

L'homme qui réfléchit et dont la méditation embrasse mille combinaisons diverses, s'il doit choisir, s'il doit prendre un parti, voit un nombre infini de motifs différens et contraires se précipiter vers sa pensée, et toute l'activité de son esprit ne peut suffire à la multiplicité de ses perceptions; il est indécis, il est tourmenté.

Le Sot choisit à l'instant, il n'a presque rien à comparer; son œil est un verre officieux qui ne transmet jamais à sa pensée qu'un ou deux objets à la fois.

Un autre malheur des gens d'esprit, que les Sots ne connoissent point, c'est la difficulté qu'ils trouvent à se faire entendre; leur raison est un sixième sens, dont ils tâchent en vain d'expliquer les effets. Trompés par la figure humaine, ils font

des efforts incroyables pour transmettre aux autres leurs idées; et s'ils ne parvenoient pas enfin, par l'expérience, à ne voir dans la plupart des hommes qu'une image ou qu'un mannequin, ils passeroient leur vie dans les tourmens des Danaïdes.

Fatigué des objets extérieurs, si l'homme d'esprit se replie sur lui-même, le spectacle de ce qui lui manque vient le troubler sans cesse dans la jouissance de ce qu'il possède; il n'est jamais content.

Le Sot ne connoît point ces peines: s'il rentre au-dedans de lui-même, il y trouve un hôte affectueux qui l'honore et le considère; toujours courtois, toujours poli, toujours prêt à lui faire fête.

Pour l'homme éclairé, la perfection est une roche escarpée dont la cîme se perd dans les nues. Pour les Sots, c'est un globe parfait qui tourne sans cesse sur lui même;

chacun d'eux s'y croit au sommet, et s'imagine marcher sur la tête de ses semblables.

Non, rien ne sauroit troubler la sérénité d'un Sot; il ne connoît ni l'envie ni la jalousie : comme il met sa gloire à des riens, il trouve place en tous lieux pour elle.

A trente ans, si Damon devient Conseiller, il arrange ses cheveux pour aller juger; il juge en effet : et s'il réfléchit au respect qu'on doit avoir pour lui, il se revêt d'une gravité majestueuse; mais il a de la peine à la soutenir, une boucle qui s'ébranle dans la perruque de son confrère, un enfant qui tombe, un papillon qui vient brûler ses ailes à la lumière, tout réveille en lui l'idée de sa supériorité, et l'excite à rire : s'il vient à parler, son sérieux court encore un nouveau danger, car il ne sauroit franchir un pronom possessif; il ne sauroit dire *je*, *moi*,

ou *mon*, sans que l'image d'une aussi charmante propriété ne vienne le chatouiller délicieusement ; ses traits resserrés se dilatent malgré lui, et son visage cède à l'attrait du plaisir.

Voyez deux Sots s'entretenir ensemble ; ils ne s'écoutent point, mais ils rient continuellement : tandis que l'un parle, l'autre est dans un point de vue qui le ravit ; c'est entre ce qu'il a dit et ce qu'il va dire. Ils se promettent en se quittant de revenir bientôt s'épanouir ensemble ; et chacun d'eux croit bonnement avoir produit par ses saillies toute la joie de son ami.

C'est souvent avec une défiance timide que l'homme d'esprit dit des choses fines et ingénieuses : la délicatesse de son goût le rend difficile ; il voudroit s'étonner lui-même : il a d'ailleurs observé les replis de l'amour-propre ; il a cru remarquer que la plupart des hommes ne se déter-

minent à trouver de l'esprit à un de leurs semblables, qu'autant que, par sa modestie, il a l'air de l'ignorer, et laisse à ses admirateurs les honneurs de la découverte pour consolation de son triomphe.

Le Sot n'est jamais tyrannisé par ces ménagemens; il distribue ses idées avec une confiance plénière; et s'il s'élance par fois jusques à quelque réflexion commune, il la publie à son de trompe; il détache un air fin pour lui servir de cortège, et, tout rayonnant de sa gloire, il se transporte à quelques pas de lui-même pour se contempler, puis il s'en rapproche pour s'entendre; et dans cette douce occupation, troublé par une heureuse ivresse, il est fier des tributs qu'il s'est payés lui-même.

Enfin, l'homme d'esprit amoureux n'est presque jamais satisfait: la finesse de sa vue est un obstacle à

son bonheur ; un mot qui échappe à sa maîtresse, un regard qu'il lui surprend, un son de voix qu'il interprète, mille nuances imperceptibles, tout suffit pour le troubler dans ses espérances : et lorsqu'il jouit enfin du plus tendre amour, son esprit le poursuit encore ; il tourmente son cœur par les distinctions les plus subtiles ; il doute si c'est lui qu'on aime, ou si c'est soi qu'on aime en lui ; il craint d'être aimé parce qu'il aime, et non par le charme d'un ascendant invincible ; il analyse l'amour, et ses douceurs lui échappent.

Le Sot en jouit, sans être aimé ; il croit faire sur les femmes la sensation rapide qu'il fait sur lui-même : son crystallin, heureusement construit, rassemble dans son foyer tous les rayons divergens ; et, lorsqu'à peine il est aperçu, il se croit l'objet des regards du monde : il se croit aimé parce qu'il est aimable ; il se

croit aimable, parce qu'il est un Sot; et sur cette base inébranlable son bonheur est élevé. N'en soyons donc jamais en peine : le Sot fut amant heureux, le Sot est mari tranquille; et, comme tout lui tourne en bien, s'il lui advient d'être cocu, comme il est possible, il l'est avec une béatitude à laquelle l'amant fortuné porte envie. Si, vers l'aube du jour, il voit sortir quelqu'un de l'appartement de sa femme, il court vers elle, ouvre son écrin, compte ses diamans, et rit comme un fou de ce que le voleur n'a pas su les trouver.

Quel spectacle de bonheur ce tableau, tout foible qu'il est, ne présente-t-il pas à nos yeux ! Y serez-vous insensibles, pères et mères? et ne changerez-vous jamais de système d'éducation ? c'est pour caresser votre vanité, c'est pour agrandir votre pompe, que vous voulez que vos enfans brillent par l'esprit

et par les lumières, et que vous y travaillez avec tant d'ardeur : vous préparez les tréteaux sur lesquels vous voulez monter; et, dans votre orgueil impatient, les plus beaux momens de leur vie, leur enfance, vous importunent: ou, si vous êtes de bonne foi, quel est donc votre égarement! Quoi! parce que vous n'êtes heureux que par les suffrages des autres, vous vous croyez les bienfaiteurs de vos enfans quand vous leur inspirez ce sentiment, et les aidez à le satisfaire!.... Cruels que vous êtes! pourroient-ils vous dire, vous auriez pu lier notre bonheur à notre opinion, et vous l'avez rendu dépendant de celle des autres; vous auriez pu placer dans nos réservoirs l'eau qui eût étanché notre soif, et vous en avez ouvert la source dans le champ d'autrui!...

Cessez donc de mériter ce reproche de la part de vos enfans: au lieu

d'embellir leur personne, éblouissez leur yeux; donnez-leur, s'il se peut, une opinion d'eux-mêmes indestructible; lancez-les dans le monde ainsi cuirassés : et s'ils y sont couverts de ridicules, ne vous en inquiétez point; c'est leur bonheur qui vous est confié, ce n'est pas leur gloire.

Vainement diriez-vous qu'il est de votre devoir de les faire avancer vers la perfection. La perfection de l'homme, c'est le bonheur; et si, par le don de la Sottise, chacun trouvoit ce bonheur en lui-même, tant de vertus sociales auxquelles on donne aujourd'hui le nom de perfection, ne seroient plus que des sacrifices inutiles. C'est la finesse de nos perceptions, c'est la délicatesse de notre amour-propre qui rend cette perfection si pénible; il faut la chercher avec effort dans une réunion de qualités agréables aux autres, dans l'étude de leurs goûts, et dans leurs applaudissemens : mais

une telle perfection est un esclavage; elle dépend de l'opinion, divinité altière et bizarre. Ah! détournons à jamais de son culte tous ceux que nous aimons. Demandez à ceux qui l'ont suivi, quelles larmes secrètes ce culte leur a fait répandre : mon héros n'en versa jamais. Aux autels de l'opinion, l'homme d'esprit est sacrificateur et victime : le Sot, à ces mêmes autels, est l'adorateur et le Dieu.

Aidez-moi donc, hommes d'esprit, à multiplier les Sots sur la terre : je peux bien sentir leur bonheur; mais vous seuls avez le pouvoir de propager un nouveau systême. Pourquoi vous y refuseriez-vous? pourquoi cet air dédaigneux? La distance qui vous sépare d'eux, et qui vous paroît infinie, échappe peut-être à des millions d'êtres au-dessus de vous. Qui sait si dans l'univers chacun n'est pas le Sot d'un autre? qui

sait si vous n'êtes pas ceux des habitans de la lune, ou de quelques esprits aëriens? Est-ce parce que vous ne les entendez pas rire à vos dépens, que vous n'en croyez rien? Mais vos Sots ne vous entendent pas; et c'est le caractère distinctif de la Sottise, que de ne point apercevoir, ou de prendre toujours les limites de sa vue pour les bornes de ce qui est.

Soyez donc plus timides et plus défians: et loin de mépriser les Sots que vous rencontrez, admirez leur bonheur, et reconnoissez qu'il ne leur manque, pour prétendre au titre d'hommes de génie, que d'avoir été Sots par leur propre choix.

---

§. 41. LE SOT FACHEUX 1804.

Il y a des sots de la meilleure composition du monde, et avec lesquels il fait très bon vivre : on vient

de parler de leur bonheur. Il en est d'autres qui ont leur âpreté, et qu'on ne rencontre pas avec le même plaisir, ce sont les sots qui s'entrevoient, *qui s'entrevoient*, vous m'entendez? Par conséquent moins sûrs d'eux-mêmes, moins à l'aise dans leur confiance. Ils ne se doutent que bien légèrement de leur médiocrité, et à tout hasard ils ferment tous les jours qui donnent sur eux; ils ont, par exemple, des idées, des maximes en certaine quantité, qui, bien générales, leur servent comme de camp avancé, pour empêcher qu'on n'approche de leur esprit et de leur savoir. Ils croient aussi que ces idées, ces maximes générales, les mettent sur la ligne des penseurs; et par une fausse dignité, ils se refusent à donner des détails, comme ils s'excuseroient d'un travail subalterne; c'est toujours avec eux *longtems*, *peu de tems*, c'est toujours *l'avenir*, *le passé*, *le pré-*

sent, la vie,—jamais, tant de jours, tant d'années. Ils emploient aussi par préférence de larges adjectifs, afin de n'avoir rien à démêler avec les précisions; enfin ils ont ce mélange de doute et d'assurance, de prétention et de contenu, qui les rend souvent aussi malheureux, que les Sots d'abondance le sont peu. Ils n'ont jamais l'aisance de leur état, cette aisance aussi nécessaire en système d'amour propre, qu'en économie de ménage.

§. 42. LA LOUANGE.

Le croiroit-on! Le plus grand nombre des hommes, qu'on rend visiblement heureux en les louant, en s'occupant d'eux, ne songent pas à se servir du même moyen pour plaire aux autres, et pour captiver les personnes dont ils ont le plus besoin. D'où vient cela? je ne le com-

prends pas, car l'aperçu est facile, le rapprochement très-simple. Vous êtes tous un peu bêtes, mes chers amis, je ne puis pas me l'expliquer autrement.

§. 43. LES LARMES.

Ah! combien de sortes de larmes! combien elles sont différentes et dans leurs causes et dans leurs effets; et pourtant il n'est qu'un seul nom pour toutes.

Vous êtes émus, vos yeux se mouillent, vous pleurez lorsqu'on parle de vous, lorque vous en parlez vous-même, lorsque vous lisez une de vos compositions; vous ne m'intéressez point, soyez-en sûrs, je ne m'associerai pas à cet amour si tendre que vous avez pour vous-mêmes.

Vous pleurez, parce que votre orgueil est froissé, parce qu'il est en peine, et que vous êtes contenu dans le désir que vous auriez de mani-

fester votre ressentiment; je ne m'associerai pas non plus à votre insolente angoisse. Non, toutes ces larmes d'orgueil, comme ces larmes d'amour propre, ne me touchent point.

Et vous, qui pleurez comme vous respirez, vous qui pleurez à tout moment et à tout propos, et avec une lâche foiblesse, je suis prêt à vous mépriser; et je détourne mes regards de ce visage inondé de froides larmes, et que vous présentez en témoignage de votre sensibilité.

Quelles sont donc les larmes qui doivent nous toucher? Celles qui nous touchent en effet, celles qui échappent à l'infortuné presque à son insu, et dont il auroit honte de faire un art.

Ce sont vos larmes, Parens vénérables, lorsque vous les retenez de tous vos efforts au milieu du monde, de peur qu'elles ne dénoncent l'ingratitude d'un fils chéri.

Ce sont vos pleurs, charmant enfant, lorsque votre propre mère vous maltraite injustement, lorsque vous êtes puni sans connoître votre faute, et que vous invoquez une protection, sans savoir encore s'il en existe une pour vous.

Ce sont aussi vos larmes, belle et jeune Idalie, ces larmes qui n'auroient jamais coulé, tant vous étiez heureuse, jamais, sans l'infidélité d'un époux aimé. Pleurez, il est ailleurs, et vous ne songez qu'à lui. Pleurez, tout est changé dans votre fortune.

Mais quant à vous, mon amie, ne craignez rien, une seule de vos larmes me feroit mourir. Ne craignez rien, mon cœur attentif, mon cœur vigilant étudiera vos peines à leur commencement; et vous le savez, je me suis rendu habile dans l'art de les adoucir, je m'en suis instruit par l'amour. Mais, lorsque des idées malheureu-

ses pour tous deux viennent nous assaillir, lorsqu'elles nous avertissent de la fragilité de la vie et de son inégale durée, ne cherchons point à échapper aux sentimens qui nous émeuvent, et cédons à ces douces larmes d'une origine céleste, à ces larmes pieuses qu'un secret instinct nous encourage à présenter au Souverain régulateur de notre destinée. C'est lui qui, par un des mystères de sa puissance, a mis nos pleurs en rapport avec sa bonté. Oui, dans cet état de tristesse et d'humilité, nous nous sentons plus près de notre Dieu, qu'un Monarque élevé sur le premier trône de la terre. Grand sujet de pensées, et riche, ce me semble, en consolations !

§. 44. L'AFFECTATION.

Il est peu de personnes assez sûres d'elles-mêmes pour se mon-

trer en société sans aucun art. Quelquefois elles empruntent les manières des autres, et le plus souvent elles ont un apprêt de leur composition qui leur sert dans les jours d'apparat. Tout cela ne profite point, et c'est bien pis quand on est constamment affecté, quand on épuise à chaque phrase tous les superlatifs, et lorsqu'on gesticule avec pétulance, pour feindre de l'entraînement. Il y a toujours du *trop* dans la description de ces divers sentimens; et si ce trop refroidit visiblement le cercle dont on est environné, on croit n'avoir pas assez fait, et l'on exagère encore davantage. C'est ainsi que l'affectation est un ridicule, un défaut qui s'accroît par l'usage : pourquoi forcer les autres à rabattre sur votre compte? ils le font rapidement, ils le font avec distraction; et sans le vouloir, ils prennent sur votre dû.

§. 45. CRÉDULITÉ DES PARENS.

Les enfans, élevés par des parens crédules, deviennent affectés ; ils se voient loués et caressés pour des expressions de sentiment qui passent la vérité, et ils usent de ce moyen de plaire, de ce moyen si facile. Tout cela n'arrive point avec des parens qui ont l'oreille juste, et qui ne permettent jamais à leurs enfans un faux ton.

§. 46. REPROCHES.

Si le tems de la réparation est passé, ne dites jamais à un homme qu'il s'est mal conduit dans cette occasion. N'a-t-il pas assez de son repentir?

§. 47. MISANTROPIE.

Chrysippe se donne pour misantrope, et pourtant il recherche avec

soin le suffrage public ; il oublie alors que cette collection d'hommes est toute composée d'êtres de notre genre et de notre race.

Je n'aime pas non plus à entendre dire, comme on le fait si souvent, que plus on connoît les hommes, moins on les estime ; c'est un mot âpre, et nous devons tous désirer qu'il manque de justesse.

Notre imagination n'embellit pas les hommes que nous voyons de près, c'est là leur premier tort ; mais, lorsque vous leur faites les plus grands reproches, lorsqu'ils vous paroissent odieux, criminels même, il est encore vraisemblable que vous les jugeriez avec moins de rigueur si vous les connoissiez davantage, si vous pouviez assister à leurs plus secrètes pensées. Vous verriez alors les hésitations, les combats, les remords qui ont précédé le crime et qui l'ont suivi ; vous apercevriez les

occasions, les hasards qui ont conduit les uns dans la route du bien, qui ont jeté les autres dans les chemins du vice. Vous verriez, en lisant feuille par feuille la mystérieuse histoire du cœur humain, vous y verriez qu'une première défaite, dans la lutte avec une passion violente, a peut-être engagé tout le sort d'une vie aujourd'hui flétrie par l'opinion. Vous verriez qu'entre deux hommes sur le penchant du vice, l'un s'est relevé en saisissant le bras d'un ami, en écoutant sa voix; et l'autre est tombé, parce qu'il s'est trouvé sans conseil et sans appui. Vous remarqueriez encore, qu'une heure de réflexion de plus, un instant peut-être, auroit prévenu cette funeste résolution qui va faire perdre à un homme son honneur et sa vie; et vous ne verriez pas sans émotion, que, par un singulier mélange, cet homme qui viole l'ordre

public avec audace, est en même tems un bon père, un tendre époux, un ami fidèle. Et n'est-ce pas quelquefois à des habitudes douces qu'on pourroit attribuer, qu'on pourroit rapporter du moins un crime public? Euphémon vient d'accroître, par son suffrage, le nombre des voix qui condamnent un innocent, qui le condamnent à mort. Euphémon l'a fait sciemment, car lui-même, il ne croyoit pas la victime coupable : il a commis une horrible action; mais entrez dans son âme, étudiez, suivez ses mouvemens. La peur a dominé tous ses sens, il aperçoit une populace en furie, prête à lui plonger un poignard dans le sein, s'il se sépare du parti triomphant. Le courage lui a manqué ; mais s'il tient à la vie, c'est qu'il aime à l'adoration une épouse dont il est adoré; c'est que des enfans en bas âge, les objets continuels de sa pro-

tection et de ses caresses, n'ont aucun autre appui que lui. Il est toujours criminel sans doute, il le sent lui-même, il en a l'âme troublée; mais puisque sa situation excite votre pitié, il faut bien que votre sévérité se soit adoucie en le connoissant davantage : or, toutes mes observations ont eu pour but de prouver, qu'une connoissance plus intime des hommes, ne conduit pas nécessairement à les mépriser davantage. Heureux aperçus, et qu'on peut classer dans le nombre des vérités consosantes! N'aurions-nous pas alors l'espérance que le Dieu souverain, le Dieu qui a le secret de tous nos sentimens et de toutes nos résolutions, le Dieu qui voit nos pensées à leur commencement et à leur fin, et qui les suit dans leur cours, que ce Dieu est un Dieu d'indulgence et de commisération! et nous comprendrons mieux pourquoi Jésus-

Christ, cet instituteur si profond, avec tant de simplicité, pourquoi Jésus-Christ notre divin guide, s'est servi des paroles les plus expressives en bonté pour diriger nos jugemens sur les hommes, nos jugemens sur leurs fautes et leurs foiblesses. *Que le plus juste de vous lui jette la première pierre. Il y a joie au ciel pour un pécheur qui s'amende. Et parce qu'elle a beaucoup aimé, il lui sera beaucoup pardonné.* Non, non, censeurs sévères et tristement misantropes, ce n'est pas en nous connoissant mieux qu'il faut nous mépriser, nous haïr davantage.

§. 48. O N.

On vous blâme. *On* vous accuse. *On* attend de vous telle justification, tel sacrifice. *On* dit de vous.... enfin *On* dira..... Quel est donc ce roi *On*, dont l'autorité est si souvent proclamée ?

proclamée ? C'est un roi sans apparat, sans pompe, sans trône visible, et à sa voix néanmoins chacun obéit, chacun tremble. Roi singulier en ceci, qu'il est maître également dans les petites et dans les grandes choses. *On* ne parle plus de politique, de Gouvernement, d'intérêt social, et à l'instant chacun évite ces objets de conversation. *On* ne met plus de plumes sur sa tête; et, d'un bout de l'Europe à l'autre, toutes les femmes jettent à bas ces plumes. *On*, Roi si puissant, qu'il est doux de vous narguer! mais pour oser le faire, il faut vivre dans la solitude! *On*, Roi si puissant, tenez sans interruption vos Assises en France, c'est là que vous trouverez toujours à recruter cette milice qui fait votre force, l'immense légion des imitateurs.

§. 49. DÉFAUTS QU'ON TRANSFORME EN QUALITÉS.

Cléon, au lieu de se corriger de ses défauts, s'est mis en tête de les faire recevoir pour des qualités. Il veut que nous prenions sa paresse pour une noble indifférence aux vanités du monde, aux objets divers dont les hommes s'enivrent. Il est irritable, et il ne parle que de son excessive sensibilité. Il a de la brutalité dans les manières, et il la décore du beau nom de franchise. Son avarice, il l'appelle de l'ordre, et il donne pour origine à sa défiance soupçonneuse, la connoissance parfaite qu'il a des hommes. Sa négligence, ses fréquens oublis, sont des retards combinés, des lenteurs méditées; enfin, jusques à la stérilité de son esprit, il ne tient pas à lui qu'on ne s'y méprenne, et qu'elle

ne passe dans l'opinion pour une circonspection exigée par les circonstances. Son air de mépris est le seul de ses défauts qu'il n'ait pas essayé d'expliquer par quelque qualité, c'est une arme dont il veut se servir, et il désire qu'on la craigne. Il n'eut jamais réussi d'ailleurs à donner le change sur ce point; car l'amour propre des autres est trop éveillé pour prendre de deux façons aucune des choses qui le touchent. En tout, si Cléon eût employé à se perfectionner le tems qu'il a consacré à se faire passer pour un autre, il eût été sûrement un homme distingué dans la société.

§, 50. VIEILLARDS. LANGAGE QUI NE LEUR CONVIENT PLUS.

Les pauvres vieillards! ce qu'ils savent le plus tard, c'est qu'ils doivent employer discrètement, même avec leurs enfans, les expressions

caressantes, les mots de tendresse. Je doute que ce langage leur aille bien avec personne. *Je vous aime*, est une parole éthérée, une parole du ciel, et qui exige sur la terre l'accompagnement de la beauté, et toute la parure du jeune âge.

§. 51. FRAGMENT SUR LES USAGES DE LA SOCIÉTÉ DE FRANCE, EN 1786.

Le cérémonial germanique n'est pas introduit en France, et les rangs politiques n'y sont pas fixés comme en Angleterre d'une manière invariable. C'est donc l'opinion seule, l'opinion en règne dans la grande compagnie, qui règle les différens égards applicables aux grandes variétés d'état, de naissance et de considération. Il y a bien un système pour ces différences, mais il n'est écrit nulle part, et par degrés il est devenu si fin, si subtil qu'on pour-

roit l'appeler *la législation des sous-entendus*, et cette dénomination seroit d'autant plus juste que si personne n'invoque un droit, on aperçoit néanmoins, en y prenant garde, que chacun songe à la place qui lui est due; et tandis que les rangs semblent confondus, il n'est aucune gradation, même la plus légère, qui ne soit indiquée par un changement de nuances. La souveraine habileté d'une maîtresse de maison, et peut-être son plaisir, si elle est en même tems Grande Dame, c'est de laisser voir qu'elle entend toutes ces différences, mais de le faire avec délicatesse, afin de ne donner à personne un juste sujet de plainte. Une Grande Dame, qui tient cercle, a toujours une place marquée vers un des coins de sa cheminée; son fauteuil, d'une structure particulière, doit paroître simple, mais commode, afin d'admettre en

supposition qu'elle ne dérange rien à ses habitudes. Un métier de tapisserie, qu'on peut avancer ou reculer sans peine, est habituellement devant elle, et ses bras posés sur une tenture toujours commencée, afin qu'on n'y aperçoive aucun motif; elle passe et repasse une aiguille avec une noble nonchalance. Ce métier dispense la maîtresse de la maison de se lever entièrement, ou de le faire trop vulgairement, lorsque des personnes nouvelles entrent dans son appartement pour lui rendre visite. Il y a des exceptions cependant, mais fort rares, et c'est alors un grand honneur réservé ou aux Princes du sang, ou aux femmes étrangères de la première distinction, ou aux Généraux qui viennent de gagner une bataille, ou à un Ministre en crédit, à la condition cependant pour celui-ci, qu'il soit assez considéré pour laisser

en doute, si ce n'est pas à son mérite seul qu'on rend hommage. On fait aussi un accueil particulier, mais de simple prévenance, aux personnes d'une existence incertaine dans le monde, et qu'on veut rassurer; mais si elles s'y méprennent, une interrogation d'un ton détaché, et se terminant en accent aigu, les avertit qu'elles ont pris trop tôt de la confiance. Il faut plus d'adresse avec les personnes qui rangent de près votre ligne, ou qui ne s'en éloignent pas assez pour se reconnoître au-dessous de vous, pour le faire surtout au moment où une parole, une forme de votre part, marqueroit trop sensiblement votre opinion. C'est le goût, c'est le tact, qui aident à régler les manières d'une Grande Dame maîtresse de maison; c'est le goût, c'est le tact, qui l'empêchent de se tromper dans les distinctions fines, qu'elle vou-

droit faire au milieu de son salon. Les femmes de condition, les femmes de qualité, les femmes de la cour, les femmes titrées, les femmes d'un nom historique, les femmes encore d'une grande naissance personnelle, mais unies à un mari au-dessous d'elles; et les femmes qui ont changé par leur mariage un nom commun contre un nom distingué; et quelquefois, après tout cela, les femmes d'un bon nom dans la robe, et les femmes dont le principal relief est une maison de dépense et de bons soupers. Certes, il est bien aisé à un généalogiste Allemand de compter les quartiers qui donnent le droit d'entrer dans les Chapitres; mais saisir promptement des différences imperceptibles, et y proportionner son ton, ses formes, ses manières, est une autre entreprise. Il faut toute la dextérité Françoise, et une grande habitude du monde, pour s'en bien

tirer, Et c'est avec des amours-propres faciles à s'irriter qu'on a toujours à faire, ensorte que le plus léger défaut de mesure est promptement saisi.

Je jette un coup-d'œil aussi sur la manière dont chacun séparément s'étudie à prendre son rang dans la grande société, et de même par des manières fines et presque imperceptibles. Je choisirai toujours les femmes pour exemple, parce qu'elles sont plus particulièrement destinées à la garde des vanités, et que les hommes semblent eux-mêmes l'avoir voulu ainsi. Elles ont, dès leur entrée dans un salon, une manière de saluer, une manière de s'asseoir, une manière de regarder autour d'elles, qui désignent déjà leur degré de confiance, et ce qu'elles pensent de leur proportion avec les autres. Elles s'expliquent aussi par une sorte de traînement ou de langueur dans la

voix, et par un *laisser aller* plus ou moins prononcé, et quand elles veulent montrer divers genres d'égards, elles savent tout exprimer par le mode varié de leur révérence; mode qui s'étend par des nuances infinies, depuis l'accompagnement d'une seule épaule, qui est presque une impertinence, jusques à cette révérence noble et respectueuse, que si peu de femmes, même de la cour, savent bien faire. Ce plié lent, les yeux baissés, la taille droite, et une manière de se relever en regardant alors modestement la personne, et en jetant avec grâce le corps en arrière. Tout cela est plus fin, plus délicat que la parole, mais très expressif comme marque de respect.

Il y a un moment de conflit pour les amours-propres, c'est lorsqu'il faut passer du salon dans la salle à manger. Les hommes ne donnent

plus la main aux femmes, comme ils le faisoient autrefois; cet usage a probablement changé à mesure que le système des vanités s'est plus subtilisé; il a fallu alors mettre les hommes hors de la question, parce qu'ils introduisent inévitablement du positif dans les affaires. Voilà donc les femmes qui, toutes ensemble, s'approchent de la porte du salon, pour se rendre à la salle à manger. On diroit à leur air délibéré qu'aucune idée de rivalité n'entre dans leur esprit, et peut-être que dans ce moment-là, c'est leur seule occupation. Quelques-unes, en feignant une distraction absolue, sont les premières à la porte du salon, et là, s'apercevant tout-à-coup qu'elles ne sont pas encore suivies, elles font des cris d'étonnement sur leur préoccupation, ou elles en rient aux éclats. Elles se retirent en même tems un peu en arrière. Et

on leur dit : *allons donc, Mesdames, passez ;* et celles qui parlent ainsi ont repris leur avantage ; car, *passez*, est une sorte de permission. La supériorité est bien plus marquée, quand on dit : *passez donc, Mesdames, vous êtes près de la porte ;* car la permission, pour être motivée, ne met pas plus à l'aise. On se venge en disant : *venez donc, Madame la Maréchale, personne ne passera devant vous.* Madame la Maréchale cède à l'invitation, et passe la première. Les autres suivent alors ; mais quelques Dames sont restées en arrière, elles ont mieux aimé que le petit conflit se terminât sans elles, elles ont craint, plus que d'autres, le jeu de l'amour-propre, elles se croyoient de moins belles cartes. L'une a laissé tomber son éventail pour avoir l'occasion de retourner en arrière, l'autre a pris le bras d'un

homme et a ralenti sa marche en lui parlant, et une autre enfin s'est arrêtée devant une glace, pour raccommoder une boucle de ses cheveux. Enfin, dans cette petite scène, chacun joue son rôle avec beaucoup de soin.

Les hommes, je l'ai dit, ne s'associent point à cette lutte entre les vanités. Ils ont aussi leurs prétentions rivales, mais elles se dirigent vers des objets plus marquans, et l'occasion de les montrer ne se présente pas journellement. Ils l'évitent même, parce qu'ils craignent réciproquement de se blesser, surtout depuis que l'opinion, en rapprochant graduellement les distances, ne permet à personne de refuser une réparation. Nous savons tous, cependant, que les classes premières de la société ont adopté successivement des marques de distinction, qu'elles ont quittées au moment où

les classes secondes les ont imitées. On a passé par tout en ce genre, depuis les hauts panaches, jusques aux souliers à la poulaine, et depuis la multiplication des titres jusques au tutoyement admis entre les Grands d'Espagne de la plus vieille race. On a passé par tout en ce genre, mais laissez faire aux vanités, elles trouveront bien encore des signes pour s'expliquer. Un Montmorenci soutint dans un cercle où j'étois présent, que toutes les tournures de la langue, propres à désigner les divers genres de supériorité, étoient discréditées par l'usage qu'on en avoit fait. Peu de tems après, le hasard fit que le même M.r de Montmorenci, en entendant parler d'une personne avec laquelle on supposoit que sa maison avoit eu des relations, dit : *on se trompe, cette personne étoit brouillée avec nous autres.* Je dis

tout bas à une femme assez près de moi : vous pourriez faire observer à M.r de Montmorenci, que la langue n'est pas si épuisée qu'il l'assuroit, il y a quelques momens. En effet, avec *nous autres* est une expression de choix, elle est simple, elle a l'air commune, et pourtant elle ne pouvoit convenir qu'à une maison hors de ligne, et je ne sais si tout autre eut pu la hasarder. . . . .

. . . . 1798. On voit, en lisant ce fragment sur les usages de la société, qu'immédiatement avant la révolution, les vanités se produisoient chaque jour sous des formes plus subtiles, c'étoit presque un souffle; mais deux ans après, seulement deux ans, la langue n'avoit pas assez de force pour exprimer les différentes prétentions, et pour signaler les sentimens en combat au nom de l'envie. Et à la suite

d'une époque, d'un état de société où rien n'étoit fortement exprimé, où les formes et les manières étoient devenues l'équivalent des paroles, la langue a pris une rudesse dont on n'avoit aucune idée. On y a introduit une foule de mots plus énergiques même que les choses, une multitude de mots barbares qui semblent avoir été formés dans les antres ténébreux de Vulcain, et de la même main qui jette en moule les Carreaux de la foudre. Quel contraste en un si petit espace de tems! C'est un des plus frappans et des plus remarquables.

§. 52. L'HABITUDE, CHEZ LES DOMESTIQUES. 1804.

L'habitude est pour les domestiques une sorte de loi écrite, il faut s'y conformer, ou rompre avec eux.

§. 53.

§. 53. LE DESPOTE.

Le despote qui tient sa nation à une grande distance des affaires publiques, finit par l'y rendre entièrement indifférente. Elle a encore un pays, mais elle n'a plus de patrie.

§. 54. DANGEREUX DÉPOSITAIRES DE SECRETS.

Ne confiez jamais vos secrets aux gens d'un esprit stérile, et qui ont en même tems le désir de plaire; ils n'ont aucune pensée à communiquer, et ils se hâteront de répéter la seule chose que par hasard ils ont sue des premiers.

§. 55. RIRES D'HABITUDE.

Ce rire de Fierval à tout ce que vous dites de piquant ou de gai, est un rire d'habitude; ne vous en

glorifiez point, il a commencé avant vos paroles.

§. 56. BONHEUR PARTICULIER AUX GENS DU PEUPLE.

Il est bien dommage que les gens du peuple ne connoissent pas, dans leur perfection, les délices du sentiment; ils trouveroient un bonheur singulier dans l'obligation, où ils sont, de s'occuper continuellement ensemble d'un intérêt commun, leur économie domestique.

§. 57. LANGAGE DE M.me DE STAEL.

Le langage de madame de Staël a le je ne sais quoi, qui tient de la beauté.

§. 58. QU'IL NE FAUT PAS TROP ATTENDRE DES SUBALTERNES.

Vous demandez pourquoi les subalternes, dont vous êtes environnés, ne songent jamais à vous dire telle

ou telle chose fort simple, et dont pourtant vous seriez charmés; songez que s'ils avoient ce degré d'esprit, ils sauroient ce qu'on peut faire de la louange, et ne borneroient pas leur ambition à être vos serviteurs.

§. 59. SUR LE PREMIER ACCUEIL.

Lorsqu'un homme d'un état inférieur au vôtre dans la société vous est présenté, songez à lui faire un accueil prévenant; il n'oubliera jamais que vous l'avez rassuré dans un moment de peine.

Agissez différemment avec les personnes d'un état supérieur au vôtre, elles viennent chez vous avec la persuasion qu'elles vous font honneur; il faut leur laisser voir, dès le premier abord, que vous ne partagez pas leur sentiment : un air de respect, mais très calme, est alors ce qui convient le mieux.

§. 60. PLUS.

Non plus! Non jamais! Quels mots pour de foibles mortels! car ces mots n'ont point de bornes. Je ne la verrai *plus*, seroit une parole qu'on n'auroit pas la force de prononcer, si le sentiment ne nous montroit pas une existence après cette vie.

§. 61. LA GLOIRE.

Il y a des hommes sur qui la gloire ne tient pas.

§. 62. CONSCRIPTION.

Qu'il y a loin, de toutes manières, du tems où les différens entre deux Etats se terminoient par un combat singulier, qu'il y a loin de ce tems à aujourd'hui, où l'on ne se contente plus de mettre en action les trou-

pes enrôlées librement, et où l'on donne à la guerre tous les Citoyens indistinctement! Oui, qu'il y a loin, de toutes manières, de la conscription de nos jours, au tems des Horaces et des Curiaces!

§. 63. ROBESPIERRE.

Robespierre et ses complices sont en horreur aux hommes du tems présent, ils le sont à cause de leurs injustes haines, de leurs dispositions sanguinaires, de leurs abominables violences. Et la postérité leur reprochera par dessus tout, peut-être, d'avoir décrédité la liberté en la nommant sans cesse, et en la présentant comme le but de leurs pensées, tandis que le succès de leur hypocrisie et le maintien de leur tyrannie étoient leur seule inquiétude.

§. 64. LA SOLITUDE. 1803.

Heureux celui qui s'estime encore

après avoir vécu dans la solitude, après avoir eu le tems de songer au passé, après avoir eu le tems de s'examiner avec attention! O redoutable épreuve!

§. 65. LE MOT GUILLOTINER.

Hommes légers, ne cesserez-vous jamais de dire: — mon frère, mon parent, mon ami a été *guillotiné?* — Est-ce à vous d'employer ce mot, ce mot devenu horrible par la forme de gaîté que lui prête notre langue, et qui, vous le savez, entretient le peuple dans son indifférence au sort funeste de tant de victimes innocentes?

§. 66. LE MANQUE D'INTÉRÊT A CE QU'ON DIT.

Voyez les deux frères Bersalis. Ils ont peut-être le même degré d'esprit et de connoissances. Mais

quelle différence dans l'attrait qu'inspire leur conversation ! L'un sent avant qu'il ait parlé, ses regards animés me l'annonceñt. L'autre après avoir parlé ne sent pas encore. L'un, est un homme pour moi, un homme plein de vie, l'autre un de ces livres, tantôt ouverts, tantôt fermés, qui sont répandus çà et là près de moi.

§. 67. PIÉTÉ PARFAITE.

Religieux observateurs de la morale, fidèles serviteurs de Dieu, vous seuls avez le droit de ne faire qu'un monde de cette vie et de son avenir. Rien ne gêne votre perspective, rien n'arrête vos espérances.

Beau spectacle que la foi, l'inébranlable foi, unie à la vertu, et sa première récompense ! Il en est, je le crois, plusieurs exemples, mais moi, je n'en ai connu qu'un dans toute sa perfection, dans toute sa

simplicité, et il reste à jamais gravé dans ma mémoire.

§. 68. PRÉTENTION SINGULIERE.

La prétention de Falbert dans la société est aussi ridicule qu'incommode. Il veut qu'on le prie de faire ce qui lui convient, et il met de l'art à présenter, comme un sacrifice de ses goûts, les arrangemens de société qui lui sont le plus agréables.

§. 69. ART AVEC LES AUTRES.

Il est un moyen de succès que les subalternes négligent communément, c'est d'observer la marche et le genre d'attaque dont leur patron fait choix dans les occasions où il cherche à gagner un homme puissant. Il est rare qu'on ne soit prenable par les mêmes soins, le même art qu'on emploie avec les autres. C'est que nous nous touchons de partout, et que

nos impressions guident presque toujours nos pensées.

§. 70. LA LIBERTÉ.

Les âmes fières sont en si petit nombre proportionnel sur la terre, que c'en seroit fait à jamais du goût de la liberté, si pour prix d'un asservissement entier à la volonté d'un seul, on pouvoit jouir en sécurité parfaite des biens qu'on estime le plus; mais les choses ne se passent point ainsi dans le monde social, et cet échange de l'obéissance contre le repos n'est point un pacte simple et qui soit toujours offert aux Nations les plus dociles. C'est avec ses passions, comme avec son savoir, qu'un despote gouverne. Ainsi, l'autorité arbitraire ne sera jamais une garantie suffisante de la tranquillité publique. — Faites-les obéir, faites-les taire, — voilà les vœux que vous

adressez à votre maître, mais il n'y réussira pas s'il n'est sage, car les murailles parlent contre la déraison et la folie. Eh bien, nous prendrons un homme ferme et habile, courageux et modéré, sévère et bon. *Nous prendrons....* Mais on ne prend pas un maître, c'est lui communément qui vous prend; et quand on pourroit librement le prendre, quelquefois pendant un siècle, pendant deux, pendant plusieurs, la nature en toute sa richesse, en toute sa fécondité, la nature ne le donne pas. Vous en fierez vous à des élections populaires? quel aveugle guide! et les mieux réglées, entre ces élections, ne sont-elles pas une occasion de trouble? Courrez-vous le hazard d'un ordre de succession? ce seroit mieux, et pourtant vous tireriez à une loterie, où il y a dix billets noirs pour un blanc. Voudriez-vous que des soldats, des prétoriens vous

donnassent un maître? vous tiendriez de leurs mains un Néron comme un Titus, et une autorité consacrée par la violence devroit se soutenir par les mêmes moyens. Il faut donc, en théorie, ou des précautions qui dirigent, qui règlent, qui gênent l'action du peuple dans les Républiques; ou de doubles pouvoirs, qui, par une sage combinaison, empêchent l'abus de l'autorité unique dans les Monarchies.

Je crois que ces deux dernières questions sont traitées au plus près, sont rapprochées de la pratique, dans mon ouvrage ayant pour titre : *Dernières vues*, etc. Il s'y trouve, au moins dans les détails, des idées justes et nouvelles.

— Tout ce qu'on voudra, ai-je entendu dire à des hommes sensés, pourvu qu'on ne nous parle plus de la liberté. Nous venons d'en faire une trop funeste expérience.—

Que de fautes dans ces paroles! Et premièrement ce n'est pas de la liberté dont vous avez fait l'expérience, c'est d'une autorité violente, saisie par des démagogues au nom de la liberté. Dites, que toutes les révolutions politiques sont dangereuses, et vous aurez raison; mais elles sont telles, soit qu'on aille de la liberté au despotime, ou du despotisme à la liberté, et la preuve de cette vérité, ce sont les deux époques qui finirent et qui commencèrent la République romaine. Qu'on y prenne garde aussi, le mot de liberté est une source d'erreurs, ce mot, dans la société, annonce une faculté d'agir à sa volonté; mais transporté dans l'ordre social, dans le système politique, ce même mot représente bien plus le moyen *d'empêcher* que le moyen *d'agir*. C'est au nom de la liberté, c'est pour elle, que les lois angloises opposent des barrières au

Pouvoir Royal, à l'autorité d'un seul, à l'autorité isolée d'une des deux Chambres du Parlement, à l'autorité des Juges, à l'autorité des Magistrats civils. Il faudroit donc, pour remettre en honneur la liberté, pour la réhabiliter en politique, lui donner un autre nom, un nom plus analogue à son esprit, un nom qui dérivât des idées d'obstacle, de gêne, d'empêchement. On seroit ainsi dans le vrai, et parfaitement dans le vrai.

§. 71. OCCUPATION DE SOI.

—Si, entretenant sans cesse les autres de moi, je ne puis les engager à y songer, que seroit-ce si moi-même je me perdois de vue, si je m'oubliois quelques instans ?—Voilà un raisonnement bien faux, et pourtant très-commun.

§. 72. OPINION PUBLIQUE.

Dans les pays où l'opinion pu-

blique est morte, l'on gouverne bien plus commodement, mais aussi les louanges que l'on reçoit n'ont pas le caractère qui en fait le prix, c'est un bruit d'esclaves, et non un sentiment éclairé.

§. 73. LA MORT.

Ne badinons pas sur la mort. Nous ne la connoissons pas, tant la vie est une forte distraction. Mais, quand elle demande à nous voir, à nous parler en tête à tête, quand elle prend jour avec nous pour la suivre dans les ténèbres, quand elle nous dit de venir, et qu'elle ne repond à aucune de nos questions ; quel trouble alors doit s'emparer de nous ! . . . . Lueurs de la religion, lueurs consolantes, vous apparoissez, et tout va changer.

§. 74. L'AMOUR ET SON LANGAGE.

La faculté d'aimer est surement au rang d'honneur dans les conceptions bienfaisantes de la nature, car, entre tous les sentimens dont l'homme est susceptible, c'est le seul qu'on ne puisse jamais feindre parfaitement. Il est mille manières d'exprimer la haine, le mépris, l'indignation, il n'est qu'un ton pour être cru en disant, je vous aime !

§. 75. L'ESPRIT DE DÉCISION.

La décision importune les gens du peuple. Toute espèce de comparaison les fatigue. Aussi, jusques dans les détails dont ils ont le plus l'habitude, si vous leur demandez — que dois-je faire? — il vous répondront toujours : *ce que vous vou-*

drez, *Monsieur.* Ils prennent le vouloir, comme la science, pour un appanage de la grandeur, un privilège du rang. Raison, entre beaucoup d'autres, pour circonscrire, dans les hautes classes de la société, l'autorité de l'opinion ; c'est là seulement qu'elle peut acquérir assez de force pour guider les hommes, et leur montrer le chemin de l'honneur.

§. 76. LA LOUANGE.

On dit qu'il faut user sobrement de la louange avec les gens d'esprit ; on a raison, mais ne concluons pas de là que les gens d'esprit soient indifférens à la louange. Ils l'aiment aussi. Ils l'aiment plus que d'autres, et c'est naturel, car ils ne se contentent pas de leur suffrage, ils ne se payent pas eux mêmes comme les sots, et ils ne

sont

sont pas affranchis des inquiétudes de l'imagination, comme les gens médiocres. La louange leur est donc bonne, elle s'amalgame parfaitement avec leur nature. Pourquoi donc faut-il en user sobrement avec eux ? C'est qu'ils aperçoivent plus vite que d'autres le moment où l'on exagère sa pensée, le moment où l'on se fie à leur amour propre, où l'on se permet de les traiter en enfans crédules. Il se fâchent alors, mais ce n'est pas contre la louange, c'est contre l'homme mal-adroit ou moqueur qui la distribue. Louez donc les gens d'esprit, mais que ce soit avec art et avec mesure, que ce soit l'expression de votre pensée avec quelque chose de plus, mais peu, très peu, et pour votre honneur, et pour remplir le but que vous vous proposez.

§. 77. FAUSSE APPARENCE DE MODESTIE.

Vous êtes étonné que Clidon se place si bas, si bas, quand il parle de sa science, de ses talens, de sa mémoire. Quelle modestie, dites-vous ! — Ce n'est pas cela. — Quoi donc ? — Il a peur par dessus tout qu'on ne prenne exactement sa mesure, et il trace un grand circuit autour de lui, afin qu'on ne le touche pas. C'est un homme qui, pour cacher sa taille, se revêt d'un large manteau.

§. 78. L'AISANCE DE SON ÉTAT.

Un grand moyen de bonheur, c'est l'aisance de son état; on éloigne ainsi de soi le sentiment habituel de ce qui nous manque. L'aisance de son état est une idée qui peut s'appliquer et à la fortune, et à l'ambition, et à la vanité. Vous connoissez l'étendue de vos propriétés et de vos

ressources ; tenez vos dépenses un peu au dessous, et réglez votre état de maison en proportion ; vous vous préserverez ainsi de la crainte sans cesse renaissante d'un dérangement dans vos affaires. Il y a, de même, en amour-propre une aisance de son état ; resserrez vos prétentions dans le cercle de vos moyens, vous n'essuyerez aucune défaite, et vous ne serez pas humiliés par des rivaux. On est bien, à l'aide de l'habitude, dans toutes les positions, pourvu que des comparaisons avec les autres ne viennent pas nous avertir, à tout moment, de ce qui nous manque.

Ce sont les femmes sur-tout, qui, dans l'âge de plaire, ont besoin d'imposer de sages limites à leur coquetterie ; elles seront continuellement en peine, si elles veulent toujours essayer leur puissance, et si elles s'exposent ainsi à recevoir de rudes leçons de l'âge, ou des nom-

breux hasards qui flétrissent la beauté avant le terme commun de son règne.

C'est donc pour les diverses situations de la vie, pour la fortune et les vanités de tout genre, que l'aisance de son état est un moyen de bonheur.

§. 79. SECONDS MARIAGES.

Les femmes ont tellement besoin de soutien, les hommes de confident, les uns et les autres d'une alliance, que non seulement un premier mariage, mais un second, un troisième, sont, tranquillement parlant, un engagement raisonnable. Les enfans remplissent votre vie, mais de l'amour que vous avez pour eux; vous ne voudriez pas les occuper de vos peines secrettes, les ennuyer de vos angoisses morales et physiques. Ce n'est pas à eux de vous donner du courage, ce n'est pas à eux de vous avertir qu'il est tard déjà pour vous aimer encore; il y auroit un renver-

sement d'ordre, un manque de convenance, un défaut de goût, du moins, à en faire des compagnons de votre vieil âge, à les associer à votre pauvre histoire. Ils vous honoreront sans doute, mais il faut d'autres relations, il faut un autre amour, pour trouver du charme dans la foiblesse de l'objet qu'on aime. Si donc la mort d'une épouse ou d'un époux vous isole, remariez-vous, ne fût-ce que pour vous soustraire à la domination de vos domestiques ; car devenant vieux avec vous, ils s'abandonnent à l'humeur, et vous rendent victime de leur caractère.

Je donne un conseil, et je sais qu'il ne s'applique ni à toutes les positions, ni à toutes les personnes ; car si votre premier allié dans la vie remplit votre souvenir, si vous l'avez aimé d'un sentiment qui ne s'éteint jamais, un nouveau lien est impos-

sible. Ne le reconnoîtriez-vous pas cet autel, où l'on vous demanderoit de poser une seconde fois la main; et ce regard si doux, si tendre et si malheureux, ce regard qui vous a été jeté en passant dans les bras de la mort, vous a-t-il dégagé de votre foi? vous a-t-il annoncé que vous étiez libre? Et quel présent feriez-vous à une âme sensible qui voudroit être aimée comme elle vous aimeroit? Non, non, vivez d'amour encore; mais que le même souvenir fasse à lui seul le sort de votre vie.

§. 80. LA MORT.

Lorsque la mort nous enlève un ami, nous ne songeons qu'à notre douleur. Nous devrions bien donner aussi un moment d'intérêt aux regrets qu'éprouve cet ami, en se voyant contraint de quitter la vie.

§. 81. LA MORT.

On fait querelle aux hommes qui ont peur de la mort ; c'est pourtant un des plus grands résultats de l'habitude, que de s'être familiarisé avec une si redoutable idée, avec une si effrayante perspective.

§. 82. MORALE POLITIQUE.

L'expérience va devenir la preuve d'une vérité abstraite, proclamée de tout tems par les bons esprits ; c'est que la morale une fois soustraite des rapports politiques entre les nations, rien ne tient, tout balotte dans la grande fédération sociale ; et il faudra sans cesse y porter la main.

§ 83. LA MORALE.

Vous vous moquez de l'excellent Clotus, qui, en faisant l'éloge d'un particulier, s'arrête longtems sur

la bonté, la générosité, la candeur, et ne parle qu'ensuite des brillantes qualités de l'esprit. Vous vous moquez du bon-homme, pour me servir de votre expression; et moi, je réponds à sa place, que la morale est l'esprit de l'esprit, le premier de tous, l'esprit des nations, l'esprit des siècles; et l'imagination avec tous ses éclairs n'est encore que l'esprit d'un individu, son esprit du moment, son esprit qui passe et qui va disparoître.

§. 84. GENS D'ÉDUCATION.

Singulière chose que d'avoir des hommes devenus riches en science, à l'aide de la fortune et des moyens d'éducation, et de ne vouloir pas s'en servir pour le gouvernement d'un Etat. Tel étoit pourtant le système des Jacobins.

§. 85. TIMIDITE.

Les gens timides perdent la tête du moment où ils font spectacle, souvent alors ils cherchent les paroles sans les trouver; et si les femmes parlent plus facilement que les hommes, un des motifs, peut-être, c'est l'habitude qu'elles ont contractée de bonne heure d'avoir en société un ouvrage des doigts entre les mains. Il en résulte pour elles une sorte de confiance, elles se croient moins en scène par leur esprit, moins en scène obligée; et les paroles leur viennent plus facilement.

§. 86. CHARITÉ.

La charité qu'on se commande, la charité qui nous soumet à des sacrifices pénibles, est peut-être la plus méritoire. Mais une charité tendre, une charité mue par une

bienveillance naturelle, est à coup sûr la plus consolante; car en aimant à faire le bien, en aimant à répandre le calme, à verser le bonheur dans une âme affligée, on se représente l'Etre parfait comme un Dieu de bonté et de compassion; on se livre à des pensées douces, et l'on découvre un rayon d'espérance dans notre obscur avenir.

§. 87. DURÉE DE LA VIE.

L'univers, dans toute l'étendue dont nous avons connoissance, est composé de rapports multiformes, sceau distinctif d'un génie créateur et d'une sagesse ordonnatrice.

Il est un de ces rapports qui m'a souvent frappé, et je n'ai pas vu qu'on y fît attention; c'est l'exacte proportion établie entre notre intérêt aux vanités du monde, et la durée de notre voyage sur la terre.

Nous n'avons de l'émulation, de la curiosité même, que pour le cours d'une vie commune; et l'ennui n'est pas loin de nous lorsqu'il faut quitter cette scène si animée, si piquanté dans les commencemens.

Il faut donc marcher à pas mesurés dans les routes ouvertes devant nous, si nous voulons fournir notre carrière avec un intérêt soutenu; et nous paroissons ignorer la nature et les conditions du bonheur, lorsque nous formons des vœux pour acquérir sur-le-champ une grande fortune, et pour atteindre, sans perdre de tems, au faîte de la gloire ou de la célébrité.

Tout est ordonné avec sagesse en nous et autour de nous, tout est en correspondance dans les idées premières, dans les causes élémentaires du beau phénomène moral dont nous faisons partie. Et lorsque cette vérité se présente à moi sous un rapport

nouveau, j'y attache de plus en plus une douce espérance ; et en voyant des rapports invariables, des rapports toujours justes entre tout ce qui existe hors de nous et en nous, je crois qu'un tel rapport existe de même entre l'avenir et mes vœux; et qu'un jour, dans une nouvelle patrie, un jour je verrai reparoître les objets de mon affection; les uns qui m'ont quitté, les autres que je vais quitter, les objets de mon inépuisable amour.

§. 88. CONFIANCE EN SOI-MÊME.

Sans doute on fait des fautes, quand on a trop de confiance en soi; mais on en commet aussi, et plus souvent, quand on a trop de défiance. Maudits poltrons, dirois-je volontiers à tant de gens qui empruntent un ton, un langage, une opinion, pourquoi n'avez-vous pas

le courage d'être vous-mêmes? vous seriez mille fois mieux. Point de grâces, point d'onction, sans le naturel; rien de ferme aussi, rien d'imposant.

§. 89. ESPRITS STÉRILES.

Les personnes d'un esprit stérile sont mal à l'aise quand elles font des visites ou qu'elles en reçoivent. Elles voudroient pour ce jour-là un grand orage, ou la révolution d'un Etat, afin d'être assurées d'un début de conversation.

§. 90. LE VAGUE.

Tout est positif, tout est précis dans les plaisirs des sens; et le vague est nécessaire aux jouissances de l'imagination. Cette vérité est frappante, jusques dans le style, où les impressions les plus profondes sont

souvent dues au choix d'une expression hasardée, et à la préférence donnée à un mot vague et mélancolique sur un mot net et précis. Est-ce que notre esprit, si différent de notre être physique, participeroit déjà dans sa prison corporelle à l'indéfini qui fait son essence?

§. 91. LE DESPOTE.

Un despote ne peut pas connoître l'opinion publique ; car on ne veut pas se hasarder à lui apprendre la moindre vérité déplaisante. Il semble toujours prêt à vous dire, comme l'Empereur du Mogol à ses partenaires au whisk : — *joue cœur, ou je te coupe la tête.*

§. 92. LE GOUT DANS LES MANIERES.

La grâce naturelle ne se donne pas, mais on peut acquérir du goût

dans les manières, et ce goût perfectionné supplée à la grâce et la remplace. Les gens de la Cour de France avoient tous l'air d'avoir de la grâce, et cependant ils n'étoient distingués que par leur goût dans les manières. Ce n'étoit pas seulement à la flexibilité du caractère national qu'ils étoient redevables de ce goût. On peut le rapporter, en grande partie, à l'effet de leur situation. Ils songeoient à captiver deux maîtres, le Prince et l'opinion ; le Prince qui distribuoit les places lucratives et les titres honorifiques, l'opinion qui introduisoit des rangs dans la société, et qui fixoit les degrés d'estime et de considération. Les gens de la Cour, qui recherchoient les deux genres de récompense, modifièrent dans ce sens leur conduite, et par degrés ils donnèrent à leur respect des formes nobles, et une sorte d'aisance aux soins les plus attentifs. Et comme

on n'a pas la liberté du langage à la Cour comme à la ville, autour du Prince comme au milieu de ses égaux, c'est par des manières que les courtisans furent obligés d'exprimer les sentimens qui leur étoient imposés. Ainsi le goût dans les manières appartient uniquement aux hommes parvenus à une sorte de rafinement dans leurs rapports civils et politiques, tandis que la grâce peut servir d'ornement aux hommes les plus près de la nature.

C'est à la flatterie et à la galanterie que le goût dans les manières s'appliquent particulièrement. Et ce goût, composé par degré des nuances les plus fines, étoit devenu si subtil, qu'aux premières influences de la Révolution, il s'est dissipé comme un nuage.

§. 93. DOULEURS DE L'AME.

Il y a quelque chose de si majes-

tueux

tueux dans les douleurs de l'âme, qu'on a pu au théâtre y réunir la folie, sans qu'aucune dégradation en soit résultée. Représentez-vous seulement une tendre mère, qui, après la perte d'une fille chérie, auroit conservé de sa douleur une seule manie. Elle ajouteroit au nom de sa fille, toutes les fois qu'elle en parleroit, la date de sa mort. *Ma fille décédée le 15. Février 1781.* Cette chose si simple, toujours répétée, feroit tressaillir. O douleurs de l'âme! Douleurs si puissantes! d'où nous venez-vous? C'est du même Dieu qui nous a permis d'aimer; reprenons donc courage.

§. 94. VADE-MECUM RELIGIEUX.

Comment pourrois-je mettre en doute qu'il y ait une Intelligence en autorité, en autorité suprême dans l'univers? Je connois un petit

empire gouverné par une intelligence, cette intelligence est en moi, cette intelligence est moi.

Ainsi, pour les plus petites œuvres, les œuvres des hommes, il a fallu une intelligence; et pour l'ordonnance du monde il n'y en auroit point, il n'en faudroit point? Comment admettre une telle contradiction !

Qu'il est pourtant beau cet univers, qu'il est magnifique ! Comment ne pas associer à la plus étonnante des choses visibles, ce que nous connoissons de plus admirable parmi les invisibles, la pensée ! Quel ordre superbe dans l'ensemble, quelle variété dans les détails ! Quelle richesse ! Je vois par-tout les miracles de la sagesse, je vois par-tout le sceau de la puissance. Est-il rien qui n'ait un but, et qu'est-ce qu'un but, sinon le résultat d'une réflexion? Qu'est-ce

de même qu'une tendance toujours juste vers ce but, si ce n'est le résultat d'une réflexion? Il est fou de vouloir soustraire l'intelligence de l'organisation du monde. O mon Dieu! quel usage les hommes voudroient faire de leur esprit, de cet esprit que vous leur aviez donné pour commencer à vous connoître? Ils ne comprennent pas Dieu, mais la mouche qui vole ne les comprend pas, et pourtant ils existent. Et pourquoi encore diroient-ils qu'ils ne comprennent pas Dieu, car nous pourrions nous en former une idée, seulement en augmentant hypothètiquement le prodige de nos facultés? L'autorité miraculeuse de notre volonté sur nos actions n'est pas plus aisée à expliquer que cette belle parole des livres saints: *il a dit, et la chose a eu son être; il a parlé, et la chose a comparu.* Mais nous voyons le pouvoir de notre volonté

sur nos actions, et nous ne voyons pas de même l'influence de la volonté divine sur l'ordonnance et le mouvement de l'univers. Oui, l'un de ces deux mystères est plus manifeste que l'autre, il l'est du moins pour nous; mais l'analogie est parfaite : et ne donner sa foi qu'à l'expérience, c'est rejeter deux grandes lumières, l'imagination et le sentiment; l'imagination qui dépasse dans ses aperçus les vérités découvertes par le raisonnement, et le sentiment qui est notre science innée. Seroit-ce avec les plus beaux dons spirituels, que, renonçant à leur noble usage, nous nous placerions sur la ligne des êtres subalternes, dont les regards ne peuvent s'élever vers le ciel, et dont l'intelligence se borne à servir le vœu de leurs sens! Le plus bel avantage de l'homme, c'est d'avoir été doué de facultés, qui, rendues complètes par l'édu-

cation, l'approchent de l'idée d'un Dieu.

Nous sommes à distance, il est vrai, de la conception parfaite d'un Etre infini ; mais pour les hommes d'une attention rigoureuse, pour les hommes de génie, un degré de force de plus, une légère promotion dans l'échelle des êtres, leur rendroit évident ce qu'ils aperçoivent encore avec confusion. Ce tems viendra, peut-être, mais il n'est pas venu ; et, entourés que nous sommes de miracles mystérieux, devons-nous être surpris que l'essence divine soit encore un secret pour nous ?

Ligue, ligue entre tous les hommes amis de l'ordre, entre tous les hommes sensibles, pour affermir la croyance de l'existence de Dieu, pour défendre une opinion si nécessaire, une opinion si heureuse, contre toutes les attaques du siècle.

Les ressorts humains sont trop

foibles, pour contenir les hommes dans la route du devoir ; il faut une autorité qui parle à leur conscience et qui la fasse trembler. O conscience! premier tribunal dans notre cercle intellectuel, premier tribunal dans l'empire moral du monde, vous êtes à la fois l'effet et la preuve de l'existence d'un Dieu.

Nul bonheur aussi sans une ferme croyance à cette vérité ; nul bonheur, nul repos ; car s'il n'y avoit point d'esprit central à ce vaste univers, nous serions avec tous les êtres le produit de la nécessité ; et la nécessité est une autorité abstraite, sans amour, sans pitié, et qu'on ne peut ni toucher par des larmes, ni gagner par des prières. Quelle horrible supposition ! Mais avec un Dieu tel que notre esprit le découvre, tel que notre cœur le reçoit, tel que notre conscience nous l'annonce, ce Dieu plus grand que ses ouvrages, mais

uni à tout par son infinité; avec ce Dieu suprême, avec la conviction intime de son existence, nous traversons la vie au milieu des délices de l'espérance.

Nous songerons qu'il nous a été permis d'implorer le Maître du monde, qu'il nous a été permis de l'aimer; et nous ne croirons pas alors que nos vœux, nos souhaits, nos idées d'avenir, nos idées de bonheur, soient une vaine illusion; nous ne croirons, pas non plus, que notre imagination s'élance au delà des tems, pour nous fournir un simple jouet; nous ne valions pas la peine d'être trompés, de l'être avec tant d'éclat, si nous ne devions avoir qu'une existence éphémère. Il n'y a rien de faux dans l'univers entier, chaque objet y a sa marque, chaque genre y a son empreinte, telle est du moins la forme conditionnelle du monde physique, et si nous

ne connoissions pas si distinctement l'ordre moral et son systême, nous pourrions raisonnablement compléter notre étude, et fixer notre opinion; en expliquant l'esprit des choses invisibles, selon le sens des vérités certaines que le spectacle des choses visibles nous présente. Nous le pourrions raisonnablement, puisque tout émane de la même intelligence et dépend du même pouvoir. Nous voudrions plus de clarté dans notre destinée, mais ce que nous savons est immense, et nous en serions frappés davantage si nous l'avions appris par degrés. Nous voudrions plus de clarté dans notre destinée, mais l'obscurité qui subsiste encore a son motif, a son but dans les vastes plans de l'Etre-Suprême. Nous apercevons que cette obscurité s'allie parfaitement à l'amour de la liberté, au mérite de la vertu; mais il y a d'autres raisons

encore de tout ce qui est, d'autres que nous ne pouvons pénétrer, il y a quelque secret magnifique caché derrière cette superbe avant-scène qui forme le spectacle du monde. Recevons avec respect tout ce qui nous a été confié des vues de l'Eternel notre Dieu, et ne nous livrons pas inutilement à des recherches inquiètes. Ici, sur notre terre, et à l'époque où nous sommes des tems éternels, c'est la crainte, c'est l'espérance qui composent essentiellement notre vie, et ces deux sentimens ont l'un et l'autre un commencement; ainsi l'homme dans sa nature morale n'est pas un être achevé, il marche et il est en route: mais le terme de son voyage est le secret de l'auteur de son existence, le secret de celui qui gouverne l'universalité des mondes, qui règne sur le présent et sur l'avenir, de celui qui, par une puissance mys-

térieuse, une intention sublime, a créé des distances dans l'espace infini, et des divisions de tems dans l'éternité.

Heureux les Chrétiens, qui, sans effort, sans contention d'esprit, embrassent par la foi toutes les vérités qui leur sont utiles, une révélation, miraculeuse pour eux, étonnante pour tout le monde, les a élevés à la connoissance des vérités primitives, et la métaphysique la plus subtile ne découvre rien au delà. Un seul Dieu qu'on adore en esprit et en vérité, un Dieu que l'on sert en l'aimant, et en faisant du bien aux hommes. Un Dieu qui a investi notre conscience d'une autorité secrète, d'une autorité menaçante, et qui atteint partout l'homme coupable. Un Dieu pourtant qui pardonne, un Dieu qui permet aux foibles de se racheter par le repentir. Et lorsque cette même révéla-

tion développe aux Chrétiens avec tant de clarté les perfections divines, elle leur donne en même tems des préceptes de morale dont la simplicité, dont la pureté nous enchante, et c'est à l'observation de ces préceptes qu'elle attache les plus magnifiques récompenses. Tout se tient dans ce beau système, depuis l'intelligence suprême jusqu'à l'esprit de l'homme, et depuis cet esprit admirable dans ses œuvres, inconcevable dans sa nature, jusques à l'instinct le moins libre, l'instinct qui semble rapproché du mouvement des plantes. Tout se tient dans ce beau système. Faisons, nous, notre tâche, et marchons dans la vie en accordant nos actions avec les lois morales et religieuses que notre éducation, notre instinct et nos propres études ont gravées dans notre cœur. Ne nous débattons pas contre ces lois, ou par un vain

esprit de subtilité, ou par une lâche condescendance aux dérisions d'un monde frivole, ou par un aveugle asservissement à l'empire de nos passions. Songeons qu'il y a une fin à ce tems qui nous a été donné pour essai, à ce tems qui est notre lot sur la terre. Et ne nous le dissimulons point, c'est une grande circonstance pour l'homme, que le moment où il voit distinctement les approches de la mort, où nul autre spectacle ne lui offre une distraction, où nulle autre pensée ne l'occupe. Et ce n'est plus alors la mort dont il avoit entendu parler du tems de ses forces, ce n'est plus ni cette mort fastueuse peinte par les Poëtes dans nos tragédies, ni cette mort de gloire ou d'ivresse que les cris de guerre et le bruit des tambours accompagnent, ce n'est plus enfin la mort lorsqu'elle faisoit encore partie du roman de la vie,

c'est la mort dans son isolement, la mort au milieu de ses ténèbres, au milieu du silence et de l'oubli. Un adieu terrible à ce qu'on aime; et avec un sentiment profond, une voix qui ne peut rien exprimer, une main qui ne peut plus bénir. O mon Dieu! faites paroître une lueur consolante au delà de ce sombre tableau. Est-elle le prix de la foi, nous la demandons telle qu'il la faut pour vous plaire. Hélas! il est bien vrai, c'est vous seul que nous devions servir, mais tant d'objets que vous nous aviez donnés à aimer, tant d'intérêts variés qui nous ont distrait dès nos premiers pas dans le monde, dès les commencemens de notre voyage, et notre raison si foible d'abord, notre raison que l'expérience seule achève d'éclairer. . . . . . Ah pardonnez! O Dieu! nous allions nous excuser, nous allions nous défen-

dre, et nous aurons pour juge celui qui sait tout. Prions-le seulement. Et puisque sa bonté nous donne l'être, espérons que sa pitié sera notre dernier secours.

§. 95. SÉVÉRITÉ ENVERS SOI-MÊME.

Vous êtes surpris que Théagène hésite si long-tems avant de prendre une résolution. Vous ne savez donc pas qu'il se prend lui-même à partie dans les événemens, et qu'il tourmente son esprit par des remords, lorsque ses combinaisons sont déjouées même par le hasard. — Il est donc fou? — Il l'est dans ce point. — Ah! combien de peines sont à jamais ignorées de nos légers observateurs.

§. 96. NATUREL.

Personne n'a peut-être une juste idée de Mad. d'Erval, il y a tant

d'apprêt dans sa personne, et en même tems de hasard dans ce qu'elle dit de ses opinions et de ses sentimens. Elle a voulu paroître avant d'avoir un caractère formé, et pour satisfaire à cette prétention, elle s'est ajustée de si bonne heure, qu'elle n'a pris aucune confiance dans son naturel. Elle a de l'esprit et de l'imagination, mais on voit toujours l'art dans son affaire, et selon ses accidens de toilette, elle s'exalte pour des riens, et nous crie des choses communes.

Venez, charmante Amélie, vous qui ne songez jamais à vous, vous qu'on peut juger et juger bien, dès le premier instant où l'on vous voit. Toutes vos qualités sont en harmonie les unes avec les autres, et par un heureux accord, vous avez encore la beauté qui sied à votre âme, et la grâce qui sied à votre beauté.

§. 97. OPINION PUBLIQUE.

Un homme, qui, des rangs communs de la société, parvient au pouvoir suprême, a eu le tems de faire l'étude de l'opinion publique, et la connoît mieux qu'un Prince assis sur un trône héréditaire. C'est un avantage; mais aussi il la respecte moins, parce qu'il l'a vu naître et s'élever au milieu de ses égaux. *Major e longinquo reverentia ;* cet axiome que nous ont transmis les anciens, s'applique à tout.

§. 98. AVARICE.

L'examen approfondi du genre de reproches que méritent les avares, seroit peut-être une question nouvelle.

Ils accumulent leurs revenus, au lieu d'en faire un emploi favorable

à

à l'industrie. C'est un délit national. Voilà ce qu'on dit communément. Jugement sévère, et prononcé trop légèrement. Un homme, quelque avare qu'il soit, ne fait aucun tort politique à un Etat, s'il prête son argent, s'il le met en circulation. Il n'en est pas de même lorsque, par crainte ou par d'autres motifs, on convertit en espèces d'or ou d'argent une grande portion de sa fortune, et que l'on garde oisivement ce capital dans ses coffres; mais ces sortes de manies sont fort rares, on en est détourné par son intérêt, et le mal en lui-même est petit pour la société, puisque la reproduction des véritables richesses n'est pas arrêtée par une diminution passagère de signes en circulation. Et poussant cette idée à l'extrême pour la faire mieux entendre, je dirois qu'on est plus répréhensible de la part de la société, qu'on a plus de tort envers

elle, en laissant corrompre une livre de pain, qu'en gardant oisive une livre d'or.

Il y a donc, je le crois de l'exagération dans les reproches que l'on fait aux avares, comme infractaires des lois de l'économie politique. Mais il est d'autres rapports sous lesquels on peut avec raison considérer les avares, non-seulement comme des citoyens indifférens à la chose publique, mais de plus, comme de mauvais parens et de froids amis. Examinez et parcourez leurs plaisirs, vous trouverez qu'ils sont tous isolés, tous indépendans des hommes et de la société. L'avare, en ne dépensant rien, se forme un tableau des usages divers qu'il pourroit faire de son argent, et ces jouissances d'imagination lui suffisent; il les acquiert à sa volonté, il les perpétue de même, et jamais pour être heureux il n'a besoin des autres.

Disons plus encore, ce sont les fautes des autres qui lui donnent des momens de satisfaction. Un tel est dérangé dans ses affaires, un tel s'est ruiné par son inconduite, voilà des paroles douces au cœur d'un avare, qui s'applaudit lui-même, en donnant à son aveugle parcimonie les beaux noms de sagesse et de prudence.

On ne peut se défendre d'un mouvement singulier quand on étudie les sentimens d'un avare, et lorsqu'on découvre l'origine de ses plaisirs. On voit, nous l'avons déjà dit, qu'il est dédommagé de toutes ses privations, par le tableau des biens dont il pourroit se rendre possesseur, et en apercevant que lui aussi est heureux par l'imagination, nous serons tentés de personnifier cette imagination, et de lui demander pourquoi elle se mêle du sort d'un avare, pourquoi la brillante reine

de nos plaisirs, la noble dispensatrice des plus riches faveurs de la nature, pourquoi l'imagination, qui embellit l'univers même à nos yeux, est jalouse d'étendre son empire jusques dans ce coin écarté où gît un sordide avare? Il est accroupi sur un tison, et une lampe à demi défaillante éclaire son réduit d'une pâle lueur. Cependant l'imagination que nous avons personnifiée s'y est introduite sous sa forme invisible, et là, comme tapie à côté de l'avare, elle le séduit, elle l'occupe, en lui présentant les plus attrayantes perspectives. Quel phénomène est donc cela, quel est aussi cet autre prodige que nous ne pouvons expliquer? Quelle est cette suite de miracles qui environnent notre esprit, et qui forment sa propre essence? Nous ne le savons pas.

§. 99. LA MODE..

C'est une autorité singulière que l'autorité de la mode. Les commandemens qui en émanent, promulgués sans bruit, sont entendus de tout le monde, et l'on y obéit plus exactement, plus minutieusement qu'à des lois écrites ou publiées à son de trompe. La mode est, dit-on, un roi sans gardes, sans trône, sans palais, et pourtant on en parle toujours comme d'une puissance visible; c'est qu'elle forme l'idée du jour la plus présente de toutes, c'est qu'elle gouverne par la foi, et qu'elle inflige aux mécréants le châtiment du ridicule, le plus redoutable de tous, au jugement de la société. Aussi, par une distinction bizarre, la mode est obéie, quoiqu'elle soit un maître dont les opinions et les goûts changent à

tout moment, et la mode encore est un souverain universellement respecté, quoiqu'il soit du bon ton de s'en moquer sans cesse.

§. 100. LA VIEILLESSE.

Il faut éviter, dans un âge avancé, les formes et les manières extraordinaires; on ne peut rien hasarder en considération, lorsque l'avenir est fermé, qu'on n'a plus de moyens de revanche et de reparties. C'est aux jeunes gens que de tels jeux sont permis, c'est à eux qu'on les passe; mais le vieillard qui semble toujours assister au dernier réglement de ses comptes, ne doit autoriser aucun doute sur sa parfaite sagesse, la seule qui soit le résultat certain de l'expérience, et le seul ornement que nous laisse le tems.

§. 101. L'ÉTERNITÉ DES PEINES.

O mon Dieu, le feu éternel! Vous ont-ils connu ceux qui nous parlent ainsi? Le feu éternel pour ces misérables créatures qui ont à résister aux séductions de l'erreur et aux orages des passions! Le feu éternel pour ces misérables créatures, qui ont tant de combats à livrer, et de si foibles armes! O Dieu, votre bonté! votre bonté toujours! Elle précéda notre naissance, elle subsiste encore lorsque la mort nous a renversés.

§. 102. PERSONNALITÉ.

On dit communément qu'il est permis aux grands hommes d'être personnels, qu'on doit au moins le leur pardonner. Oui, dans les petites choses de la vie; mais s'ils étoient

personnels en gloire, comme il est trop ordinaire, il y auroit un grand reproche à leur faire ; ils voudroient détruire toutes les distinctions sur leur route; et cette route, selon leur vaste itinéraire, c'est l'infini ; car ils espèrent vivre dans la postérité la plus reculée. L'homme personnel en gloire, s'il avoit en mains la toute-puissance, frapperoit à jamais de stérilité l'esprit et le génie, et les élémens même en seroient perdus; mais la nature ne se laisse pas vaincre. Elle dit à son fils ingrat : je vous ai beaucoup donné, mais il est un honneur dont je suis jalouse, c'est la splendeur du monde, et je ne permets à personne de me le ravir. Laissez donc aux autres l'occasion de paroître, vous à qui j'ai donné si richement le moyen de briller : voyez ces étoiles semées dans le firmament, elles sont magnifiques et pourtant innombrables;

c'est la loi de mon empire, je ne la changerai point pour vous plaire.

§. 103. LES GENEVOIS.

Les Genevois sont bien moins superficiels que les François, et pourtant je me sens moins d'encouragement à leur parler. On s'aperçoit à peine de l'impression qu'on leur fait; et par forme de calembour, je disois d'eux il y a peu de tems: ils raisonnent mieux que les François, mais les François raisonnent davantage.

§. 104. LES GENEVOIS.

Singularité, que nonobstant la conquête, nonobstant la fusion de la petite nation dans la grande et la grandissime, on continue à dire les Genevois et les François. Tout cela changera sans doute, mais il

y a quelque honneur à la résistance et au noble souvenir de ce qu'on étoit. Cependant, lors de la réduction de Genève par surprise, on parloit de ses accens de joie en devenant Françoise, c'étoit le langage des papiers publics. Quels matériaux pour l'histoire, que ces papiers-là et tant d'autres !

§. 105. ÉCONOMIE POLITIQUE.

Pauvre économie politique ! On y tourne comme dans un jeu de bague. Les sujets y rentrent tellement les uns dans les autres, qu'on y passe et repasse sans jamais distinguer le commencement et la fin.

§. 106. TRIBUNAT.

Ils ne savent donc pas que les Gracques étoient des tribuns, ces orateurs modernes qui, en parlant

pour l'établissement d'un Bacq ou d'un Octroi municipal, répètent sans cesse dans leurs discours : *Tribuns! Tribuns mes collègues ! Mes collègues Tribuns !* Il est des gens qui ne se sentent gênés par aucun nom, et qui s'appeleroient volontiers *Césars,* en fuyant à toute bride : tout est affaire d'habitude.

§. 107. EXAGÉRATIONS.

Le bon M.r de la Houssaye, qui aime à faire parade de sa science en économie politique, répète sans cesse qu'en fait d'impôts, deux et deux ne donnent point quatre. On devroit bien l'avertir en sa qualité de complimenteur, qu'en discours obligeans, en paroles flatteuses, deux et deux aussi ne font pas quatre; et qu'on affoiblit par des exagérations l'effet qu'on veut produire.

§. 108. LES AUTRES.

Si l'on ne cherche qu'à se montrer ou à se faire spectacle à soi-même, il faut parler aux autres de soi, de ses prétentions, de ses espérances; mais c'est de leur chose, de leurs intérêts, de leur vanité régnante dont il faut les entretenir, si l'on veut voir leurs traits s'animer, leur voix s'accentuer, leurs bras se débattre, si l'on veut faire aller le Pantin et jouir de ses mouvemens.

§. 109. LA GRACE.

Le goût est ce qu'il y a de plus fin dans l'esprit; mais la grâce est plus utile encore, la grâce dans le ton, dans les paroles, dans les manières; c'est presque un des mystères de notre nature qu'on ne peut définir. Je dirois pour ma part: — voyez

Mad. de STAEL, — si ce mot ne risquoit pas d'atteindre un jour un âge, où les années dérangeront tout.

§. 110. UN MÊME LANGAGE AVEC UN CARACTÈRE OPPOSÉ.

On pourroit quelquefois tenir le même langage avec un caractère absolument opposé. *Il n'est pas aisé de se brouiller avec moi*, étoit un mot du Cardinal de La-Roche-Aymon, que l'on citoit souvent pour rappeler la bassesse de son caractère. Eh bien, avec une disposition toute différente, et pour ainsi dire, à vol d'aigle, on pourroit tenir le même langage. Vous me négligez, vous ne me prévenez point, vous êtes inexact à me rendre mes visites, à la bonne heure, je n'y avois pas pris garde. — Mais ne vous fâcherez-vous pas quand vous saurez que hier, pas plus tard que

hier, dans une assemblée on a dit: que vous aviez beaucoup de gaucherie, peu d'apropos et un esprit commun. — Non, les bons petits, dites ce qu'il vous plaira, il y a vous, il y a moi, jugeons-nous à notre aise, et chacun selon nos moyens. — Et c'est ainsi qu'avec de la hauteur, ou avec un amour-propre impertinent, on pourroit dire aussi. *Il n'est pas aisé de se brouiller avec moi.*

§ 111. OBEISSANCE.

On doit avoir présent à son esprit, que la soumission du grand nombre à un seul Etre, n'est pas un fait simple.

On a inventé la discipline pour remplir ce but dans les camps, et la perfection de cette science est devenue le complément du despotisme.

On a inventé les idées de grandeur et de majesté pour remplir ce but dans la société civile, et la perfection de ces idées, à la faveur des habitudes de respect, a complété le beau système d'union entre l'ordre et la liberté.

§. 112. DISTINCTIONS HÉRÉDITAIRES.

Faites attention à un petit nombre de réflexions sur les rangs supérieurs par droit de naissance et par tradition.

Ces rangs dont nous parlons, servent à composer et à perpétuer la Majesté royale, et à garantir ainsi la continuité du respect pour le Prince, continuité qui est la véritable transmission politique nécessaire à l'Etat, et le but principal où l'on vise par le maintien des dynasties. Et lorsque cette continuité de respect est arrêtée ou interrompue,

il faut recourir au despotisme pour y suppléer, et le pouvoir en règne n'y manque jamais.

De plus, ces rangs supérieurs servent de Chambre-Haute à l'opinion publique, et consacrent sa puissance. Au lieu que dans la démocratie, cette opinion n'a aucun caractère, distinctif, aucune fixité; et que tantôt elle est emportée comme une sauvage, par un aveugle esprit d'indépendance, et tantôt muselée comme une esclave, par des tyrans populaires.

§. 113. L'OPINION DE LA SOCIÉTÉ.

J'ai vu l'opinion de la société abuser de son pouvoir. Elle en imposoit aux Ministres, et souvent ce fut un bien; mais plusieurs fois j'aurois voulu la narguer, et sûrement je l'aurois essayé si j'avois eu une force personnelle.

§. 121.

§. 114. REMORDS.

Hélas! où est la vie, est-ce dans le présent? Est-ce dans l'avenir? Est-ce dans le passé? Vous ne pouvez en juger, vous que des remords attachent en entier à une époque, à une circonstance. C'est aux âmes innocentes, à elles seules, que tous les tems appartiennent.

§. 115. LES MANIERES DES AUTRES AVEC NOUS.

Les paroles offensent plus que les actions, le ton plus que les paroles, l'air plus que le ton. J'explique ainsi cette différence. Plus l'expression des sentimens qu'on a pour nous est calme, est reposée, plus elle ressemble à l'habitude.

§. 116. SUITE.

A part l'honneur du monde, vous pardonneriez à vos inférieurs plusieurs actes de rebellion, plutôt qu'un air d'aisance.

§. 117. CIRCONSTANCES.

La part qu'on doit accorder aux circonstances extraordinaires, est, entre toutes les déterminations politiques une des plus difficiles ; on craint de faire une seule exception à de vieux principes conservateurs. On risque, en se refusant à une légère complaisance, d'être contraint à de plus grands sacrifices.

§. 118. LIAISONS CONJUGALES.

Un homme de l'esprit le plus

stérile trouve des sujets de conversation avec sa femme, tant les intérêts communs entre deux époux sont multipliés. Il faut beaucoup plus d'abondance, beaucoup plus d'imagination dans les relations habituelles avec une simple maîtresse. Les femmes du monde surtout ne s'associent qu'à des idées à demi-folâtres, rien ne leur appartient, et partout où elles distinguent les traces de la raison, elles croient découvrir les pas d'un ennemi. Cette réflexion en faveur du mariage devroit augmenter le nombre de ses partisans dans les grandes villes, où tant de gens, embarrassés au milieu de la société, prennent une maîtresse pour l'aisance de leur vie ou la commodité de leur esprit.

§. 119. FRAGMENT SUR LA LIBERTÉ MÉTAPHYSIQUE. 1802.

Un homme d'esprit attaquoit

hier chez moi l'existence de notre liberté; et sans employer des argumens nouveaux, sa manière pressante et didactique faisoit beaucoup d'impression.

Il personnifioit les motifs de nos actions, et s'attachant à démontrer comment ces motifs créoient ou fixoient toutes nos résolutions, il en concluoit que, dans cet état continuel d'asservissement à un régulateur, notre liberté n'existoit pas.

L'erreur principale de ce raisonnement vient de ce qu'on détache une des parties, une des modalités de notre organisation spirituelle, pour en faire un être extérieur sous le nom de *motifs*, un être séparé de nous, auquel on soumet ensuite toutes nos actions et toutes nos volontés. C'est donc en réclamant ces motifs comme une portion de nous-mêmes, comme une des œuvres de notre esprit, que nous reprendrons

la liberté dont on veut nous dépouiller.

Ce n'est pas hors de nous, mais en nous, que nos volontés, nos opinions, nos préférences se forment; et c'est notre esprit qui fait ce beau travail, ce travail si composé de nuances et d'élémens imperceptibles qu'il ressemble à une création. Notre esprit rassemble autour de lui tout ce qui peut l'éclairer, les souvenirs du passé, la prévoyance de l'avenir, les vues plus lointaines encore qui composent les tableaux de l'imagination. Il a encore l'idée des satisfactions morales et des plaisirs des sens, et il comprend tout notre être sous son immense inspection; enfin, les vérités et les illusions semblent circuler autour de notre esprit, semblent en combat devant lui, et c'est lui qui décerne la palme aux unes ou aux autres. Que parle-t-on de motifs? chaque pensée raisonnable

a le sien, chaque séduction dangereuse a le sien aussi ; et lorsqu'au milieu de tant de mouvemens, au milieu de la tourmente où notre esprit se trouve placé, il se décide enfin, cette résolution est visiblement la dernière action de sa pensée, et non une proclamation despotique qui lui est adressée du dehors pour fixer ses doutes. Ne voit-on pas comment il en use avec autorité envers tous les motifs qui lui sont présentés? Quelquefois il les range, il les aligne devant ses regards comme sur un champ de bataille, pour les mieux connoître et les distinguer plus facilement ; et dans d'autres momens, c'est un à un qu'il les fait comparoître devant son tribunal, il écoute les uns favorablement, puis il les disgracie, puis il les rappelle ; et souvent une raison qu'il tire de l'oubli, qu'il fait sortir de l'obscurité, triomphe de toutes les autres ;

et voilà pourtant cet esprit souverain, souverain de toutes les manières, que l'on voudroit, avec l'art du raisonnement, transformer en esclave de sa dernière décision. C'est vouloir substituer la plus misérable des suppositions au magnifique système de pouvoir et de liberté, dont le sentiment de notre esprit nous donne l'idée.

Certes, s'il y a dans nous quelque chose de supérieur à la pensée, ce n'est pas un motif mis en autorité par les décrets de l'école, ce n'est pas une des modalités sans fin que notre esprit gouverne; mais c'est *le moi*, cet être mystérieux, cet être incompréhensible dont notre pensée ne semble que l'agent, dont notre pensée a pour mission de faire le bonheur par ses soins et ses recherches.

Le moi, centre de notre existence, est susceptible de peines et de plaisirs; et ces peines, ces plai-

sirs, il les doit aux impressions que reçoivent les sens dont il est doué, et aux perceptions morales, la source productrice de tant de soins et de tant d'espérances.

C'est à ce *moi* que les passions s'adressent, c'est à ce *moi* que la raison fait entendre son langage, et lui seul prononce dans toutes les questions qui intéressent le bonheur; c'est lui qui a la décision suprême, mais il paroît laisser agir sans lui la pensée quand elle travaille, quand elle compose, et il ne s'inquiète que de son but.

Il sembleroit donc qu'il y auroit en nous deux facultés, constatant l'une et l'autre notre liberté. L'une appartient entièrement au *moi*, le souverain de notre organisation vivante, le maître de la maison. L'autre appartient à la pensée, à cette pensée qui, dans les détails de toute espèce de recherches et de compositions,

semble se mouvoir par des causes indépendantes du *moi*. Ainsi l'Artiste en guidant son pinceau, le Poëte en arrangeant des vers harmonieux, le Savant en poursuivant dans son laboratoire les secrets de la nature, semblent avoir une liberté d'action qui leur est propre. Et le *moi* est là qui jouit des perspectives de gloire et de fortune que les travaux de la pensée lui promettent ou lui font espérer; et s'il voit que ces travaux sont stériles, il commande à la pensée de suivre une autre route.

Enfin, au dessus du *moi* qui délibère seul, ou qui guide l'action de la pensée, il semble qu'il y a place encore pour une autorité supérieure. Mais s'il arrive aux hommes de s'essayer à considérer d'en-haut leur pouvoir spirituel, de l'entreprendre en se plaçant par l'observation au dessus de leur pensée, et pour ainsi dire au dessus du *moi*

dont ils ont la conscience, ils sentent à l'instant l'inutilité de leur tentative ; et s'ils persistoient, ils tomberoient dans une sorte d'anéantissement. C'est qu'une telle place où nous voudrions monter, appartient à Dieu seul, ou aux esprits célestes, investis d'une portion de sa puissance ; ce sont là des mystères sur des mystères : ainsi, en étudiant la métaphysique de notre organisation morale, arrêtons-nous aux observations de notre esprit, approuvées et confirmées par notre sentiment. Et qu'est-ce que ce sentiment en métaphysique? une lumière plus pénétrante encore que la lumière de l'esprit, et qui semble admissible de plus près à la conception de nos facultés simples, telles que la pensée, la liberté, le choix, la volonté et l'obéissance de notre être physique aux commandémens de notre être moral.

Est-il rien de plus misérable, que de vouloir dégrader ce système sublime, que de vouloir abréger cette immense conception en créant des modalités indéfinissables, qui, sous le nom de motifs, sont nos maîtres et nos maîtres absolus. Cette hypothèse, toute fantastique, est plus absurde que l'hypothèse des atomes disséminés dans l'espace, pour expliquer *a priori* l'ordonnance de l'univers; car nous concevons au moins l'existence de ces atomes, lorsque nous brisons en imagination tout ce qui existe; mais *les motifs* ne sont que l'expression d'une idée, c'est une parole inventée pour expliquer, en dehors, l'action intime de notre esprit, et pour en donner une notion plus distincte : mais ces motifs ne sont pas moins, comme nous l'avons dit, l'œuvre de notre esprit; aussi sans cet esprit, sans la faculté de penser, d'exa-

miner et de choisir, un motif seroit vide de sens, tandis que les atomes peuvent être conçus par notre entendement, indépendamment de l'existence des mondes harmonieux dont l'univers se compose.

Laissons là les dire de l'école, et l'abus qu'elle fait de l'art du raisonnement, de cet art qui, en s'élevant contre l'esprit de l'homme, s'élève contre son Créateur; car cet art est notre ouvrage, tandis que notre magnificence spirituelle est avant nous, avant notre travail, avant nos forces, avant notre sentiment même. Ah! si longtems qu'on ne viendra pas nous ouvrir les portes de ce temple intérieur que nous appelons notre organisation morale, croyons, sur la foi de tous nos sens intellectuels, que ces mots anciens comme le monde, la pensée, la liberté, la volonté, *le moi*, sont des mots significatifs, inventés pour

exprimer les caractères principaux de notre sublime essence.

Et quelle invention petite et ressemblante à un jeu d'enfant on supposeroit à l'Etre suprême, en substituant un mécanisme uniforme à la grande idée de la liberté, de la liberté unie à l'intelligence. Où seroit alors le but de la création, le but de l'ordre et de la magnificence du monde ?

Allons plus loin encore, en finissant. J'admets en hypothèse le système métaphysique des motifs, des motifs *dominans* que je viens d'expliquer ; et je ne vois plus alors comment aucune liberté pourroit exister dans l'univers entier, comment le premier Être lui-même en auroit l'attribut ; car les résolutions du Souverain des mondes devroient être précédées par des motifs, comme les résolutions de l'homme. Oui, sans doute, il faut des motifs à

toutes les actions, c'est même une condition de la vraie liberté; mais ces motifs sont l'œuvre de notre esprit, et non le résultat obligé d'une force indépendante de nous : terrible système, qui, au milieu du monde social, détruiroit toutes les idées d'honneur et de gloire, et qui, dans une perspective plus vaste, dans nos rapports avec la Divinité, anéantiroit notre émulation, notre mérite et nos espérances !

ESQUISSE

DE PENSÉES. (1)

§. 1. SUR LE MATÉRIALISME.

QUE me font tous ces écrits destinés à nous prouver que l'âme est

(1) Les Pensées que l'on va lire, sont extraites des notes que mon père a laissées, aucune n'étoit copiée ni mise en ordre; il avoit même écrit de sa main, à la tête de celles-ci et de plusieurs autres que je ne publie pas dans ce moment, le titre que j'ai conservé: *Esquisse de Pensées.*

C'étoit donc un objet d'indécision pour moi, de savoir si je les publierois; cependant, comme ces notes, écrites pour lui seul, peuvent servir à

matérielle? (1) Aucun de nous, lorsque nous en parlons, ne peut la connoître que par ses effets, car son essence est invisible pour des yeux mortels; c'est donc pour distinguer l'intelligence de ce que nous voyons, de ce que nous touchons, de ce que nous entendons, que nous l'avons

---

donner une connoissance encore plus intime de sa manière de voir, je me suis résolue à en imprimer quelques-unes telles qu'elles sont.

(1) Mon père a écrit à la tête de ces réflexions: *Article non fait, je veux relire d'abord l'ouvrage de Cabanis, ce sont de simples notions que j'écris, en attendant, pour me les rappeller....* En effet, quoi que ses opinions fussent entièrement opposées à celles du Sénateur Cabanis, il avoit été singulièrement frappé de l'énergique talent de cet écrivain, et le considéroit avec raison comme l'adversaire qui méritoit le plus une attention refléchie.

appellée

appelée un esprit. C'est donc uniquement par l'impression de nos sensations physiques sur l'âme; que nous l'appelons matérielle; mais cette impression dérive d'une propriété, et non de deux corps qui se touchent; nous voyons dans le monde physique de ces propriétés qui ont une puissance sans attouchement, nous pouvons imaginer de même une propriété spirituelle qui commande à notre corps par une puissance inconnue. Je ne me rends pas non plus aux argumens du matérialisme, tirés de l'influence de nos maladies sur notre pensée, c'est le clavecin qui est dérangé.

Avec quel instrument trouvez-vous un mot sensible? avec quel instrument réveillez-vous un souvenir, et un souvenir que vous repliez ensuite dans l'oubli?

Vous n'avez que deux gros mots, l'*esprit* et la *matière*; et pour ex-

primer des idées communes, vous avez plusieurs synonymes.

§. 2. L'HÉRÉDITÉ.

On diroit qu'il y a un instinct dans les arrangemens politiques, et que l'étude confirme ce que cet instinct a produit : témoin l'hérédité ; idée première dans l'esprit des hommes, et dernière dans la réflexion.

§. 3. LE MYSTERE DE SOI.

L'homme s'efforce en vain à saisir le secret de son organisation intellectuelle, il voudroit pour ainsi dire écouter sa pensée.

§. 4. LES REGRETS.

Malheur à celui que les regrets

ne peuvent attendrir, il semble qu'une porte d'airain est fermée pour lui lorsqu'il veut retrouver une image chérie.

§. 5. ENVIE.

On est moins jaloux des supériorités réglées que des dons arbitraires.

§. 6. FAMILIARITÉ.

Il y a des gens qui disent notre Montesquieu, notre Pascal; je n'aime pas cette familiarité avec de tels hommes.

§. 7. L'AMBITION DE LA GLOIRE.

Il n'y a qu'à voir ce qui reste des grands hommes, pour se calmer dans son ambition.

§. 8. LA PLAISANTERIE.

Madame, disoit Dorval, vous savez combien j'aime la plaisanterie, on dit même que je m'y entends un peu; savez-vous que le bon Sterheim est un homme de beaucoup d'esprit? oui, je vous le donne pour tel, nous avons dit ensemble des choses charmantes sur la plaisanterie; nous avons, —Vous avez parlé seul. La plaisanterie est tout ce qu'il y a de plus fin dans l'esprit.

§. 9. LES PHRASES BANNALES.

Rien n'est plus redoutable que les phrases bannales; quand ceux qui vous haïssent en ont trouvé une qui peut vous nuire, ils ne répètent jamais qu'elle. J'ai rencontré une telle

phrase dans mon chemin, qui m'a fait beaucoup d'ennemis; on a dit que j'étois l'auteur du doublement du tiers, ce doublement (je l'ai expliqué dans mon histoire de la Révolution Françoise) étoit à beaucoup d'égards un *dédoublement*, c'étoit là le mot juste; mais il a été dit trop tard, il n'étoit plus tems de l'opposer à l'autre qui avoit déjà la vogue.

§. 10. LA SUSCEPTIBILITÉ.

On s'abaisse, en prenant de l'ombrage trop facilement.

§. 11. L'IMAGINATION.

Il faut un conducteur au fil électrique, il en faut un, de même, à la flamme éthérée de l'imagination.

§. 12. UNE LETTRE BIEN FAITE.

Vous avez écrit huit pages au

Prince, pour vous disculper d'un délit de chasse dont on vous accuse auprès de lui, et vous n'avez pu parvenir à calmer son irritation; un de vos camarades avoit commis une faute beaucoup plus grave, et il a tout réparé avec une lettre plus courte et bien moins raisonnée. — Les voici toutes les deux, jugez-en.— Je viens de les lire, vous avez raison; et pourtant le résultat ne m'étonne pas.—Expliquez-vous.—C'est aisé. Voyez ces quatre lignes qui finissent la lettre de votre ami. — Eh bien elles n'ont aucun rapport à l'affaire. — C'est vrai; mais beaucoup à l'homme qui doit la juger, beaucoup au Prince.

§. 13. SUR LES DISCOURS DES MONARQUES ANGLOIS.

Quand est-ce donc que les Monarques Anglois sauront ce qu'ils

peuvent faire de leurs discours d'ouverture, dans la séance solennelle où ils parlent du haut du trône aux Pairs et aux Communes d'Angleterre? Sans doute ce discours ne peut être long, car il doit conserver le caractère de dignité qui lui appartient ; mais avec peu de paroles, on peut dire en beau langage des choses superbes. On le peut avec courage, avec dignité, avec majesté ; et néanmoins il semble en lisant ces discours, que le Monarque ne songe qu'à se tirer d'une tâche difficile, et qu'il soit impatient, dès le début, d'arriver à la fin sain et sauf, sans avoir offensé ni le public, ni les Pairs, ni les Communes. Je me ferois une bien autre idée du discours du Roi d'Angleterre. Je ne sais pourquoi le Gouvernement n'est pas plus heureux dans les proclamations publiques qu'il a faites aux époques de la guerre et de la paix ; il

a de si beaux modèles d'éloquence, et d'éloquence à propos, dans les débats journaliers du Parlement; et, lorsque les Ministres Anglois ont à parler à l'Europe, ils sont tout empruntés, il n'y a plus dans leurs discours ni vigueur, ni originalité; ils ressemblent à cet homme qu'on vouloit peindre à cause de sa barbe, et qui la fit couper, afin de paroître plus décemment chez le peintre. Je me rappelle encore de quelle manière ils se tirèrent du beau sujet qui leur étoit fourni en 1777, et lorsque les François s'étoient unis aux Américains; leur Gouvernement avoit bien l'intention de faire de son mieux, car il s'adressa à M.r Gibbon pour composer cette déclaration; mais M.r Gibbon ne fit usage que de l'esprit, il crut que c'étoit là ce qu'on vouloit en s'adressant à un homme de lettres; je me doutai, dans le tems, que c'étoit

là l'ouvrage d'un homme hors du Gouvernement, et je soupçonnai M.r Gibbon; et c'est parce que je le lui dis dans la suite, que je sus par son aveu ce qu'il ne m'auroit pas dit de lui-même.

§. 14. LES PAIRS ANGLOIS.

On fait trop de Pairs en Angleterre, il est à craindre qu'on ne diminue ainsi le salutaire respect qu'inspire cette institution.

§. 15. VOYAGES.

On a imputé à une sorte de barbarie féodale les obstacles que les Souverains de la Russie ont apportés long-tems aux voyages de leurs sujets dans les pays étrangers. L'Empereur actuel, animé par des principes libéraux, a levé tous

ces obstacles, et les Russes aujourd'hui sortent de leur pays en grand nombre, parcourent l'Europe, et font partout de longs séjours. Je crois qu'après les avoir retenus chez eux par des motifs incompatibles avec les mœurs du tems, il y a de l'excès dans la liberté qu'on leur laisse. Un pays tel que la Russie, où tant de biens de la vie manquent, et qui n'est pas sûr de pouvoir toujours les payer avec ses bois et ses chanvres, doit veiller aux dépenses que les voyageurs font dans les pays étrangers; il le doit d'autant plus que ses fortunes territoriales sont réunies par étendues immenses dans les mains des Seigneurs, ensorte qu'un petit nombre d'entr'eux dépenseroient à eux seuls une portion considérable du revenu national dans le pays étranger, s'ils pouvoient y voyager et y demeurer sans aucune gêne de

la part du Souverain. Les propriétés prodigieuses dans une seule main sont une circonstance extraordinaire, et qui exige des exceptions dans l'usage de la liberté. Je crois donc que dans un pays, où, par une double combinaison, cette concentration de richesses existe, en même tems que le pays est contrarié par des désavantages de commerce, il importe de mettre une borne à la liberté indéfinie des séjours au dehors.

§. 16. L'OPINION PUBLIQUE.

Il n'y a point d'opinion publique, s'il n'existe point de classes distinctes dans la société; l'opinion est le résultat d'un choix entre les idées, et pour le faire, il faut qu'il y ait un choix entre les personnes.

§. 17. RUSE DES FRONDEURS.

Les frondeurs qui ne veulent pas

se compromettre, prêtent leurs bons mots à une personue d'esprit : ils se servent d'elle comme d'un instrument de rancune.

§. 18. LES VIEILLARDS.

Ils ne doivent jamais se servir du mot *délicieux*, il n'est plus de leur âge.

§. 19. LES FEMMES.

Il ne faut pas que les femmes se permettent aucun faux mouvement. Il y a dans tout ce qu'on fait habituellement une raison primitive.

§. 20. UN RISQUE.

C'est un grand risque de vouloir tout payer par l'amitié sans louange.

§. 21. AVIDITÉ.

Quand l'amour de l'argent nous

domine trop, il faut se représenter ce que l'on en peut faire, il me semble que cela doit calmer.

§. 22. LA RÉVOLUTION.

La révolution a augmenté en France la somme d'esprit; un plus grand nombre de gens en ont un peu.

§. 23. UN OUVRAGE.

Il faut le public pour juger un ouvrage. Il se peut qu'autour de vous vous n'ayez ni un homme ardent, ni un homme sensible, et que la peur en tout genre dicte les conseils des familles ou des coteries.

§. 24. LE PARTERRE.

Le parterre est souvent composé d'hommes, qui, tous pris séparément, n'oseroient pas avoir un avis,

ils s'encouragent lorsqu'ils sont réunis, et jugent souvent alors avec une sagacité parfaite.

§. 25. LE VAGUE.

Gardez-vous de vouloir prouver ce qui n'est pas susceptible d'une parfaite démonstration ; le vague vaut bien mieux.

§. 26. USAGE DE GENÈVE.

Usage charmant à Genève, on prend le nom de sa femme ! Quelle admirable invention qu'une femme !

SUITES FUNESTES

D'UNE

SEULE FAUTE.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

DANS une conversation, dont le roman de Delphine fut le sujet, on soutint que les seules affections domestiques pouvoient amener, aussi naturellement qu'un autre amour, les situations les plus tragiques; cette opinion fut contestée, et par une sorte de défi, on provoqua l'écrit suivant, dont le fond est véritable.

CET avertissement est de mon père; il avoit consenti à laisser publier cette Nouvelle l'année dernière dans un Journal, mais à la réflexion, il y renonça. Moi j'ai pensé que ce seroit presque lais-

ser sa réputation incomplette que de ne pas faire connoître un ouvrage si admirable en lui-même, si extraordinaire aussi par le nom de l'Auteur.

Il me conviendroit bien peu certainement de faire ressortir la morale d'un ouvrage de M.r Necker, cependant il me semble que les suites terribles du désordre dans les affaires, sont montrées dans cet Ecrit avec une force qui n'existe nulle part, et dont l'application est d'une importance habituelle. Dans la plupart des romans qui ont un but moral, on peint d'un côté des personnages parfaits, et de l'autre des personnages complètement odieux; il me semble que de tels écrits ne font aucune impression sur la seule classe susceptible de s'améliorer, celle qui est tout à la fois foible et bonne. Ce qui est vraiment utile, c'est d'inspirer de la terreur pour les fautes commises par des êtres naturellement honnêtes, déli-

cats et sensibles ; c'est à eux seulement que les conseils peuvent profiter, c'est eux qu'un funeste exemple peut épouvanter. Les êtres vicieux ont une nature si étrangère à la nôtre, que les écrits, quels qu'ils soient, ne pénètrent jamais jusqu'à leur conviction ; le langage, les sentimens, les espérances, les craintes, tout est différent, et rien ne peut faire effet sur eux que les événemens de leur propre vie.

Je n'ai pas besoin, je pense, de dire qu'un auteur dramatique n'approuve pas les personnages qu'il représente, et qu'il n'en est pas moins un moraliste sévère, soit qu'il peigne l'enchaînement des fautes et leurs conséquences funestes, soit qu'il montre la suite des bonnes actions et leur récompense ; on a presque honte, aux yeux de l'Europe littéraire, de répéter des idées qui sont reconnues par-tout jusqu'au point d'être entièrement superflues. Mais en France, où les partis politiques comprimés ne peuvent plus s'essayer que sur le champ desséché

de la littérature, il faut tout expliquer en réfutant ceux qui, j'en conviens, comprennent tout, mais gardent extérieurement leur sérieux en disant ce qu'ils ne pensent pas, et en se moquant en secret de la bonne espèce de lecteurs disposés à les croire.

SUITES FUNESTES

D'UNE

SEULE FAUTE.

Miss Lesby, d'une famille honorable, perdit ses parens de bonne heure; son éducation fut achevée par une sœur de sa mère généralement respectée et retirée depuis long-tems dans une des provinces de l'Angleterre. Le modique revenu de Miss Lesby fut employé à lui procurer des maîtres propres à seconder son goût pour l'étude et à cultiver ses heureuses dispositions. La nature avoit tout fait pour elle. Une taille élégante, des traits parfaits, une grâce indéfinissable. Tant de charmes attiroient tous les regards. Miss Lesby jouissoit avec dis-

traction des hommages qu'on lui rendoit, et l'on auroit pû la croire indifférente aux divers triomphes de la vanité. Son cœur sensible lui donnoit déjà l'idée d'un autre bonheur, elle aspiroit à devenir un jour le bien, le seul bien d'un être digne d'elle, elle avoit le besoin d'aimer et d'être aimée.

Miss Lesby n'avoit pas encore atteint sa dix-huitième année lorsque le Chevalier Sommers revint en Angleterre après avoir terminé ses voyages. La mort récente de son père l'avoit rendu possesseur d'une terre considérable, et cette terre à peu de distance de Londres, étoit située dans le Comté de Kent, la même province où vivoit Miss Lesby.

Le retour d'Henri Sommers après une longue absence, devint une sorte d'événement pour le canton, et bientôt, en s'occupant de lui, on

voulut le marier ; on nommoit toutes les personnes qui pouvoient lui convenir, et l'attention se fixoit uniquement sur les femmes du plus haut rang.

Ces bruits arrivèrent jusques à Miss Lesby, elle y prêta d'abord une oreille indifférente, mais dès qu'elle eut vu le Chevalier, elle s'affligea pour la première fois de la médiocrité de sa situation. Henri Sommers réunissoit au maintien le plus noble toute la beauté qui sied à un homme, et sa contenance calme, son ton mesuré en auroient trop imposé, si l'on n'avoit pas aperçu dans ses regards l'expression de la plus sensible bonté. On lui reprochoit un air habituel de langueur et de mélancolie; mais cet air que d'autres interprêtoient comme la preuve et le signal d'un caractère sombre, devint un charme aux yeux d'Elise du moment où

elle reçut les soins d'Henri, où elle souhaita d'en être aimée, où elle aperçut qu'elle l'aimoit. Elise crut que Henri le superbe Henri rechercheroit les paroles consolantes d'une âme tendre, qu'il en avoit besoin, et le cœur de la sensible Elise se prit à cette espérance. Elle ne se trompa point, le Chevalier Sommers attiré par sa beauté, s'approcha d'elle dans les grandes assemblées du canton; le plus doux son de voix, ce trait mystérieux, qui semble la première expression de l'âme, fut une nouvelle séduction pour Henri, et à mesure qu'Elise parloit, qu'elle se communiquoit à lui, la noblesse de ses sentimens, la délicatesse de ses pensées et la pureté de son langage le captivèrent par un charme irrésistible. Il crut avoir trouvé dans Elise cette réunion de qualités solides et brillantes dont son active imagina-

tion s'étoit fait depuis long-tems un modèle fantastique. Mais lorsque le Chevalier soumettoit ainsi le mérite d'Elise au jugement de son esprit, il en étoit déjà passionnément amoureux.

Il eut du plaisir à penser que Miss Lesby par sa fortune et son rang dans la société étoit dans une situation moins heureuse que la sienne, et qu'il pourroit, en obtenant sa main, l'associer à des avantages que le monde avoit l'habitude d'estimer. Henri ne fut pas moins inquiet de la réponse d'Elise le jour où il se résolut à lui exprimer par lettres la passion qu'il avoit conçue pour elle et les vœux ardens qu'il formoit.

« Elise, lui écrivoit-il, Elise au
» milieu des hommages qui lui sont
» rendus, aura-t-elle remarqué mon
» amour ? Elise, noble Elise, si
» fière à tant de titres, me croirez-
» vous digne d'unir à jamais mon

» sort à votre destinée? me croirez-
» vous digne d'être votre premier
» ami, d'en prendre tous les noms
» et de m'en glorifier jusques à
» mon dernier soupir? »

La réponse fut tracée en tremblant, mais les vœux de Sommers furent acceptés, et le lendemain Miss Lesby en écrivant à sa meilleure amie, lui dit, que si le bonheur d'Henri dépendoit en effet des sentimens d'Elise, elle craignoit bien qu'il n'eût été heureux avant de le désirer.

Le Chevalier Sommers au comble de la félicité se crut en possession d'une seconde vie, et aucune parole ne lui suffisoit pour exprimer les transports de sa joie. Ce fut néanmoins en versant des larmes, mais des larmes délicieuses, qu'aux pieds de Miss Lesby il lui parla de son bonheur, de sa reconnoissance, et qu'il fit entre les mains d'Elise le

serment de rester, sous les lois de l'hymen, l'amant le plus tendre et le plus passionné. Il vit l'émotion d'Elise, il entendit ses regards et ne lui demanda point d'autre promesse. Ah! qu'en peu de tems ils s'entendirent, qu'en peu de tems ils s'aperçurent que le ciel les avoit faits l'un pour l'autre! L'hymen fixa leur destinée, l'hymen les unit, et resplendissans tous les deux de jeunesse et de beauté, ils furent enviés mais encore plus aimés, car ils cherchèrent par des soins et de l'empressement envers la société à se faire pardonner leur bonheur. Henri ne croyoit jamais pouvoir montrer assez de dévouement aux personnes qui lui parloient bien d'Elise, et si Elise entendoit faire l'éloge d'Henri, ses regards s'animoient, ils respiroient le bonheur, et des paroles douces, des expressions touchantes annonçoient sa re-

connoissance. Une assemblée de la province se réunissoit-elle à Macols, (le château des Sommers,) le Chevalier entroit à tout moment dans l'appartement d'Elise pour savoir si elle étoit prête à paroître, et quand elle l'étoit, il la devançoit avec précipitation, et se plaçoit de manière à bien juger de l'effet que feroient au milieu du cercle, la parure d'Elise et sa beauté; puis il s'approchoit des personnes qui avoient montré le plus de surprise. — Eh bien...... disoit-il à chacun en particulier, — et il ne se lassoit pas d'entendre répéter à tout le monde les mêmes mots d'admiration. Les regards d'Henri si vivement, si constamment fixés sur Elise auroient guidé tout le monde, si la beauté parfaite ne tenoit pas d'elle seule le pouvoir d'attirer et de captiver les hommages.

Henri vouloit aussi qu'on admirât les idées fines d'Elise et ses expressions toujours délicates, toujours choisies, et si quelquefois il embarrassoit la modestie de Lady Sommers par des applaudissemens exagérés, le plus souvent il faisoit valoir les paroles d'Elise avec une adresse de sentiment qui passoit de beaucoup tous les arts de l'esprit. Enfin, Elise avoit en lui un ami si associé à elle jusques dans les plus petits détails de l'amour-propre, qu'elle croyoit avoir une double existence, et qu'elle se voyoit répétée dans toutes les sensations d'Henri comme dans une de ces glaces qui, par un heureux hasard, embellissent les traits sans rien faire perdre à la vérité. Et quel protecteur en tout que cet Henri! il auroit pris un air trop superbe si l'on avoit disputé quelque chose à Elise; mais au milieu de la bienveillance

générale il paroissoit seulement un homme fier de sa femme et glorieux de l'éclat qu'elle avoit dans le monde. Le seul nom de Lady Sommers, ce nom qu'Elise tenoit de lui, ce nom, signe de leur alliance, quand il étoit prononcé devant Henri le faisoit tressaillir, lui inspiroit toutes les émotions de l'amour. L'amant époux, l'époux amant a seul eu la connoissance de toutes les vibrations du cœur, a seul pu découvrir tous les mystères du sentiment. Mais le bonheur du Chevalier Sommers ne fut complet qu'au moment où Elise, naturellement timide et fière, eut cette confiance entière, résultat d'une unité parfaite, qu'au moment où elle disposa de la fortune de son Henri comme de la sienne propre, où elle en fit les honneurs dans le monde avec autant d'aisance que d'un bien à elle. Ce toi qui est moi,

ce mien qui est tien, voilà le trait distinctif des jouissances les plus délicates de l'amour.

C'est ainsi que par degrés tout devint abandon, tout fut enchantement entre Elise et Henri, et la loi de l'hymen sous laquelle ils vivoient étoit pour eux une source d'intérêts intimes, que l'amour seul n'auroit pu produire. Ils aimoient le serment qui avoit scellé leur alliance, qui l'avoit rendue immuable aux yeux des hommes. Ils formoient des projets ensemble, ils les trouvoient tous beaux parce qu'ils en étoient, parce qu'ils s'y associoient d'une égale part. Ils parcouroient sans crainte en imagination les divers âges qui composent la vie, et se représentant la vieillesse comme une époque où ils auroient long-tems fait route ensemble, ils envioient les doux souvenirs qui viendroient alors remplacer leurs es-

pérances. Quelquefois même ils abordoient l'idée de la mort, et ils pensoient que si elle arrivoit pour eux le même jour, à la même heure et au même moment, ils se jetteroient dans cet abîme avec la certitude de n'être jamais séparés, et s'abandonneroient à l'idée que leur cœur ardent et passionné résisteroit à toutes les causes de destruction. Quel signe d'immortalité qu'une âme aimante! Et heureux comme ils l'étoient, souverainement heureux, et ne connoissant en eux-mêmes aucune puissance primitive, ils élevoient leur pensée vers la Cause Eternelle, ils croyoient à Dieu, ils l'aimoient et l'adoroient.

Les hommes et la société ne leur avoient fait encore aucun mal, et à la première peine qu'ils en reçurent, ils crurent avoir fait la découverte d'un nouveau plaisir, tant le besoin de s'entr'aider mutuelle-

ment eut de charmes pour eux, et ajoutoit un prix à leur intimité. Ils virent mieux le cercle qui les environnoit, qui les séparoit du monde, et dans cet espèce d'asile de leur cœur, ils se sentirent plus unis, plus l'un à l'autre que jamais.

C'étoit Henri qui avoit surtout besoin de la main d'un ami pour adoucir les chagrins dont une communication habituelle avec les hommes est la source féconde. Henri, par sa famille et par son état dans le monde, avoit de nombreuses relations, et le goût de la considération lui étoit venu de bonne heure. Aussi n'avoit-il négligé aucun des moyens propres à lui procurer la faveur publique, propres encore à lui valoir les succès de société. Mais comment aspirer à passer les autres en jouissances d'amour-propre sans avoir des momens de découragement ou d'irri-

tation. Il y a des rivaux sur toutes les routes, et si quelquefois ils consacrent votre triomphe et le relèvent, le plus souvent ils contrarient vos projets et déjouent votre ambition.

Elise regretta de n'être pas tout pour Henri comme il étoit tout pour elle, mais sa raison lui fit comprendre aisément que les hommes étant appelés par l'ordre social à jouer un rôle dans le monde, il étoit naturel qu'ils missent de l'intérêt à cette destination et qu'ils en courussent les hasards. Bientôt même, Elise fut contente en voyant que les peines inséparables de toute espèce d'ambition devenoient autant de sujets de confidence de la part de Henri, et qu'il cherchoit près d'elle les encouragemens ou les consolations dont il avoit besoin. Et quelles délices pour une femme sensible de savoir et d'é-

prouver à tout moment que par son langage, son tendre intérêt, ses douces caresses, elle peut changer la disposition intime de l'ami de son cœur, le renvoyer tranquille quand il vient à elle inquiet, et animé d'un nouveau courage quand l'espérance l'abandonne !

Elise toute occupée d'Henri, avoit sans aucune étude appris à le connoître, elle l'avoit appris par amour ; elle sut de quelle manière l'opinion des autres agissoit sur lui, elle sut à quelles impressions il résistoit difficilement, et de quelle manière on parvenoit à troubler son imagination ; mais tout étoit si pur et si noble dans les sentimens de l'excellent Henri, qu'Elise n'avoit jamais eu de profondes blessures à guérir, et qu'avec des soins délicats, une adresse permise, elle rendoit le calme à son ami.

Henri en se voyant ainsi secouru

par l'esprit et l'amitié d'Elise, emportoit de toutes ses conversations avec elle un tendre sentiment de reconnoissance, mais il regrettoit de n'avoir jamais l'occasion de rendre à Elise le même genre de service, et quand il s'en plaignit une fois, elle lui répondit : « Je ne manque pas de confiance en vous, mon cher Henri, et je vous ouvrirois mon cœur s'il étoit possible, afin que vous pussiez y lire mes sentimens les plus secrets ; mais le monde ne peut me causer aucun chagrin. Je n'ai qu'un intérêt, je ne forme qu'un vœu, c'est d'être aimée d'Henri, c'est de le voir heureux, voilà le sort de ma vie, je ne demande aucun autre bien. — O douces paroles, s'écria Henri, les anges du Ciel peuvent-ils en faire entendre de plus ravissantes aux heureux dont ils sont environnés ? Eh bien, sois ma bienfaitrice, adorable Elise,

sois-la comme tu veux l'être avec une générosité parfaite, et en ne demandant de moi que de l'amour; ah, que je payerai bien cette dette! Ma vie est unie à la tienne par tous les liens imaginables, fais de moi tout ce que tu voudras. — J'accepte cette autorité, mon cher ami, car je ne voudrai jamais que ton bonheur. Je passerois mes jours avec toi dans un désert, que tous mes vœux personnels seroient remplis; mais mon ami a l'habitude du monde, le mouvement lui plaît, les jeux de l'ambition l'intéressent. Il ne doit faire le sacrifice ni de ses goûts, ni des vues politiques qui appartiennent à sa position. Les élections du Parlement se feront cette année, je veux qu'il profite de son crédit et des égards qu'on lui témoigne pour être Député de la province. Elise, ta bonne Elise, Elise qui s'appelle avec confiance ta bien ai-

mée, demande seulement de rester toujours la confidente de tes peines et de tes inquiétudes. Hélas, il y en a tant quand on se mêle aux hommes, ou quand on marche avec eux dans les routes de la fortune et de la gloire ! Tu viendras à moi au moindre déplaisir que les autres, ou des contrariétés inattendues te feront éprouver, et je serai là pour entendre mon Henri et pour adoucir ses peines. Une affection passionnée me donnera toujours quelqu'esprit, et ne sais-je pas déjà que les pensées généreuses et fières, celles que j'aime aussi, sont les seules qui puissent être présentées avec succès au Chevalier Sommers, les seules qui conviennent à son noble cœur. Viens donc à moi, cher Henri, et toujours à moi. Je ne craindrai point, avec cette espérance de vivre en retraite dans ton absence, d'être absolument seule. Le Ciel nous a donné une fille, et quoiqu'elle n'ait

pas encore six ans, elle montre une sensibilité si extraordinaire, qu'en peu de tems je pourrai lui parler de toi, sans cesse, et recevoir d'elle de petites réponses qui me satisferont. Je l'instruirai à t'aimer, ce sera bien facile, et je te la tiendrai toute prête pour le moment où ... si ma foible santé.... — N'achève pas, interrompit vivement Henri. Je fais serment de ne pas te survivre un jour, un jour! une heure, un moment. Tu n'as dit qu'un mot, et déjà tout est sans couleur à mes yeux, l'univers s'en va. Je ne veux plus rien être. — Pardonne, cher Henri, pardonne à ton Elise, elle t'a fait de la peine, mais c'est la première fois de sa vie. Je le sens bien, nos destinées sont inséparables, laissons là l'avenir Hélas, sans nous, sans que nous y pensions, il ne viendra que trop vîte. Ah! le moment présent, ce moment où je suis si heureuse, que ne puis-je le retenir! —

Pauvre Elise, vous aviez raison d'éprouver ce regret. Tout va changer pour vous. Hélas ! nous le savons tous, elles n'ont qu'un règne nos belles années ; mais lorsque les ténèbres de la mort apparoissent au milieu du printems de la vie, et lorsque nous dérangeons nous-mêmes et par nos propres fautes le cours bienfaisant de la nature, tout est complet dans cette fatalité, tout l'est dans ce malheur.

Henri Sommers avoit éprouvé quelques pertes dans sa fortune ; et généreux, libéral, ami du faste, loin de réparer ces pertes par de l'économie, il s'étoit dérangé chaque année un peu davantage. Il haïssoit d'ailleurs, les comptes et les calculs d'argent, et n'y avoit aucune aptitude. Son homme d'affaires, qui s'en étoit aperçu bien vîte, et qui vouloit lui plaire, indiquoit toujours au Chevalier une vente de

quelque portion de capital comme le supplément naturel à l'insuffisance des revenus, et Henri adoptoit d'autant plus facilement cette espèce de ressource, qu'il attendoit un grand héritage d'un oncle, revenu des Indes, avec une fortune considérable. Mais les espérances de Sommers s'évanouirent tout-à-coup par le mariage de cet oncle, avec une jeune femme qui venoit de lui donner un fils.

L'homme d'affaires du Chevalier Sommers lui fit alors pour la première fois quelques observations sérieuses, sur l'augmentation de ses dépenses et la diminution de ses revenus; mais Henri ne put se résoudre à rien changer dans ses habitudes. Il ne vouloit ni faire à Elise une confidence qui l'auroit attristée, ni lui donner lieu de croire que son Henri avoit eu un secret pour elle. Il étoit sûr, d'ailleurs,

qu'au premier mot Elise feroit des retranchemens sévères sur toutes les dépenses qui lui étoient particulières, et le plus grand plaisir d'Henri étoit d'aller au devant de ses moindres goûts, de lui apporter des parures nouvelles, et de la surprendre par des fêtes dans toutes les occasions qui en fournissoient le plus léger motif. Une seule fois qu'il étoit resté en conférence avec son homme d'affaires un peu plus long-tems qu'à l'ordinaire, et qu'il étoit entré immédiatement après dans le salon avec un air pensif, il vit que les regards d'Elise étoient fixés sur lui; une rougeur dont il ne put se défendre couvrit son visage, et le lendemain, lorsqu'Elise fut seule avec lui, elle plaça naturellement dans le discours quelques réflexions sur la vanité de toutes les jouissances du luxe, et sur les véritables sources du bonheur. Elise en donnant un

autre tour à la conversation, dit aussi quelques mots sur la confiance sans bornes qui étoit un des caractères de l'intimité parfaite, et il y eut, pour la première fois, une légère contrainte entre Elise et Henri; car il n'est rien de si pénible entre deux amis, que de chercher des idées générales pour se communiquer leurs pensées et leurs sentimens. Il est évident que dans ce moment-là, l'un ou l'autre ont tort, un commencement du moins, et l'avertissement que nous donne toute espèce de dissimulation est une belle chose à observer dans l'ordre moral.

Henri, depuis son dernier entretien avec Elise, songeoit à s'ouvrir à elle des embarras de fortune qui préoccupoient de tems en tems son esprit; mais il hésitoit encore, et il fut entièrement détourné de cette idée, en concevant tout-à-coup l'espérance d'accroître avec facilité

son revenu et de se mettre dans une parfaite aisance. Il avoit fait une course à Londres et il avoit été invité à un de ces dîners de clubs qui s'y donnent fréquemment. Le hasard fit qu'un courtier de fonds, fort employé par les banquiers de la Cité, et par les gens riches de Westminster, fut un des convives, et tint le dez de la conversation. On lui fit des questions sur le jeu des fonds publics, et il y répondit en homme habile, et surtout profondément versé dans l'agiotage.

John Foster, c'étoit son nom, avoit plus de cinquante ans, et il se faisoit écouter; il attiroit la confiance en accompagnant d'un ton réservé des assertions hardies, et en mêlant des vérités généralement connues à des mensonges dont personne ne pouvoit être juge. Il se vanta d'avoir fait en peu de tems la fortune d'un grand nombre de

spéculateurs qui avoient remis leurs intérêts à sa direction. Le matin encore, il avoit reçu une lettre d'un homme qui passoit pour l'aigle de de la Cité, et qui en rappelant les bonnes affaires dont il étoit redevable *à son cher ami Foster*, s'en rapportoit à lui pour l'emploi d'une somme considérable en actions des Indes. L'adroit discoureur chercha cette lettre dans sa poche et ne la trouva pas.

Sommers avoit prêté l'oreille à toute la conversation avec une attention si suivie, que Foster s'en étoit aperçu ; et tous deux, par des motifs différens, cherchèrent à se parler au sortir de table. Foster ouvrit la conversation, en demandant à Sommers s'il étoit le fils de Sir Thomas Sommers, un possesseur de terres dans le comté de Kent.— Oui, je le suis ; Mr. Foster me permettra-t-il de lui demander par

quel motif il m'a fait cette question? — C'est que j'ai eu des relations avec Sir Thomas Sommers, lorsqu'il perdit, il y a quinze ans, ce fameux pari contre Milord Duncan aux courses d'Epsom. Sir Thomas eut besoin pour le lendemain d'une somme importante, et j'eus le bonheur de lui rendre un très petit service à cette occasion. — Très petit, voilà comment vous parlez M.r Foster, lorsque vous obligez, mais je suis sûr que l'objet étoit considérable. — Le pari, oui, dit froidement Foster, mais Sir Thomas n'eut pas besoin de toute la somme le même jour; au reste, ce détail m'est échappé de la mémoire. — Permettez que la mienne s'en charge, et que je sois dès ce moment en rapport de reconnoissance avec vous. — Souvenez-vous plutôt de mon dévouement à vos ordres, repliqua Foster, en secouant la main du Chevalier. —

Que diriez-vous, M.r Foster, si dès demain je profitois de vos dispositions obligeantes, et j'allois causer d'affaires avec vous? — Rien ne pourroit m'être plus agréable, répondit Foster. Je ne sortirai pas de toute la matinée. — Ils se séparèrent ; Henri songea toute la nuit aux discours de Foster, et à ces moyens de gagner de l'argent dont il n'avoit jamais entendu parler que d'une manière vague. Il sortit le lendemain matin de bonne heure pour aller chez Foster, qui le reçut avec politesse mais sans empressement, et lui dit : — si ce n'étoit pas le jour où je règle mes comptes et où je ferme ma porte, vous auriez trouvé beaucoup de monde chez moi, et je n'aurois pu vous donner que peu de tems. -- Et pourtant la vérité étoit que depuis un an la réputation de Foster s'étoit altérée, et que la confiance des négocians et des capitalistes s'é-

loignoit de lui. Il fit asseoir le Chevalier, le laissa parler, et par degrés il connut parfaitement sa situation et ses vues. Il aperçut aussi très aisément l'inexpérience du Chevalier dans les affaires, et après quelques momens de silence, il lui dit : — Je crois avoir une idée juste de votre embarras. Vous avez en terres une fortune honorable, vous dépensez chaque année sept à huit cents livres sterling de plus que votre revenu, et vous désireriez gagner douze à quinze mille livres sterling, dont la rente remplaceroit le vide qui vous embarrasse, et qui s'accroîtra pourtant chaque année, ainsi que vous l'avez remarqué vous - même très judicieusement. Il est sage à vous d'y penser à l'avance, et je vous aiderai à remplir votre projet ; mais croyez-moi, tenez-vous-en là, et ne cherchez point à grossir sans mesure votre fortune. — Sommers étoit en-

chanté de cette prudence, et regardoit son nouveau guide avec un intérêt qui marquoit une parfaite approbation; Foster s'en aperçut, et cherchant à fortifier l'ascendant qu'il prenoit sur le Chevalier, il lui dit quelques lieux communs sur les inconvéniens d'une trop grande richesse, et il ajouta, — vous avez d'ailleurs, je le sais, une femme raisonnable...... — Une femme raisonnable, dit Henri, une femme raisonnable! ..... Toutes les perfections réunies! Une Divinité sur la terre...... Une femme raisonnable!.... — Et comme il fronçoit le sourcil et sembloit irrité, Foster se hâta de remettre la conversation sur les affaires. Il entra dans les plus grands détails sur les divers genres de fonds publics, et il prolongea son discours beaucoup plus qu'il n'étoit nécessaire pour se donner l'apparence d'un homme très habile au-

près d'une personne étrangère à ce genre de transactions.

Enfin, le Chevalier se montrant impatient d'entendre un résultat positif, Foster dit qu'il n'avoit nul doute sur le succès des spéculations qu'il conseilleroit, mais qu'il lui étoit impossible de juger avec certitude du tems qui seroit nécessaire pour remplir les vues du Chevalier; qu'il falloit d'abord se procurer de l'argent comptant par la voie du crédit, puisque Sir Henri n'en avoit point, mais qu'il viendroit à bout de cette difficulté par lui-même ou par les amis qui avoient confiance en lui. Que dans peu de jours, il faudroit des billets ou quelque autre sorte d'engagement de la part du Chevalier, mais que pour le moment une simple autorisation conforme à l'usage dans toutes les négociations que l'on confioit à un agent, étoit suffisante; et sur-le-champ, Foster

écrivit cette autorisation, et la présenta au Chevalier pour la signer. Les termes en étoient si vagues, que Sommers hésita un moment en prenant la plume; mais la crainte de blesser par une défiance injuste l'homme dont il croyoit avoir besoin, et peut-être la difficulté pour lui de motiver d'une manière précise ce qu'il trouvoit à redire au genre d'obligation qu'on lui faisoit contracter, ces motifs déterminèrent le Chevalier Sommers à signer, et cependant après l'avoir fait, il relisoit encore l'écrit, et le remettoit lentement à Foster qui se hâta de le prendre; mais dès qu'il l'eût, il le plaça dans son porte-feuille avec un air de négligence. Il finit ensuite l'entretien en promettant à Sommers qu'il ne tarderoit pas à lui donner de bonnes nouvelles.

En effet, dix jours après, Foster écrit au Chevalier que ses premiè-

res opérations ayant bien réussi il lui envoie huit cents livres sterling en billets de banque, et qu'incessamment il lui en remettra le compte. Il le fait la semaine suivante, et les calculs sont si détaillés que Sommers auroit eu de la peine à les comprendre, lors même qu'il auroit voulu se donner la peine de les étudier. Foster d'ailleurs reconnoissoit devoir pour solde de l'opération trois cent vingt-sept livres trois sous huit deniers sterling, et cette exactitude, cette précision, ranimèrent la confiance du Chevalier. Aussi dès le lendemain il partit pour Londres, et arrivé chez Foster il lui prodigua des témoignages d'estime, et il lui tint les propos les plus affeetueux; Foster l'écoutant avec nonehalance chercha dans l'un des tiroirs de son seerétaire un petit paquet à l'adresse du Chevalier qui renfermoit les trois

cent vingt-sept livres trois sous huit deniers dont il s'étoit dit redevable, et ce fut un nouveau sujet de louange de la part du Chevalier. Il avoit remarqué que Foster n'avoit passé dans le compte qu'un modique droit de commission, il lui représenta que c'étoit trop peu. Foster dit froidement qu'il s'étoit conformé à l'usage, et le Chevalier ne put l'engager à y déroger; Foster dit seulement que s'il procuroit au fils de son honorable ami Sir Thomas Sommers l'accroissement de fortune dont ils avoient parlé dans leur premier entretien, il accepteroit sans scrupule un diamant d'un prix médiocre. Le bon Chevalier Sommers étoit dans l'enchantement de toutes ces manières; Foster qui l'observoit s'en aperçut vîte, et profita de ce moment pour dire: — vous me remerciez, M.r le Chevalier, et cependant je dois avouer

que j'ai manqué l'occasion de vous procurer un beaucoup plus grand profit. Ne m'en faites pas de reproches, mais je vous avois demandé et vous m'aviez remis une autorisation trop vague et trop étendue, elle assujettit votre agent à des formalités qui font perdre du tems. — Eh bien, que faut-il ? Indiquez le moi. — J'y ai pensé, voici des billets que j'ai préparés, vous allez les signer, et je n'aurai qu'à remplir la somme à mesure et selon la quantité des achats que je ferai ; ils sont tous à long terme, mais ils me vaudront de l'argent avec ma garantie que j'y ajouterai. — Tout de suite il posa ces billets devant Sommers assis vis-à-vis de lui, une table entr'eux. Le Chevalier signe d'abord avec empressement, mais en voyant que ces billets sont en blanc, qu'il en a déja signé dix, qu'il en reste encore autant, il vou-

droit signer plus lentement, mais Foster ne lui laisse pas le tems de la réflexion ; il a retiré les premiers billets un à un en mettant du sable sur chaque signature, et par une sorte de mouvement régulier il avance sa main pour retirer les suivans, Sommers n'ose pas s'arrêter, et pendant qu'il signe d'un air sérieux et pensif, Foster le soutient ou le distrait en lui parlant d'une confidence très particulière qui lui a été faite par un Directeur de la Compagnie des Indes, et qui rend comme certain, en peu de tems, le succès d'un emploi d'argent dans les actions de cette Compagnie. Sommers dit, en posant la plume et en regardant Foster qui serroit les billets dans son secrétaire. — Je me fie à vous, M.r Foster, beaucoup à vous! — Avec votre permission, Monsieur, j'ai eu des dépôts plus considérables, et l'on ne s'en est pas mal

trouvé.—Nouvellement, dit le Chevalier! — Ce mouvement trahissoit son inquiètude, mais Foster ne fit pas semblant de s'en apercevoir, il étoit pressé de voir finir la conférence; ses affaires étoient en désordre, et il avoit l'intention d'éloigner un éclat en faisant usage des billets de Sommers. Il vouloit aussi jouer dans les fonds publics afin de réparer sa fortune, et il se proposoit bien, s'il étoit heureux, de donner une part dans son gain au Chevalier; mais ce qui lui importoit le plus, c'étoit de sortir de l'embarras où il se trouvoit.

Cependant Sommers s'en retourna pensif dans son château, et cette fois, la vue d'Elise augmenta son trouble, il le sentit, et cette impression qu'il n'avoit jamais éprouvée lui parut un avertissement secret de ce qu'il avoit à craindre. Il cherchoit néanmoins à com-

battre ses inquiétudes en repassant dans sa mémoire la conduite que Foster avoit eue jusques à présent avec lui. Cependant Foster qui avoit promis de lui écrire régulièrement, ne le fit qu'au bout de dix jours, et sa lettre fort courte, informoit seulement le Chevalier, qu'une affaire indispensable le forcoit à un petit voyage, et en postscriptum il disoit: « mes opérations de la semaine » n'ont pas été heureuses, la perte » a même été forte, mais à mon » retour nous prendrons une revan-» che. »

Ce projet d'absence, ce langage si leste, alarmèrent le Chevalier; il se hâta d'aller à Londres dans l'espérance que Foster ne seroit pas encore parti, mais il ne le trouva point, et un domestique très laconique dans ses réponses, lui apprend seulement que M.r Foster est parti la veille, qu'il n'a pas dit où il

alloit, mais qu'il devoit revenir dans la semaine. Sommers prend à l'instant la résolution de rester à Londres, mais il ne s'est jamais éloigné d'Elise si souvent et si longtems, il veut la prévenir, et comme il ne pourra plus cacher son agitation, il se prépare à lui tout dire, il se sent même pressé de verser dans le sein d'une amie fidèle l'inquiétude dont il est tourmenté. Elise étoit déjà livrée à des terreurs vagues, elle songeoit aux voyages fréquens de son époux, elle se rappeloit l'air de préoccupation qu'elle avoit remarqué en lui. Aussi quand elle le vit revenir triste, pâle et abattu, elle se précipita dans ses bras, et les yeux baignés de larmes, elle dit.— Henri, mon Henri, tu as des peines, et ton Elise ne les sait pas! Sommes-nous deux, Henri! Sommes-nous deux! Que je meure à l'instant!—Ah! ma divine Elise,

je vais tout vous dire, je l'avois résolu avant que tu m'y invitasses avec tant de charmes. Je l'ai éprouvé, je me crois jeté dans un désert, dans une nuit profonde, lorsque je ne pense pas avec toi. Asseyons-nous, j'ai besoin de tout avouer, j'ai besoin de recourir à un autre juge que moi-même. — Ah! celui que tu as choisi, mon Henri, t'absout déjà, dit Elise ; — et se plaçant à côté de lui, posant une de ses mains sur l'épaule de son timide ami, elle l'encourageoit par les regards les plus tendres. Alors Sommers raconta tout, commençant par les inquiétudes que lui avoit données l'état de ses affaires, et finissant par ses relations avec Foster, et par la foi implicite qu'il avoit eue aux promesses de cet homme. — Tu vois ma faute, Elise, tu vois mon imprudence, je suis doublement malheureux, et de mes craintes et du reproche que je me

fais ; ah ! généreuse amie, me pardonnerez-vous ? me pardonnerez-vous ? — Lorsque le Chevalier prononça ces paroles, Elise étoit à ses genoux, elle y étoit depuis quelques momens, mais Henri emporté par son récit, dominé par une seule pensée, ne s'en étoit pas aperçu. Elise n'avoit pas voulu l'interrompre ; mais elle s'étoit abandonnée à l'émotion profonde que la situation d'Henri lui inspiroit ; elle voyoit son ami accoutumé à la louange des autres, s'accusant, se décriant lui-même ; elle voyoit son ami, son superbe ami, habitué à une juste confiance en ses propres forces, se montrant timide et confus ; elle voyoit enfin une âme fière, un cœur vertueux se formant tout-à-coup l'idée de la honte, et elle croyoit avoir devant ses yeux l'image d'Adam au moment où il apprit pour la première fois qu'il étoit mortel. C'étoit

donc l'impression de tant de sentimens divers, qui par degrés avoit entraîné la sensible Elise aux pieds de son époux. — Que faites-vous, mon Elise, s'écrie Henri. Est-ce là votre place après les aveux humilians que je viens de faire ! C'étoit à moi de tomber à vos pieds. —Oui, c'est là ma place, répond Elise, lorsque mon Henri paroît douter de lui-même, c'est là ma place aussi lorsqu'il se présente à moi sous un jour nouveau et qu'il m'apprend à l'aimer, à l'honorer encore davantage. — Henri s'étonne du langage d'Elise et la relève avec attendrissement.—Non, mon ami, tu n'as pas fait de faute. Est-ce dans le cœur de mon Henri, dans ce sanctuaire d'innocence et de pureté qu'un soupçon de perfidie pourroit naître? Et vit-on jamais la tromperie cachée sous des dehors plus artificieux ! Je suis avertie par toi, et je ne puis en-

core y croire.—O, Elise! excellente Elise ! Quels ménagemens pour ton ami ! — Elise continue.—Moi seule j'ai eu un tort, c'est en permettant que tu augmentasses autant ta dépense après ton mariage. Mais ton Elise étoit heureuse quand elle se voyoit l'objet de toutes tes pensées, elle n'a songé à rien autre. — Juste ciel ! accuser Elise, s'écrie Henri ! toi seule sur la terre oserois le faire devant moi.—Cependant les témoignages d'un si tendre intérêt de la part d'une épouse adorée, et la douce raison d'Elise calmèrent insensiblement l'agitation d'Henri, et il fut en état d'examiner tranquillement la marche qu'il falloit adopter à l'égard de Foster. Elise dit à Henri qu'elle veut l'accompagner à Londres, s'il y retourne ; mais en remarquant qu'elle ne pourroit décemment aller avec lui chez un *courtier* de la Cité, elle forme le pro-

jet de lui écrire et de lui proposer de venir à Macols. Elle espère l'y engager par sa lettre, et si elle y réussit, non-seulement elle préviendra quelque mouvement de vivacité de la part de Henri, mais elle aura l'occasion de juger avec plus de calme que lui, les dispositions et le caractère de Foster. Henri combat long-tems cette idée. — Quoi, dit-il, Lady Sommers écriroit à ce Foster! Pourrois-je souffrir que des lignes tracées d'une main divine, ces lignes que je ne puis parcourir sans émotion, fussent lues froidement et peut-être avec insolence par un homme inaccessible à tout, excepté à l'argent! Et penses-tu encore que si dans sa réponse il y avoit un seul mot où le plus grand respect ne fût pas empreint, aucun motif pût m'empêcher de le chercher, et de le trouver! — Rien de tout cela n'arrivera, mon Henri, mais nous ne

devons pas renoncer à des ménagemens avec cet homme jusques à ce que nous soyons en querelle ouverte avec lui. Je lui écrirai donc, et je tâcherai d'observer dans ma lettre toutes les convenances qui te plaisent. — Je suis sûr qu'elle sera bien, dit Henri, tu prends tout dans ton âme, et là il n'y a rien que de parfait. Fais donc ce que tu voudras. —

Elise entra dans son cabinet, elle écrivit à Foster, et ayant appelé Belton, son valet de chambre de confiance, elle lui ordonna de porter sur le champ cette lettre à Londres, et de ne pas revenir qu'il n'eût trouvé M.r Foster. Belton exécuta sa commission avec beaucoup d'activité, et de retour fort promptement, il raconta qu'après plusieurs refus de la part du gardien de la maison où demeure M.r Foster, il avoit pris le parti d'entrer brusquement et à

son

son insçu, qu'il avoit suivi plusieurs personnes, parlant avec humeur de M.r Foster, et qu'il avoit engagé un petit Jockey à l'introduire, dès qu'une conférence d'affaires, ouverte chez M.r Foster, seroit finie, et à le laisser jusques-là dans une antichambre. Qu'il avoit entendu une altercation très vive, où M.r Foster étoit fort maltraité. Beaucoup de négocians et de gens de loi se sont succédés chez M.r Foster, les uns entrant, les autres sortant, et tous, paroissant irrités contre M.r Foster. Enfin, continua Belton, la conférence terminée, je suis entré, et j'ai vu M.r Foster; je ne sais si c'étoit le chagrin, ou son visage naturel, qui le faisoit paroître laid, mais il l'étoit complètement. C'est une de ces physionomies qui font connoître un homme du premier abord. — Point de réflexions, M.r Belton, dit Lady Sommers, on ne vous en demande

aucune. Dites-nous vîte la réponse de M.r Foster. — M.r Foster a lu la lettre avec beaucoup de sérieux, et à la fin je ne sais ce qu'il y a trouvé, mais, j'ai remarqué une contorsion dans son visage qui m'a effrayé, ce sont des larmes qui lui ont échappé et qu'il cherchoit à retenir. — Que lui aviez-vous donc écrit? dit le Chevalier, en regardant Lady Sommers. — Rien de remarquable et dont je me souvienne, répondit Elise; mais en écrivant le nom d'Henri dans un moment d'émotion, il se peut qu'involontairement un mot sensible ait exprimé mon trouble. — Enfin, où est la réponse de M.r Foster, dit M.r Sommers à Belton? — Il a essayé de la faire, mais après deux ou trois brouillons, il y a renoncé; il a promis de s'acquitter personnellement de son devoir en venant ici aujourd'hui. Je lui ai offert une chaise de poste, il l'a acceptée, et à l'heure

indiquée elle étoit à sa porte, il y est monté. J'étois à cheval, et je suis venu si vîte, que d'une heure, peut-être, il ne sera pas ici. — Je suis satisfait de votre zèle, Belton, lui dit le Chevalier, allez vous reposer. — Je demande auparavant la permission de rapporter une circonstance qui peut intéresser mon maître. —Qu'est-ce? dit avec émotion Lady Sommers.—On parloit très vivement dans l'appartement de M.r Foster, ainsi que j'ai dit à Monsieur et à Madame. La chambre où l'on m'a fait attendre n'étoit pas loin de cet appartement, et une fois j'ai ouï distinctement ces paroles. *Quel est donc ce M. Sommers, dont vous vous dites l'agent?* J'ai prêté l'oreille attentivement, je n'ai plus entendu qu'un bruit confus, mais lorsque plusieurs personnes en s'en allant ont passé devant moi, l'une a dit: *il faudra bien que ce Chevalier pa-*

roisse, et l'autre a ajouté, *avant deux jours*. — C'est assez, Belton, dit le Chevalier. Veillez à ce que personne ne soit reçu chez moi excepté M.r Foster. — Je crois apercevoir la voiture au haut de l'avenue, dit Belton, le postillon l'a bien mené, je vais aller au devant de lui et le conduire dans le cabinet de Monsieur. — Ici, dit Lady Sommers, le Chevalier le permet. — Henri garda le silence un moment lorsqu'il fut seul avec Elise. — Mon amie, lui dit-il ensuite, avec une voix plus sombre qu'à l'ordinaire, l'orage s'approche, le tonnerre gronde, et au milieu d'un état florissant, environné de toutes les faveurs de la fortune, je vais être jeté par terre, et dépouillé peut-être du patrimoine de mes pères..... Et vous, Elise, qui méritiez d'être l'épouse du premier seigneur de l'Angleterre; vous qui l'auriez été infailliblement, si le fortuné Henri

ne s'étoit pas présenté avant que vous eussiez paru dans le monde; vous, Elise...... Je ne puis achever..... — et en effet, sa voix fut étouffée par l'émotion qu'il éprouvoit. — Quoi, Henri, tu me plains, dit Elise; et dans la plus grande pauvreté, j'aurois des grâces à rendre au Ciel, oui, je le bénirois d'avoir uni mon sort à un époux que j'adore, à un époux que je préférerois mille fois à tous les biens de la terre. Dis-moi que je puis suffire à ton bonheur, et je ne connoîtrai ni les regrets ni l'envie; allons, mon cher Henri, préparons-nous à tout, tu me donneras le bras lorsqu'il faudra sortir de ce magnifique château, et en songeant au bien qui m'est laissé, au bien que j'emporte avec moi, à toi, mon Henri, je serai fière encore de ma richesse. — O Elise, Elise, quelles paroles vous me faites entendre! c'est la rosée du Ciel qui tombe sur moi,

mon âme se calme, les pensées effrayantes s'éloignent de moi. —

Cependant, le bruit d'une voiture se fait bientôt entendre dans les cours du château, et Belton vint précipitamment avertir Lady Sommers et le Chevalier, que M.r Foster arrivoit.

Le Chevalier, en voyant Foster, dit à Elise : — combien cet homme est changé ! — Ses traits, en effet, sont bouleversés, dit Elise, c'est l'effet du remords. — Incomparable amie, vous m'entendez, vous m'aidez à me justifier, vous avez appris à deviner les plus secrètes pensées de votre ami, et toujours pour adoucir ses peines. —

Foster s'avança d'abord timidement et en homme confus, mais il se rassura par degrés. Il expliqua longuement ses diverses opérations sur les fonds publics, toutes, répétoit-il souvent, pour le compte de M.r le Chevalier, et en vertu de

l'autorisation sans limites, dont lui, Foster, étoit dépositaire ; circonstance qu'il affectoit de rappeler dans le cours de son récit ; et lorsqu'il prononçoit fortement les mots d'autorisation *sans limites*, il regardoit M.r Sommers, qui, chaque fois alors baissoit les yeux ; et la bonne Elise cherchoit à interrompre Foster, ou par une question, ou de quelque autre manière naturelle. Cet homme s'étendit aussi avec diffusion sur tous les incidens imprévus qui avoient contrarié ses spéculations. Il protesta, que pour lui-même, il n'auroit pu agir différemment ni avec plus de soins. Il se reprocha un tort, un seul tort, c'est de n'avoir pas instruit, jour par jour, M.r le Chevalier, du mauvaise succès de ses opérations ; il espéroit de pouvoir balancer les pertes par des profits, et tout lui a mal réussi. — Mais avec quels fonds avez-vous payé vos pertes, demanda

Henri ? — J'ai fait usage des billets de M.r le Chevalier, avec sa signature en blanc. — Et à cette réponse, Elise par un mouvement irréfléchi, se serra contre le bras de Henri ; Henri entendit son amie, et quelques larmes d'attendrissement coulèrent de ses yeux. Elise s'empara de la conversation avec Foster, et mit de l'art à écarter tout ce qui tenoit à la confiance du Chevalier. Elle craignoit aussi d'interroger Foster en présence d'Henri, sur le résultat des diverses transactions dont il avoit à rendre compte ; mais de lui-même, il dit souvent que la perte seroit grande, fort grande, mais que, selon son opinion, M.r le Chevalier avoit une fortune qui le mettoit en état... — La somme, dit Henri, d'un ton sévère. La somme, M. Foster ? — Je ne puis encore en parler avec certitude, mais selon mon jugement, M.r le Chevalier est bien

en état de la supporter. — Quel est le sens de ces paroles, demande Elise, expliquez-vous, M.[r] Foster? — Que le fâcheux résultat dont nous parlons, ne surpassera pas la fortune de M.[r] le Chevalier. — Voyez l'insolente tranquillité de cet homme, dit Henri, en regardant Lady Sommers. — Je ne crois pas qu'il faille perdre la tête dans aucune affaire, répondit M.[r] Foster. J'ai été exposé dans le commerce, à de grandes traverses, un jour même, je crus n'avoir plus rien, mais avec de la patience et du courage........ — Misérable! s'écria Henri, est-ce à toi de parler de courage, en a-t-on sans honneur?—Arrêtez, Henri, s'écria Lady Sommers. — Et quand tu aurois eu du courage, poursuit le Chevalier, quand tu en aurois eu lorsque tu perdis ta fortune, tu n'avois pas, comme le malheureux Henri, tu n'avois pas........ comme lui.....,

Et prenant Elise à part, il dit, pardonne, ô mon amie, j'allois prononcer ton nom devant cet homme.— Calmons-nous, cher Henri, et n'irritons pas Foster, tandis que nous en avons encore besoin. Il peut s'enfuir, il peut nous laisser dans l'ignorance absolue de notre situation. Rapprochons-nous de lui. — Je ne veux pas te quitter, dit Sommers, mais tu parleras seule.—

Foster paroissoit troublé, il témoigna même, par des paroles entrecoupées, qu'il ne reviendroit plus s'il devoit être traité de la même manière.—Ecoutez-moi, M.r Foster, lui dit Elise, je vous parlerai, je l'espère, avec tranquillité. — Son air étoit à la fois, si serein et si imposant, que Foster lui fit une révérence de respect. Elle continua. — Ce n'étoit pas votre intention, sans doute, mais vous avez jeté la désolation dans une famille qui vivoit

heureuse et qui ne vous avoit fait aucun mal; hélas, qui n'en avoit fait peut-être à personne; j'en réponds pour mon Henri. La Providence qui nous avoit comblés de bénédictions, veut aujourd'hui nous éprouver; nous saurons supporter avec résignation l'état nouveau qui nous est réservé, et nous y habituerons une fille unique douée de tous les charmes, et pour qui nous avions conçu trop tôt des espérances ambitieuses. — La voix d'Elise s'émut en prononçant ces dernières paroles, la douleur étoit peinte sur le visage d'Henri; et M.r Foster, tandis que Lady Sommers parla, eut les yeux constamment baissés. -- Ce que vous demande aujourd'hui le Chevalier, poursuit Elise, c'est une information exacte de sa situation, et une information par écrit que vous affirmerez véritable. Pouvez-vous, voulez-vous la donner? — Je la donnerai, Madame,

M.r le Chevalier la recevra demain, à ces heures. Je lui en donne ma parole. — Ce n'est pas à moi, dit Henri, qu'il faut la donner; et s'avançant tout-à-coup vers Foster, le saisissant impétueusement par la main, il ajouta : vois cet ange qui est devant toi, en montrant Elise, c'est à lui qu'il faut adresser ta promesse, c'est un être céleste, et si tu lui mentois, la plus terrible vengeance tomberoit sur toi. — Foster se troubla, et dit en se courbant profondément devant Elise: — oui, j'adresse ma promesse à l'Etre étonnant qui est devant moi, et dont l'aspect m'inspire un sentiment religieux, je lui adresse ma promesse et je la tiendrai. Pardon, noble famille, pardon. Ah! que ne puis-je...... Que ne puis-je...... —

Lady Sommers et le Chevalier firent connoître à M.r Foster, qu'ils ajoutoient foi à sa parole; et lorsqu'il fut retiré, Elise et Henri allèrent

l'un et l'autre vers la fenêtre afin de le voir monter en voiture ; c'étoit un fantôme qui les avoit épouvantés, et qu'ils ne pouvoient s'empêcher de suivre. Ils se regardèrent ensuite, et Henri dit à Elise : — nous nous entendons en ce moment sans nous parler; tu es bonne, souverainement bonne, mais je me sens humilié. Renvoyons à demain le dernier épanchement de nos pensées, et que la nuit te donne un peu de repos, nous en avons besoin l'un et l'autre, car nous ne sommes pas à la fin de l'épreuve que le Ciel nous destine. Je ne sais encore le degré de force qui nous sera nécessaire. — Soit, dit Elise, en tendant la main à Henri ; mais demain, demain déjeûnons ensemble comme à l'ordinaire, et n'éloignons pas cette fois notre petite Clara, comme nous l'avons fait depuis deux jours. —Henri paroissoit préoccupé. — Mon ami, continue

Elise, tu ne m'entends pas, je te parle de Clara. — Clara, s'écrie Henri, c'est notre enfant! Clara...... A demain donc, chère Elise, à demain pour tous nos intérêts. Mon imagination sera moins noire et je serai plus digne de tes soins et de tes consolations.—Mon Henri, mon bien-aimé, n'oublie pas dans ce moment que mon sort est entre tes mains, reprends à la vie, et je serai encore la plus heureuse des femmes.—

Le lendemain, dès que le jour parut, Elise s'approcha doucement de l'appartement du Chevalier, et n'entendant point de bruit, elle espéra que le Ciel, accessible à ses prières, avoit acccordé à son ami quelques heures de calme. Elle revint chez elle, et sans s'expliquer son motif, sans oser le chercher, elle songea à se bien mettre, et surtout elle s'occupa de la parure de

Clara. La mère et la fille étoient autour de la table à thé quand le Chevalier entra, Clara saute à son col, lui prodigue ses caresses, et pourtant le triomphe de l'amour reste en entier à Elise, à ses regards d'émotion que rien ne peut égaler.

Les idées mélancoliques et sombres qui avoient occupé le Chevalier durant la nuit, avoient altéré ses traits; et lorsqu'il entra dans l'appartement d'Elise, dans un cabinet éclairé par les premiers rayons du jour, et dont les fenêtres étoient ouvertes sur la plus riante campagne, lorsqu'il vit surtout Elise et Clara dans un élégant négligé, et placées autour d'une table ornée de fleurs, ces images encore pures de son ancienne félicité le frappèrent d'une manière nouvelle, et tout fut en trouble au dedans de lui. Elise voulut lui rappeler les idées et les intérêts qui ouvroient pour eux la

vie au commencement de chaque jour, mais les doux rapports de la confiance, les jouissances de l'intimité se présentèrent à lui comme de simples souvenirs, les couleurs de l'espérance n'y étoient plus. Il prit Clara sur ses genoux. — Clara, disoit-il, tu es ma chère Clara...... la fille de ta mère...... on le voit bien, la plus céleste innocence est dans tes yeux. —Clara l'embrasse en riant. — Et de qui serois-je la fille, si je n'étois pas la fille de ma mère? — Elle continue à rire. — Et cette poupée toute d'or, et grande comme moi, que vous m'aviez promise, mon cher papa, cette poupée qui devoit coûter cent guinées, elle ne vient point. — Lady Sommers prend un air sérieux en la regardant. — Laissez-la rire, ma chère Elise, dit Henri. Voyez comme la gaîté lui sied bien, ses petites joues s'émeuvent comme les feuilles de la rose

agitées

agitées par le zéphir. Ris, ma chère Clara, ris long-tems, et que je ne t'en empêche pas, la vie est belle pour ceux qui ne font point de fautes; et bas il ajoute, pour ceux qui se contentent de la part que la Providence leur a faite. — Vous avez beau vous fâcher quand on vous le dit, Chevalier, les grâces de cet enfant sont les vôtres, Clara vous ressemble si bien! — Je souhaitois, il est vrai, qu'elle fût le portrait d'Elise, d'elle uniquement...... Mais, aujourd'hui...... Aujourd'hui...... Henri s'arrête un moment. — Sais-tu, ma chère Clara, ce que doit faire un être qui me ressemble. — Aimer maman. — Adorable enfant, quel esprit le sentiment te donne! Oui, si tu me ressembles tu aimeras ta mère, tu sauras comme moi qu'aucune femme sur la terre ne peut lui être comparée, tu chercheras à lui plaire, à la rendre heureuse, tu ne

la quitteras jamais . . . jamais. . . . . Tu lui diras, je suis Henri, et elle te caressera. — O mon dieu, s'écrie Clara, maman est toute en larmes, et elle se précipite vers elle. — Henri ne s'avance pas, mais il met un genou en terre. — Elise sans regarder personne, les yeux couverts d'un mouchoir, dit en pleurant, et d'une voix brisée : on croit que je n'entends rien, et avec un mot de plus on peut me faire mourir. — O Elise, pardon, pardon. — Un domestique entra dans ce moment, il apportoit le *Morning-post*, la feuille des nouvelles du jour. Le Chevalier, pour interrompre une scène d'émotion, prit avec empressement cette gazette, et Elise chercha à se remettre un peu du grand ébranlement qu'elle venoit d'éprouver. Le Chevalier au bout de quelques minutes s'arrêta tout-à-coup et son visage pâlit. Elise le regardoit.--Qu'avez-vous, Henri,

s'écria-t-elle? — Il lui donna le papier en lui montrant du doigt l'article qu'elle devoit lire. Cet article étoit conçu dans les termes suivans: « Le courtier Foster avoit un gentilhomme de campagne pour intéressé principal dans les folles entreprises sur les fonds publics, auxquelles il s'est livré depuis quelque tems. Cet honorable gentilhomme (honorable jusques à présent) vouloit augmenter sa fortune pour se faire élire Membre du Parlement, et pour obtenir ensuite un titre de Lord. Il ne sera plaint de personne, car la Nation ne peut pas être bien représentée par un agioteur, ni même par un homme qui, après avoir acheté les suffrages des autres, seroit tout prêt à vendre le sien. »

Elise et Henri gardèrent un moment le silence. Le Chevalier parla le premier. — Honorable *jusques à*

présent, dit ce gazetier. Il a raison. Le tems où j'ai pû mériter ce titre est passé. Il m'en faut un autre... un autre.... Le Chevalier Sommers avoit la tête baissée, il la relève fiérement.—J'ai mérité, sans doute, un autre nom, dit-il, mais qui osera le prononcer devant moi, tout abattu que je suis par la fortune ! — O, Henri, s'écria Lady Sommers, Elise, la foible Elise suffit pour te défendre. C'est à elle à dire, à jurer devant Dieu et les hommes, que tu réunis toutes les vertus, que tu es sur la terre l'être parfait, que ta noble beauté, ta figure superbe sont l'image de ton âme. Ah ! laissons-là les autres, laissons-les pour toujours. Viens comme je te l'ai proposé habiter une chaumière avec ton Elise. Oui, quittons dès demain si tu le veux les somptuosités qui nous environnent, et jouissons sans distraction du bonheur de l'intimité. Je ne puis te promettre

plus d'amour, mon cœur est comble; mais j'inventerai de nouveaux signes pour te le montrer, et déjà je me représente avec délice comment la pauvreté, en écartant tous les embarras du luxe, peut rapprocher d'avantage deux tendres époux. Oui, jusques à ces beaux cheveux qu'un étranger vient arranger tous les matins, c'est à moi qu'un soin si doux sera réservé, et ces boucles qui te vont si bien, je les roulerai dans mes doigts, et je croirai former un nœud d'amour. J'y ai pensé depuis hier, et j'ai nargué la richesse. Laisse faire à mon amitié elle vaincra la fortune, et en dépit d'elle, tu auras un asile où tu goûteras le bonheur. — Ah, que ne puis-je, dit Henri, obtenir un tel refuge. Elise, mon Elise, Elise à elle seule embelliroit tout. Je n'en doute point, elle seroit bonne pour moi. Je n'en doute point, sa générosité me feroit oublier combien

je suis coupable.—Je ne puis souffrir Henri que vous parliez ainsi.—Enfin, chère amie, nous nous entendrions et nous serions heureux, mais je ne puis me le dissimuler, la ruine n'est pas le dernier terme des dangers que je cours. Le déshonneur, le déshonneur absolu, non pas dans ton opinion, non pas au fond de mon cœur, mais le déshonneur aux yeux des hommes, le déshonneur selon la loi ne m'atteindra-t-il pas? J'ignore encore l'étendue des engagemens que Foster m'a fait prendre, et je ne puis former aucune conjecture avant d'avoir reçu sa lettre; mais s'il m'arrivoit qu'après avoir tout donné, tout cédé, je restasse encore sous le joug d'une foule de créanciers inconnus, si j'étois réduit à leur clémence, enfin débiteur insolvable, si j'avois à supporter la honte et l'avilissement de cet état...... si j'y étois réduit après ma fortune passée...... Qu'au-

vois-je alors à faire, et que voudroit de moi Lady Sommers? Que voudroit une Elise? Que voudroit mon ange gardien? — Elise pendant ces paroles tenoit ses mains jointes en forme de suppliante, ses yeux étoient baissés et tournés vers la terre, mais par momens elle élevoit ses regards vers le ciel, ses larmes étoient arrêtées, et la pâleur de la mort couvroit son visage. — Laissons-là cette conversation, dit Henri, et ne parcourons pas le cercle des choses possibles pour nous tourmenter...... mais c'est moi qui viens de le faire! Hélas, j'ai tort, je ne suis plus à moi. Allons dans le parc, ma chère amie, mais défendons-nous de dire un mot sur le même sujet. La lettre de Foster viendra dans peu d'heures, ménageons nos forces pour ce moment-là. —Elise ne pouvoit se soulever, mais soutenue par Henri, elle parvint à le suivre.

Elise obéissant à la recommandation d'Henri, ne reprit point le sujet de conversation qui venoit de les émouvoir si profondément l'un et l'autre; mais des mots sombres, des réflexions mélancoliques trahissoient à tout moment leur pensée. Notre âme a été organisée en entier pour aimer, tant les moyens de faire entendre un sentiment passionné sont nombreux et variés. Elise et Henri s'étoient assis. Elise affoiblie par les commotions qu'elle avoit éprouvées, et reposant sa tête sur le sein d'Henri, se livra par degrés au sommeil.

Henri ne faisoit aucun mouvement, il craignoit de réveiller Elise. Il souhaitoit d'ailleurs dans la situation où il se trouvoit, il souhaitoit pour la première fois, lui adresser des pensées qu'elle ne pût pas connoître, et des expressions d'amour qu'elle ne pût pas entendre. Il ne savoit pas s'il étoit encore dans la

vie, tant étoient lugubres les perspectives qui commençoient à l'environner. C'étoit au fond de ce tableau qu'il plaçoit Elise, et il se demandoit avec épouvante, s'il étoit possible qu'il fût jamais séparé d'elle.—Mon Dieu, disoit-il, en la trouvant plus belle que jamais, c'est nous, c'est nous pauvres humains qui avons voulu changer le sort que vous nous aviez fait. Jamais assez d'honneur, assez de gloire, assez de fortune, et tous ces vœux nous égarent, tous nous écartent des idées simples de bonheur que la Providence Suprème avoit conçues pour nous. Elise, aimable Elise, puisse la paix rester dans ton cœur, et la punition de ma faute ne tomber que sur moi. Hélas, vain souhait! Tout est un entre nous, et c'est moi qui t'ai frappée; c'est moi peut-être qui plongerai le poignard plus avant dans son sein. Misérable destinée! Et de quelle hau-

teur de félicité je suis descendu!....
— Oui..... dit Elise en dormant.
Oui.. je l'aimois...Henri... Henri...—
Et le rapport de ces mots entrecoupés d'Elise avec les pensées d'Henri, avec sa situation, le touchèrent si profondément qu'il ne put retenir son émotion, ses larmes couloient encore en abondance, lorsqu'Elise se réveilla.—Henri, mon cher Henri, vous pleurez, s'écria-t-elle. Je n'ai songé qu'à toi pendant mon sommeil..... Mon ami avez-vous quelque nouvelle peine? La lettre de Foster est-elle arrivée? — Pas encore.... Elise le regardoit.... Pas encore, je te l'assure, Elise. — Je te crois, il n'y a plus de secret entre nous, tu me l'as promis.—

C'est vers l'approche de la nuit que la lettre de Foster arriva, elle fut remise au Chevalier lorsqu'il étoit seul dans son appartement, conformément à l'ordre sévère qu'on avoit reçu

de lui. Le Chevalier l'ouvrit précipitamment, elle contenoit beaucoup de comptes, et Foster en promettoit d'autres encore, mais la lettre disoit tout. Il avoit joué sans mesure dans les fonds publics, la perte étoit immense, et dans le même tems, pressé par des créanciers, il s'étoit servi des billets en blanc, que l'imprudent Chevalier lui avoit remis. Enfin, selon les aveux de Foster, les engagemens à divers titres qu'on auroit à faire valoir contre le Chevalier excédoient de beaucoup sa fortune, et cette fortune encore consistoit essentiellement dans une terre dont on ne pouvoit précipiter la vente sans se soumettre à un sacrifice immense.

Le Chevalier Sommers aperçut à l'instant la profondeur de l'abîme dans lequel il étoit jeté, et il ne conserva plus aucun espoir. Il tenoit encore dans ses mains cette fatale lettre de Foster, lorsque son valet-de-

chambre, Belton, lui en apporta beaucoup d'autres écrites par diverses personnes, et venues les unes par la poste, les autres par des exprès: Belton les avoit gardées pour les remettre à M.r le Chevalier, lorsqu'il seroit seul. Il ignoroit, dit-il, ce qui se passoit, mais il étoit bon que M.r le Chevalier sût.....— Quoi? dit le Chevalier, avec impatience. Qu'on tient divers discours..... Posez vos lettres sur mon secrétaire, vous viendrez lorsque je vous demanderai. — Le Chevalier prononça ces mots d'un ton fort impérieux. Il s'en aperçut et il se dit à lui-même lorsque Belton fut sorti. Un ton plus doux, M.r le Chevalier, vous n'avez plus d'état, plus de rang, plus d'inférieurs. Eh bien, que mon sort soit accompli, ajoute-t-il, en se jetant dans un fauteuil, où il se livre à la plus profonde rêverie. O Elise! Elise! Ce furent les premières paroles qui lui échap-

pèrent, et Lady Sommers avertie par Belton, étant entrée dans ce moment, s'écria en l'entendant. — Elle vient, elle vient. La voici, ton amie.—Oui, mon unique amie, dit Henri, en lui tendant les bras, mon amie, ma dernière amie, mon éternelle amie, et par un même sentiment, ils s'embrassèrent en versant un torrent de larmes. — Tu sais tout, dit le Chevalier, lis, si tu le veux, cette lettre de Foster, elle est sur mon bureau;—Elise la prit, la lut en se troublant, et sur le champ, le chevalier lui dit : — c'est assez, Elise. Elise, reviens vers moi, et lui prenant la main, il se tut quelques momens en la regardant avec attendrissement. Ensuite il baissa les yeux, et d'un air aussi calme qu'il le put. Il dit : — tu vois, mon Elise, que la pauvreté n'est plus le dernier terme de mon infortune. J'aurois su vivre avec cette pauvreté, dont la sensible Elise m'a-

voit parlé d'une manière enchanteresse. Hélas, cet état, qui d'abord m'avoit tant effrayé, je suis condamné à le regretter. Mon bien ne peut suffire aux engagemens qu'on m'a fait prendre, et je suis ruiné avec déshonneur. Je dois passer sous le joug d'une multitude de créanciers, les uns indulgens, peut-être, les autres sévères, et tous ayant un droit sur ma liberté. Il faudra que je paroisse en suppliant devant eux. Il faudra que j'obéisse aux ordres d'un procureur ou d'un sergent, qui viendront m'assigner ou me conduire en justice! Il faudra.... Je ne puis continuer..... A l'héritier des Sommers, à l'époux d'Elise de telles humiliations! Je puis m'éloigner sans doute, mais je ne saurois fuir devant la loi de mon pays. Et la honte, d'ailleurs, ne me suivroit-elle pas par tout? Je n'ai qu'une résolution à prendre.....! Un tremblement général

saisit Elise...... Et il m'en coutera moins de l'exécuter que d'en parler devant Elise. Elle est âpre, cette résolution...... quand on avoit une douce vie.... quand on n'en a jamais connu d'autre près d'une incomparable amie, près d'une épouse adorée. Et pourtant avec un sort si digne d'envie..... oui, misérable que je suis...... même avec une Elise, je ne puis souffrir la honte.— Elise accablée par la douleur, gardoit le silence; Henri continua, j'ai songé à tout, pour l'avenir.... Sir George Mortimer, mon oncle maternel.....—Arrête, s'écria Elise... Arrêtez, Henri, vous abusez de ma foiblesse..... Laissez-moi respirer, et je vous répondrai..... Et d'abord que le Chevalier Sommers me croie aussi du courage. La mort, puisqu'il a prononcé ce terrible mot, ou qu'il en a présenté l'image, la mort ne m'effraie point. Je me trouvois heu-

reuse, mais c'étoit à cause d'Henri. Il fut mon premier sentiment, il sera ma dernière pensée, et s'il se résoud à me quitter, son tombeau est le seul asile qu'il lui soit permis de m'offrir. Oui, s'il s'éloigne de moi, je le suivrai, fut-ce dans la nuit éternelle. Il ne peut rien changer à cette résolution. — Ah, mon Elise, tu es une fleur dans toute sa beauté, reste sur la terre pour l'ornement du monde et laisse-moi seul subir mon triste sort. Je t'attendrai sur ces rives où aborde la race humaine en quittant la terre, et lorsque les anges t'appelleront pour entrer dans le séjour enchanté, où la vertu reçoit sa récompense, tu demanderas que je sois le spectateur de ta félicité et tu ne seras pas refusée. — Ah, nulle part de la félicité sans toi, répond Elise. Un Paradis, un Eden, où mon Henri ne seroit pas, je ne puis m'en former l'idée. Non tu ne comparoîtras pas

seul,

seul, devant notre Dieu. Hélas! nous nous rendrons coupables, en quittant le poste où l'Etre Suprême nous a placés sur la terre. Je me prosternerai devant le Juge qui nous sera donné, et je dirai, que si mon Henri a commis une faute, c'est la seule de sa vie; je parlerai de ses vertus que je connois toutes; je les nommerai une à une; je dirai comment il fut toujours le généreux protecteur de l'infortune, comment il fut toujours un fils respectueux, un tendre père, un époux..... Oh, mon Dieu..... Un époux adorable! un époux adoré! Et peut-être, qu'enflammée par la vérité, je serai reçue en témoignage. Peut-être, aussi, qu'en comparoissant deux ensemble aux pieds du trône Céleste, deux unis par le même amour, la sentence de condamnation sera plus douce. O, mon Dieu! ensemble, toujours ensemble. —

—Ah, chère Elise, ne m'invite pas à accepter ton dévouement. Je me veux du mal depuis que tu m'as présenté cette idée, car mon âme n'en est pas révoltée comme elle devroit l'être...... Ensemble..... ce mot prononcé par Elise, égare ma raison..... ensemble.... c'est ainsi qu'ils ont vécu, c'est ainsi que leurs derniers soupirs se confondroient... il n'y auroit plus de mort..... Dieu, quel est mon langage, je ne puis m'y reconnoître.... Elise, Elise, ce n'est pas moi.—Cher Henri! Cher Henri, calmez-vous. — Il continue. — Ton bonheur me fut toujours plus cher que le mien...... J'eusse donné mille fois ma vie pour te sauver une peine..... Et dans ce moment, je supporte l'idée que tu m'as présentée. Ah! suis-je un barbare ou seulement un amant passionné. Serois-je aussi...... Je tremble de le découvrir, serois-je un amant jaloux

et qui voudroit après sa mort soustraire aux regards des hommes l'idole de son cœur?.... Quel est donc mon trouble si un sentiment de ce genre s'empare de moi!... Ah, si près du tombeau faut-il que je commence à me mésestimer. Mistères du cœur humain m'offrirez-vous quelque excuse! J'ai besoin de rentrer en moi-même et de m'éclairer par la réflexion. Elise est pour Henri un juge trop bon et trop indulgent. Je deviendrai meilleur après quelques momens de réflexion. — Henri, ne formes pas un vain projet, un projet que tu ne pourrois pas exécuter. Tu es libre de m'enlever la consolation de mourir avec toi, de me ravir la douceur de te regarder encore avant de fermer mes yeux à la lumière, tu es libre de me traiter ainsi; mais je le jure, l'instant où je saurai ta funeste résolution, où j'apprendrai que je n'ai

plus mon ami, je ne laisserai pas à la douleur cruelle le soin de m'anéantir par degrés, et la mort la plus prompte terminera mon sort. Vois donc aujourd'hui nos deux destinées ce qu'elles ont été, intimement unies. Te suivre partout, voilà ma volonté, voilà mon espérance; et si tu dois marcher dans un chemin étroit, ma place sera vers le bord du précipice. Examine seulement si, même contre la honte dont le monde se fait le distributeur, ton Elise ne peut pas te suffire. Je me sentois forte en consolations, lorsque nous n'avions à craindre que la pauvreté; mais notre nouvelle situation est composée de circonstances que je ne puis ni bien connoître, ni bien évaluer. Je ne m'étonne point de ta douleur et de ton effroi, à l'aspect de cette scène qui va s'ouvrir. Vois s'il est en ton âme une puissance capable d'y résister, et s'il existe

dans notre amour une compensation à ton infortune. Regarde tout, et décide. Veux-tu que nous vivions encore ensemble? je couvrirai tes beaux yeux de mes mains, afin que tu n'aperçoives pas l'insolence des hommes, et je te serrerai contre mon cœur, afin que ses palpitations passionnées attirent seules ton attention. Mais si les peines qui t'attendent surpassent tes forces, ne crains point de m'avertir, choisis le jour, choisis l'heure, et ton Elise se tiendra prête. Elle détournera ses regards des belles années qui sembloient en avant de son âge, et elle remerciera le ciel du tems où elle a joui de la vie avec tant de délices. Ami chéri, ajouta-t-elle en voyant Henri dans un état de convulsion, je t'ai tout dit, et je veux te laisser maintenant à tes réflexions. Interromps-les, cependant je t'en conjure, en te livrant à quelques heures de repos; ne

prends ta dernière résolution qu'au moment où le jour reviendra, où l'aurore du moins aura coloré cette terre que tu veux quitter. Alors ouvre celle de tes fenêtres qui donne sur le jardin, et que j'aperçois de mon appartement; (elle détache son voile.) Ce voile blanc, le mien que je te laisse, tu le suspendras à la jalousie extérieure, si ton âme est plus calme, si tu veux, si tu peux courir avec ton Elise les hasards de la vie, et à l'instant, je vole dans tes bras pour te jurer de nouveau, amour et fidélité. Mais si tu persistes, au contraire, dans le projet que tu as formé, suspends à ta fenêtre un crêpe noir, et je serai dans le jardin avant toi, et prête à te suivre, prête à partager avec toi le sort que tu auras choisi. Oui, je serai prête, car je vais consacrer la nuit à toutes les pensées qui doivent devancer une circonstance si

grande, si hors de l'ordre commun, et à laquelle mon âme pénétrée d'amour et de bonheur n'avoit jamais songé. Hélas, je n'avois fait encore que des prières de reconnoissance! C'étoit trop beau, sans doute, et j'aperçois tout-à-coup que ma part aux biens de la vie, excédoit de beaucoup le lot qui doit appartenir à une seule créature. A demain, cher Henri; —et dans ce moment elle contenoit son émotion et s'efforçoit de montrer un air serein; elle s'approcha pourtant de lui pour l'embrasser, mais Henri la serrant dans ses bras avec une étreinte passionnée, ils cédèrent bientôt au mouvement de leur cœur; et dans le sein l'un de l'autre, ils versèrent un torrent de larmes. Ils ne prononcèrent aucune parole, et tout-à-coup Elise s'échappa des bras d'Henri, et s'enfuit dans son appartement.

Henri, au moment où il se voit

seul, s'abandonne à tous les mouvemens d'une douleur qui n'est plus comprimée. Souvent néanmoins l'explosion de cette douleur se change dans un repos morne et silencieux, puis il prononce en gémissant le nom d'Elise, et quelquefois il l'appelle à grands cris et en homme éperdu. Il veut retourner vers elle, et lui porter des paroles de consolation. Il sonne avec le dessein de charger un de ses gens d'aller s'informer sans bruit, si les lumières sont encore allumées dans l'appartement d'Elise. Belton vient, et comme la plus sombre tristesse est peinte sur son visage, le Chevalier soupçonne un moment que sa conversation avec Elise a été entendue, et il demande à Belton d'un ton sévère: — où étiez-vous depuis quelques heures? — Dans la loge du portier, comme toute la journée.— Que faisiez-vous là?—J'aidois Frantz

à se tirer d'affaire contre ces insolens qui vouloient forcer la porte pour s'entretenir avec M.r le Chevalier, ou pour lui remettre eux-mêmes leurs lettres. — Pourquoi les appelez-vous des insolens ? — C'est la moindre épithète qu'ils méritent. — Je veux savoir ce qu'ils disoient. — Que M.r le Chevalier daigne m'en dispenser. — Je le veux. — Et c'est à un serviteur de père en fils, de la noble famille des Sommers, qu'ils osoient tenir de tels propos ! — Finissez, Belton. — Je le leur ai bien dit, vous êtes des infâmes calomniateurs. Quoi, M.r le Chevalier ne tient pas ses engagemens ! il doit à tout le monde! et c'est de M.r le Chevalier que vous parlez, lui qui paie les fournisseurs de sa maison toutes les semaines, et les gages de ses gens tous les mois; et là-dessus ils ont répondu...... Je ne puis le répéter.....

— Achevez, Belton, ou sortez si vous ne voulez pas m'obéir. — Ils ont dit, l'un d'eux surtout, *fort bien des fournisseurs, des valets, et peut-être aussi des marchands d'étoffes, des marchands de diamans pour Milady, et avec l'argent d'autrui qu'on emprunte et qu'on ne rend pas. A la bonne heure, mais avant qu'il soit peu M. le Chevalier Baronnet n'aura plus tous ces embarras, le concierge de King's bank* (1) *fera toutes ses affaires;* c'étoit là surtout le langage d'un procureur de la plus mauvaise mine du monde, et qui vouloit me remettre je ne sais quel exploit. Nous sommes tombés sur lui Frantz et moi d'une terrible manière; et en s'enfuyant il a crié, que dès demain le maître et les valets seroient mis sous la main de la Justice. Je

(1) La prison pour dettes.

ne le crains guères, mais sauf le meilleur avis de M.r le Chevalier, je voudrois faire avertir le Juge-de-Paix. — C'est assez, Belton, il est nuit, que la porte soit fermée, et que tous les domestiques se retirent dans leurs chambres; vous aussi, Belton, allez. — Lorsque le Chevalier fut seul, il se demanda : —pourquoi prenois-je plaisir à ces discours de Belton, c'est que, près de mon départ, je suis bien aise de n'avoir plus à regretter ceux que je quitte. Les hommes sont bien durs, je leur laisserai tout, je n'emporterai rien; quel tort leur ferai-je? Ma fortune, ma vie seront données en expiation de mon imprudence. C'est assez, ce me semble, et mon humiliation n'est nécessaire à personne. Le monde aura disparu pour moi, lorsqu'au dessus de ma tombe, et en foulant mes cendres inanimées, vous viendrez déchirer ma mémoire et mettre

à l'enchère mon patrimoine. Non, je ne serai pas le spectateur de ma honte, et je ne boirai pas jusques à la lie la coupe amère qui m'est réservée. — Le Chevalier, après une heure passée dans une profonde rêverie, se met à son bureau pour écrire à son oncle maternel, et pour mettre en ordre quelques papiers de famille. Il jette par hasard les yeux sur les lettres apportées par Belton, et après en avoir lu quelques-unes, son visage se couvre de rougeur. Quel langage on prend avec moi ! ce sont des maîtres qui interrogent leurs esclaves, et Lord Weston lui-même, qui n'auroit pas osé me regarder en face, il se hasarde à prendre un ton léger avec moi dans le moment où il sait que la vengeance m'est interdite. Cruauté de mon sort ! Est-ce donc à tous les genres d'abaissement que je suis condamné ! Enfin, une lettre d'un

ami ! Je reconnois l'écriture de Mure...... Il connoît ma situation et me rappelle l'ancienneté des rapports qui nous lient. C'est quelque chose. Mais quoi ! Il attend, dit-il, de mes sentimens pour lui, que je tâcherai de le mettre à couvert en secret, d'un billet de moi venant de Foster, et dont il se trouve par hasard propriétaire. Quoi, les amis aussi, voilà ce qu'ils sont pour moi; mais je n'en eus jamais, non, jamais....... Ingrat, qu'ose-tu dire ? Tu avois le meilleur des amis, l'ami avec lequel aucun autre au monde ne peut être comparé, Elise, ton Elise. Etoit-il une de tes pensées qu'elle n'entendît ? un de tes sentimens qu'elle n'éprouvât ? une de tes peines qu'elle ne prît à elle ? Et tu pourrois te plaindre d'avoir manqué d'amis ! La mort même, elle la veut avec toi, elle la demande, et tu ne mérites pas un tel

sacrifice, puisqu'il ne t'est pas odieux. Eh bien, enfonce donc le poignard dans ce cœur qui t'a tant aimé, donne-lui ce prix pour sa vive tendresse. Vas, si tu en as la puissance, vas, frappe cet ange du ciel.... Et quoi, je m'injurie moi-même, je me déchire de mes propres mains! Qu'ai-je donc fait pour subir tant de maux! Le vœu qu'elle forme, je l'eusse formé mille fois, il faut mourir ensemble quand on a vécu comme nous. Ah! si je pouvois lui laisser des honneurs, de la fortune!... Pardonne, Elise, je le sais, ces biens ne seroient rien pour toi. Mais aussi la honte pour ton époux, la honte par lui, et à côté de lui! La honte.... Ah, ce mot seul ne dit-il pas tout pour un homme d'honneur, pour un homme qui, placé dans les rangs distingués de la société, y a formé son âme à tous les genres d'élévation. La honte! Elise pourrois-tu

mieux que moi la supporter! Viens donc ma fidelle amie, viens ma libératrice me défendre de moi-même. Je t'aime, je t'adore en ce moment plus qu'en aucun instant de ma vie; viens, j'ai besoin de courage, et toi seule peux me l'inspirer. — Le malheureux Henri se jette dans un fauteuil, mais après un quart-d'heure de réflexion silencieuse, il se lève en disant avec émotion. — L'associer à mon sort! Non, je ne le ferai point, non, je n'y consentirai jamais..... Voilà mes armes...... Il les prend et les pose à côté de lui. Achevons seul mon sacrifice. Déjà je ne suis plus à moi, je ne suis plus moi. Pauvre Elise! Elle vouloit qu'en mourant nos regards se rencontrassent. Elle a demandé d'être avertie de ma résolution. Je l'ai promis, et elle sait que je lui ai toujours tenu parole. Tromper son innocente foi,

m'eût paru le plus vil, le plus condamnable des crimes..... La nuit cependant suit son cours, et dans peu le moment va venir de placer le signal funeste qui doit annoncer à Elise ma résolution. Ah, si la bonté céleste avoit prolongé son sommeil, avoit assoupi ses sens, et qu'elle ne parût pas à l'heure marquée, ne devrois-je pas considérer cette circonstance comme l'effet d'une volonté puissante qui veille sur les jours d'Elise? je me dévouerois seul alors à mon malheureux sort. J'irois dans mes bois pour trouver un lieu solitaire d'où l'on découvre ce château, et cherchant des yeux l'appartement d'Elise, je lui adresserois mes derniers adieux. — Henri, depuis cet instant, continua d'être livré à des mouvemens successifs d'attendrissement et de désespoir. Il marchoit avec précipitation, il s'arrêtoit devant le portrait d'Elise, en mettant

un genou en terre. Il regardoit souvent sa montre, et selon ses pensées la marche de l'aiguille lui paroissoit trop lente ou trop accélérée.....

Laissons-le quelques momens, afin de suivre et d'observer Elise au moment où elle quitte Henri, où elle fait un effort pour s'arracher à ses embrassemens. Elle se retire dans son appartement, et s'y voyant seule elle donne un libre essor à sa douleur. Elle ne combat plus contre le sentiment dont elle est oppressée. Elle jette un regard sur ce cabinet qu'elle a orné avec tant de soins dans les beaux jours de sa vie, et son cœur se serre en fixant son attention sur une multitude de desseins, où elle a retracé partout la figure d'Henri. L'amant étoit peint dans les paysages champêtres, le Chevalier, le beau Sommers dans quelque fête de Cour, c'étoit Henri,

toujours Henri. — Ah! comme ils ont passé bien vîte ces jours où je venois rêver ici à mon époux et à mon bonheur. — Voilà ce que se disoit Elise. — Ne devois-je pas au milieu des délices de ma vie, compagne d'Henri, associée à sa considération, à son éclat et à sa fortune, ne devois-je pas songer à la fragilité de tous ces biens? Mais je n'en avois véritablement qu'un, je n'en estimois qu'un, c'étoit Henri, et jamais en imagination je n'avois séparé mon existence de la vie de cet unique ami. Aussi tout étoit simple dans ma félicité, et lorsqu'on m'a appris le malheur, je l'ai vu simple de même; car Elise et Henri mourront ensemble.....— Elise à la suite de ces réflexions sur le passé, voulut fixer le moment présent, et s'avança pour ainsi dire, afin de considérer cet abîme que l'on nomme la mort, abîme de ténè-

bres dont elle fut un moment effrayée ; car son âme innocente et pure n'avoit jamais été pénétrée que d'idées douces et riantes, mais elle avoit un courage naturel qu'elle ne connoissoit pas elle-même, et la crainte de paroître foible aux yeux d'Henri, dans un moment où elle se voyoit appelée à être son unique soutien, acheva de lui donner de la fermeté. — Et n'avions-nous pas toujours demandé Henri et moi, de mourir dans les bras l'un de l'autre? Ne l'avions-nous pas demandé comme une dernière bénédiction ! Nous formions il est vrai ce vœu dans l'éloignement, nous regardions notre dernier terme à travers les flatteuses illusions de l'espérance, et nous laissions à notre jeunesse le soin de nous défendre. Eh bien, nous nous sommes trompés; sachons rendre une vie que nous regretterions moins si la Pro-

vidence, par une faveur particulière, ne l'avoit pas faite si délicieuse pour nous. — Tel étoit le langage secret d'Elise, mais au milieu de ses agitations une épreuve nouvelle l'attendoit. Elle vouloit voir Clara sa fille chérie. — Il faut que je t'embrasse avant mon grand voyage, lui disoit-elle dans sa pensée, il faut que je te présente cette mère qui t'abandonne ; cette mère coupable, je le crains bien. Viens, viens me punir par tes innocentes caresses, et par ton aveugle confiance. Viens adorable enfant, second présent que le ciel m'avoit fait. — Elle l'appelle, cet enfant chéri, elle l'appelle d'une voix émue. C'étoit près du moment où la petite Clara cherchoit le repos, où elle le trouvoit toujours après avoir reçu un baiser de sa mère. Elle accourt et se précipite dans les bras d'Elise, elle écarte avec ses petites mains de beaux che-

veux blonds qui tombent en désordre sur son visage, elle veut coller ses lèvres sur les joues de sa mère, elle les sent mouillées par des larmes qui coulent encore. Elle dit, elle s'écrie. — Tu pleures, Maman, mon Dieu ! tu pleures. Est-il arrivé quelque chose à mon père ? — Rien encore, chère Clara, mais la vie est semée de douleurs. Tu ne le sais pas encore, puisses-tu l'ignorer toujours ! — Elle place ensuite Clara sur son sein, et tantôt elle la regarde en silence, tantôt elle la couvre des plus tendres caresses. — Sais-tu, ma chère Clara, sais-tu ce que c'est qu'une mère? — C'est toi, maman. — Ce que c'est qu'une mère, et par quels liens elle est unie à une fille aussi charmante que Clara. — Tu es bonne, maman. — Ce que c'est qu'une mère? Elise embrasse Clara, elle la regarde, elle l'embrasse encore. — Une mére!

Elle est passionnée pour son enfant, elle voudroit le voir, le caresser à toute heure. Une mère ! Et pourquoi le quitte-t-elle cet enfant, cet adorable enfant? Elle est bien malheureuse, elle obéit à une destinée qui l'entraîne..... Il faut s'en souvenir..... Il faut la plaindre..... Il faut regarder son portrait.... et dire, c'est ma mère.... cette mère qui aimoit tant sa fille... Elle sera là, derrière ce rideau, qui te verra, qui t'entendra.... Mon Dieu, qui pouvez tout...— Elise ne put continuer, sa voix étoit étouffée par son émotion. — La gouvernante de Clara, Miss Barnet, entra dans ce moment, elle venoit avertir Lady Sommers qu'il étoit déjà tard pour le coucher de Mademoiselle. — Pas si tard, répondit Elise. — Madame ne sait pas que Miss Clara doit se lever demain de très bonne heure. — Et pourquoi ! s'écrie Elise avec éton-

nement? — Miss Clara a appris que le 2 juillet étoit le jour de naissance de Milady, et elle veut de bon matin aller cueillir elle-même un grand bouquet pour le présenter à Milady avant son lever. — Méchante, vous m'aviez promis de n'en pas parler à maman. — Emmenez Clara, dit Elise. — Et après ce mot elle crut sentir les premières atteintes de la mort. Elle se jeta dans un fauteuil où elle resta long-tems avec une demi-connoissance, ayant peine à suivre les sentimens qui l'agitoient. Elle revint à elle et fut plus malheureuse encore, ... — O, Henri! si je parois ta fille, si je te la présentois au moment où tu descendras dans le jardin pour aller vers le but où ton désespoir te conduit. Ne changerois-tu pas de résolution ?..... Non, mon cher Henri, je ne le ferai pas. Je sais bien qu'à moi seule j'aurois tout obtenu, si

la crainte insurmontable d'une humiliation publique n'avoit pas fixé ta détermination. Je l'ai vu, tu aurois supporté avec moi la pauvreté la plus absolue, si ton infortune s'étoit arrêtée là. Je blesserois ton cœur profondément, si je paroissois croire qu'une autre mieux que moi, mieux que ton Elise, t'auroit attaché à la vie. Je me ferois aussi horreur à moi-même, si j'inventois pour toi un nouveau déchirement, et si je comblois de mes mains la mesure de tes douleurs. Ce que doit ton épouse, ton épouse fidèle, c'est d'adoucir tes derniers momens, c'est de t'aider à marcher dans cette rude voie où tu vas entrer. —

Cette dernière réflexion releva le courage d'Elise, et elle employa le reste de la nuit à écrire plusieurs lettres. Elle en composa une avec beaucoup de soin pour Lady Mortimer, la femme de l'oncle maternel

d'Henri, le plus proche de ses parens. Elise et Henri étoient convenus ensemble de lui confier Clara, de la mettre en dépôt entre ses mains. Lady Mortimer n'avoit qu'un fils et une fille; Clara seroit élevée avec la fille, et le fils seroit un jour son époux. Il n'y avoit que de la vraisemblance à ces idées, mais dans la situation où se trouvoient Elise et Henri, ils ne pouvoient rejeter aucune espérance. Elise se trouble en écrivant au vénérable Ecclésiastique qui avoit guidé sa première jeunesse. — Comment va-t-il me juger! sévérement, sans doute. Mais, ce qu'étoit Henri pour moi, ce que j'étois pour lui, qui pourroit le comprendre! Aussi, lorsque l'entraînement d'un cœur passioné va me rendre coupable, ce n'est pas aux hommes, c'est à Dieu seul que je m'adresse, à lui, qui connoît tout, à lui, qui a le premier aimé. — En-

fin, Elise trace en abrégé des instructions qui devoient être remises à sa fille à différentes époques de sa vie. Ah! combien de fois ce dernier travail fut interrompu par des larmes, combien de fois il fut suspendu pour invoquer le secours de la Providence, pour implorer sa bénédiction en faveur d'une innocente créature, délaissée par ses parens. Elise, après cette prière, retomba dans l'état d'abattement et de demi-connoissance où elle s'étoit trouvée en se séparant de sa fille, mais cet état dura plus longtems. Sa tête penchée sur le bureau où elle venoit d'écrire, paroissoit dans une sorte d'immobilité, mais, tout-à-coup, Elise se ranime avec un air d'égarement, et prononçant le nom d'Henri. — Il est trop tard! Il a passé, s'écrie-t-elle, — et se précipitant vers sa fenêtre, elle l'ouvre et fixe ses regards sur l'appar-

tement d'Henri, sans les en détourner un moment. Elle eut un instant de joie, au milieu de ses lugubres pensées, en apercevant que la fenêtre du cabinet d'Henri étoit encore fermée, ainsi que la porte de son escalier dérobé. Cependant, les astres de la nuit commençoient à disparoître, et déjà l'on distinguoit les premières lueurs de l'aurore. Elise frémit du danger qu'elle avoit couru. — Un peu plus tard, disoit-elle.... Ah! s'il ne m'avoit pas trouvée, qu'eût-il pensé d'Elise? hélas, il eut continué sa route....— Elle entend tout-à-coup un bruit à la fenêtre de l'appartement du Chevalier. Cette fenêtre s'ouvre, Henri paroît, et le jour du matin éclairant son visage, Elise put remarquer l'altération frappante de ses traits, et toute son agitation. Il lève les yeux au ciel, et d'une main tremblante, il attache un crêpe noir à

la jalousie extérieure. Elise voit ce signal funeste, Elise frissonne, mais se remettant à l'instant, elle essuie ses larmes, elle noue sur sa tête ses cheveux, que le trouble de la nuit avoit dérangés, et à pas précipités elle descend dans le jardin, et fait quelques pas dans l'allée de tilleuls où Henri devra passer. Elle tourne la tête pour voir arriver Henri, qu'elle avoit devancé d'un moment. Il vient, ses regards sont dirigés vers l'appartement d'Elise. Il s'arrête sous la fenêtre, il croit qu'elle va s'ouvrir, et il tremble..... Il essaie de passer outre, et une force secrète semble le retenir. — La voici, la voici ton Elise ! — Il entend ces paroles à quelques pas de lui. Il reconnoît la voix chérie qui les prononce, et son âme tressaille. — La voici, la voici ton Elise, elle est avant toi au rendez-vous. — Elise alors s'approche d'Henri, elle

lui tend la main. — Allons, mon ami, n'ayons plus que du courage. Tu as eu le tems de penser à ta situation, et puisque tu persistes dans ton dessein, nous avons vécu. —Henri se jette à genoux devant Elise. Il lui dit: me pardonnez-vous Elise! — Ah! si je te pardonne. — Est-ce en m'aimant encore! —Oui, en t'aimant, Henri, avec la même tendresse, avec la même passion. Lève-toi, veux-tu que je te donne le bras, ou veux-tu me le donner. — Ah! comme autrefois, je te prie, je suis foible, je suis craintif; mais ce n'est pas à la vue du sort qui m'attend, mes larmes, que je ne puis contenir, sont consacrées à Elise; je songe avec épouvante et au milieu des reproches que je m'adresse, je songe avec horreur qu'Elise, la charmante Elise, Elise à la fleur de ses ans.....Elise pour avoir uni sa destinée à la mienne..... O Dieu! qui

venez de commander à l'aurore d'éclairer la terre, vous devez être jaloux de votre plus bel ouvrage. Prenez-la, prenez Elise dans cet instant, et avant que la mort altère ses traits. Qu'un char de lumière vienne l'enlever, elle y sera belle encore, et que je sois seul délaissé. — Il tenoit ce langage, et en même tems il serroit Elise dans ses bras comme s'il eût craint d'être exaucé. — Calme-toi, cher Henri, et rendons grâces au ciel des jours heureux que nous avons passés ensemble, et de cette mort en commun qu'il nous assigne, c'étoit celle que nous avions toujours souhaitée. Il y aura encore quelque part un asile pour deux tendres époux, et cet astre dont tu viens de parler, cet astre magnifique, qui dans ce moment se lève sur nos têtes pour vivifier toute la nature, est un gage entre tant d'autres de l'affection

d'un Etre-Suprême. Espérons donc, espérons. —

Elise et Henri continuèrent leur marche, mais lentement. Ils passèrent devant un tulipier remarquable par sa hauteur et son spacieux ombrage. — Saluons cet arbre, dit Elise, saluons-le d'un dernier adieu, mais asseyons-nous encore un moment sur le banc qui l'environne. C'est toi, Henri, qui l'avois fait placer là, et c'est sur ce banc que nous avions formé de si doux projets de bonheur, que je t'ai entendu prononcer avec tant d'amour le nom de ton Elise..... Ah! pourquoi ces souvenirs me reviennent-ils, je ne pourrai plus parler! — Et en effet ses larmes coulèrent avec tant d'abondance que sa voix parut entièrement suffoquée; Henri éprouva la même émotion, et lorsqu'ils furent remis de cet ébranlement, ils gardèrent long-tems le silence. Ce fut

dans ce moment là que la cloche du village sonna cinq heures. — On sonne, dit Henri, pour avertir les hommes des pas qu'ils font dans la vie. Hélas ! nous touchons au but, le tems et ses subdivisions ne nous regardent plus.—Toujours la même heure et toujours mon Henri, voilà ce que je demandois dans cette vie mortelle que nous allons quitter, et pour l'autre qui va venir, pour celle que j'espère, c'est encore là mon vœu. N'est-ce pas aussi le tien, mon Henri ? — Oui, oui, mon Elise; mais je n'ose prier, c'est à toi de le faire. — Nous le ferons ensemble, mais ne nous affoiblissons pas, continuons notre route; — Elise se lève en prononçant ces paroles, et jetant encore un regard sur le beau tulipier, elle dit en soupirant. — Je voudrois que nos cendres reposassent ensemble au pied de cet arbre. — Je n'ai pensé à rien, dit Henri,

seroit-il tems encore de faire connoître notre volonté? — As-tu dans ta poche un crayon, dit Elise, donne-le-moi, et en renversant une enveloppe de lettre elle en fait un papier blanc sur lequel elle écrit. « Thomas, mon bon Thomas, je vous » prie de me faire ensevelir avec » Henri sous le grand tulipier. » — Thomas étoit un vieux serviteur de la famille des Sommers, et dans ce moment le concierge du château. Elise attacha ce papier à sa manche. Les deux époux infortunés n'étoient pas loin du but qu'ils avoient choisi, ils y arrivèrent en peu de momens. C'étoit une retraite ombragée par la nature, et que l'art avoit respectée, elle étoit néanmoins située sur une hauteur d'où l'on pouvoit découvrir les jardins et les bâtimens du château. — Lieu de ma naissance, dit Henri en portant là ses regards, asile où reposent les cendres de

mon père, séjour de ma jeunesse, séjour où j'ai passé de si belles années, amant passionné d'Elise et son heureux époux, jardins délicieux, tous en accord avec la paix de l'âme, je n'étois plus digne de vous, et je vais vous quitter. Elise, je t'avois donné tous ces biens par mon testament, et cependant je les ai risqués, je les ai perdus, je suis bien coupable. Mais toi, mon Elise, réfléchis en ce fatal moment que tes premiers avantages et les plus précieux, c'est à la nature, et à elle seule que tu les dois. Ta beauté sans égale, tes grâces enchanteresses, ton air doux et noble, et ton esprit encore, tes talens et le charme inexprimable de ton caractère, tous ces biens, ce n'est ni le riche Sommers, ni cet Henri, ton amant passionné, qui auroit pu te les donner, c'est une faveur du ciel même. T'est-il permis de renoncer à de si

rares bienfaits! Tu ne vois qu'Henri, tu n'attaches qu'à lui ton bonheur; mais le tems dont tu ne connois pas l'empire, le tems peut-être..... — N'achève pas, le tems n'affoibliroit jamais mes sentimens pour toi; et si je lui croyois ce pouvoir, je se-rois encore plus détachée de la vie. Je vois tes combats, je vois tes regrets, mais mon sacrifice est résolu; il est inséparable du tien. Notre destinée est fixée, ne parlons plus d'avenir qu'en songeant à la vie qui suit celle-ci, et en élevant nos pensées à l'Etre-Suprême.—Elle prend alors la main d'Henri, et s'agenouillant avec lui, elle dit avec émotion. — O Dieu! le maître du monde, vous voyez devant vous deux de vos pauvres créatures, qui se sont trouvées trop foibles pour traverser la vie au milieu de la honte. Elles s'offrent avec humilité aux regards de leur Juge. Hélas! que pourroient-elles dire

pour leur défense? Vous les aviez comblés de vos faveurs. Oui, au milieu du monde, richesses, honneurs et distinctions, ce fut leur lot, et dans leur maison, au sein de leur famille, amour conjugal, amour paternel, toutes les joies du cœur; et cependant voilà qu'elles sont sans courage pour supporter l'adversité. O Dieu! Comment les jugerez-vous? elles ont fait quelque bien pendant leur court passage sur la terre, et elles n'ont cessé de bénir le Dieu de leur religion, le Dieu de leur conscience. Vous êtes juste, mais souverainement bon. Elles vous demandent grâce. Je prie pour Henri, je prie pour moi, je prie pour tous deux, et lui.... — O Dieu! s'écrie Henri, c'est Elise seule qui peut oser vous implorer, elle a été l'origine de mes vertus, si j'en ai eu quelques-unes, et je suis seul la cause de la grande faute que nous commettons ensemble. Que

votre vengeance ! ô Dieu ! si vous vous en armez, ne frappe que moi; sauvez, sauvez Elise. — O, mon Dieu! dit Elise avec effroi, mon Dieu, que j'aie la force ou non de continuer à élever mes vœux jusques à vous, vous verrez que ces vœux sont encore pour une égale destinée avec mon Henri, avec mon époux. Grâce, grâce, ô notre Père! notre souverain Juge. — Elise après ces paroles, qu'elle eut de la peine à prononcer, baissa les yeux en se tenant toujours à genoux, et Henri, sans oser la regarder, imitoit sa religieuse contenance. Après quelques momens de silence, Elise se lève.— Allons Henri, tout est dit pour ce monde.-- Elle se jette à son cou, Henri la serre contre son sein, et leurs embrassemens furent si passionnés qu'ils eurent l'espérance de mourir d'attendrissement et d'amour. Puis, sur un signe d'Elise Henri s'écarta pour

chercher ses armes, mais tournant encore ses regards vers sa demeure, il appelle Elise. — N'est-ce pas Clara que j'aperçois dans le jardin des fleurs? Que fait-elle là si matin? L'auroit-on instruite?..... — Non, répond Elise, moi seule j'aurois pu le faire, et je ne l'aî pas fait; mais elle a appris, je le sais par Miss Barnet, que c'étoit aujourd'hui mon jour de naissance, et elle vouloit de bonne heure cueillir un bouquet et me le porter avant mon lever. — Henri pâlit. — Elle va courir seule vers le lit de sa mère! elle ne la trouvera point..... elle l'appellera cette tendre mère et ne recevra point de réponse... elle la demandera.... elle la cherchera..... toujours avec ces fleurs..... — Les genoux d'Henri foiblissent, il s'appuie contre Elise. — C'est impossible, dit-il, et il jette là l'arme fatale qu'il tenoit déjà dans ses mains. Vivons, vivons en-

core. La honte, la honte! Eh bien qu'elle vienne, qu'elle m'accable, c'est à faire à elle de terminer mon sort. Retourne, chère Elise, va recevoir le bouquet de notre chère Clara. Je vais te suivre, je te le promets, mais j'ai besoin de me recueillir dans cette solitude. — Que je te quitte, Henri! Non, pas un moment. — Tu ne le veux pas, asseyons-nous donc, Elise, j'ai l'âme oppressée. — Elise étoit hors d'elle-même, et pourtant elle ne savoit encore comment elle pourroit se livrer à un changement de situation amené si subitement, elle y accordoit par degrés ses paroles en s'entretenant avec Henri, et elle cherchoit à assurer un bonheur inattendu, plus qu'elle ne s'occupoit d'en jouir. Une légère espérance entroit dans son âme lorsque tout-à-coup elle entendit des cris dans l'éloignement, elle y prêta l'oreille ainsi que le Chevalier, les

mêmes cris continuèrent, et beaucoup de voix les répétoient. Le bruit s'étend et Henri aperçoit tous ses gens qui courent dans les diverses routes du parc, et qui prononcent son nom d'un ton d'effroi. Il distingue Belton et lui fait signe d'approcher. Belton reconnoit son maître, il accourt avec précipitation, et tout hors d'haleine il crie, dès qu'il peut être entendu : — Sir Henri, cachez-vous, cachez-vous, — Il ajoute, — les gens de Justice sont entrés de force dans votre château, ils mettent les scellés partout, et ils vous cherchent avec la plus grande insolence; l'un d'eux m'a dit qu'ils devoient vous mener à Londres, et comme ce n'est pas le tems de biaiser pour un bon serviteur, je ne puis taire qu'ils ont un décret pour conduire M.r le Chevalier à King'sbank. O, juste ciel, en prison notre bon maître! Nous ne sommes pas dix et ils sont trente;

mais si M.r le Chevalier veut dire un mot, nous nous battrons contr'eux jusqu'à la mort. — Grand Dieu, en prison mon Henri! dit Elise, les barbares! non, ils ne l'y mèneront pas.—Bonne Milady, laissez-nous faire. — Il vouloit s'en aller précipitamment. — Arrêtez, Belton, dit le Chevalier. Je vous défends de vous mêler d'aucune manière de cette affaire, et contenez mes gens, vous m'en répondez. Laissez-nous dans ce moment, et ne dites pas encore où je suis! — Le dire! mon cher maître, je ne le ferois qu'en recevant la permission de mourir à vos côtés. — Laissez-nous, vous dis-je, répéta le Chevalier d'un ton sévère. — Elise s'étoit appuyée contre un arbre et levoit les yeux au ciel. Henri s'approche d'elle et lui dit. — Voilà la sentence portée, veux-tu toujours qu'elle nous soit commune?—Je le veux de toute la

puissance de mon âme. — Incomparable amie! s'écria Henri. Il la serra dans ses bras, et après quelques instans de l'abandon le plus passionné, Elise regarde Henri fixement, elle s'arrache à ses embrassemens et lui dit. — Terminons ces cruels instans. J'entends de nouvelles clameurs, le danger s'approche.— Elle se met à genoux et dit à Henri: — c'est au cœur que je veux être frappée, c'est là où est ma vie depuis que je t'ai connu. Je ne veux pas non plus un instant être défigurée aux yeux de mon Henri, il faut que ses derniers regards sur moi lui présentent encore son Elise telle qu'il l'a aimée, et je souhaite qu'une larme tombe de ses paupières quand il saura qu'Elise ne le voit plus, qu'Elise ne l'entend plus. ... Adieu, Henri. — Elle se fait un bandeau de son mouchoir, mais aussitôt elle l'arrache et dit.--Je n'ai point peur,

je veux le voir une dernière fois. Mon Dieu, pardonnez si je pense encore à lui, je l'ai tant aimé. — Henri s'approche, ses mains tremblent, ses yeux sont égarés. *Le voilà, le voilà* s'écrient plusieurs voix. Elise éperdue saisit avec impétuosité un des pistolets qu'Henri tenoit dans ses mains, elle le dirige contre son cœur, elle tombe et fait un inutile effort pour prononcer un nom chéri. — Henri se précipite sur elle, colle ses lèvres sur celles d'Elise, se relève et se frappe d'un coup mortel. O, Elise! ô, Henri! infortunés époux, qui pourra sans attendrissement lire ici votre histoire....

FIN.

TABLE.

Esquisse de Pensées.

Fin de la table.

ERRATA.

Vie de M. Necker, page 25, ligne 9, et 14, M.r de Choiseuil, *lisez*, M.r de Choiseul.
Page 47, ligne 22, instance, *lisez*, insistance.
Page 70, ligne 10, l'amour filiale ou maternelle, *lisez*, l'amour filial ou maternel.





